Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28763506

# REMÈDE NOUVEAU,

*CONTRE*

# LES MALADIES VÉNÉRIENNES;

TIRÉ DU RÈGNE ANIMAL;

*OU*

# ESSAI

## SUR LA VERTU ANTI-VÉNÉRIENNE DES ALKALIS VOLATILS.

DANS lequel on expose la méthode d'administrer ces Sels ; avec des Réflexions, des Observations & des Remarques critiques tendantes à perfectionner les autres Méthodes.

PAR M. BERN. PEYRILHE,

Docteur en Médecine, Professeur Royal de Chymie & de Botanique au Collége de Chirurgie de Paris, Conseiller & Commissaire pour les Extraits de l'Académie Royale de Chirurgie, de l'Académie des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, de celle des Sciences de Montpellier, Censeur Royal.

*Seconde Edition, revue & considérablement augmentée.*

---

*Mihi verò invenire aliquid eorum quæ nondum inventa sunt, quod ipsum notum quàm occultum esse præstet, scientiæ votum ac opus esse videtur.* HIPP. Lib. de Arte, N°. 1.

---

PRIX, 3 liv. 15 sols broché.

A MONTPELLIER;

*Et se trouve à PARIS,*

Chez { DIDOT le jeune, / BARROIS le jeune, } Libraires, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXXVI.

Dr. Wedemeyer.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

# PRÉFACE.

ON peut enviſager cet Eſſai ſous deux faces différentes. Conſidéré ſous la première, il enrichit l'Art d'un nouveau remède, en montrant dans les ſels alkalis volatils la propriété antivénérienne ; il décrit enſuite la méthode d'adminiſtrer ces ſels, dévoile leur manière d'agir, expoſe leurs effets, enfin, il établit leurs ſuccès ſur les réſultats de pluſieurs années d'obſervations & d'expériences. Vu ſous la ſeconde face, il préſente l'explication phyſique ou méchanique des principaux phénomènes des maladies vénériennes, & une chaîne de raiſonnemens déduits de ces phénomènes, deſtinés à concilier des faits en apparence inconciliables, dont les uns ſont admis, comme conformes aux dogmes pathologiques, & les autres rejettés, comme contraires à ces mêmes dogmes.

Sous ce dernier point de vue, l'eſprit de ſyſtême règne dans notre Ouvrage ; & c'en eſt aſſez peut-être pour indiſpoſer la plus ſaine partie de nos Lecteurs. Cependant, avec quelqu'attention, ils s'appercevront que ſi nous avons employé nos raiſonnemens comme propres à diſpoſer les eſprits en faveur d'une nouveauté expoſée à paſſer

d'abord pour une ſimple allégation, nous nous ſommes bien gardés d'en faire l'unique baſe de la découverte que nous publions.

D'ailleurs, la vérité n'eſt-elle pas indépendante des preuves qui la manifeſtent? Que ceux à qui nos ſpéculations ne plairoient pas, les mettent de côté; qu'ils oublient que nous nous y ſommes livrés, pour réſerver toute leur attention à la nouvelle propriété des alkalis volatils. Faire connoître cette propriété eſt notre objet principal; nous l'aurons rempli, ſi nos Lecteurs daignent avoir recours à leur propre expérience, pour s'aſſurer de ſa réalité.

A l'exemple de l'Hippocrate Anglois, nous avons oſé rappeller aux loix de l'hydraulique l'action du mercure; & par cette opération ſeule nous avons ouvert une ſource abondante de médicamens anti-vénériens. Car ſi le mercure ne guérit qu'en excitant un mouvement fébrile, & en ſoutenant ce mouvement pendant un eſpace de temps proportionné à la tenacité de l'épaiſſiſſement vénérien, toute ſubſtance qui produira ce mouvement guérira comme lui. La juſteſſe de cette induction a été confirmée en pluſieurs occaſions, par les bons effets des alkalis fixes, du ſavon médicinal, & par ceux du remède que nous annonçons.

Si cette théorie eſt avouée un jour de l'expérience générale, elle opérera dans la pratique une révolution utile : les méthodes ſeront plus nombreuſes & plus rationelles ; & ſi l'Art en devient plus difficile, en revanche, les méthodes plus variées ſe prêteront davantage aux divers états de la maladie, aux diverſes poſitions des malades ; & par-là nos ſuccès ſeront moins capricieux, moins incertains & plus mérités.

C'eſt-là une de ces idées auxquelles on ne doit ſe rendre qu'après le plus ſévère examen & les réflexions les plus mûres. J'invite les gens de l'Art à s'y livrer : ſi c'eſt une vérité, il importe qu'elle ſoit répandue ; ſi c'eſt une erreur, il faut la diſſiper dès ſa naiſſance.

La prétendue ſpécificité excluſive du mercure eſt attaquée dans cet Eſſai, & nous entendons déja les murmures que doit exciter cet attentat ; car c'eſt un attentat que d'oſer faire deſcendre ce demi-métal dans la claſſe des autres atténuans, & d'oſer le dépouiller de cette ſpécificité. Nous aurions bien voulu ne pas laiſſer aux partiſans outrés du mercure un prétexte dont ils ſe ſerviront pour nous accuſer d'avoir décrié ce minéral. Mais pouvions-nous ne pas combattre une qualité excluſive, lorſque nous propoſons un remède qui ne peut s'établir que

ſur les ruines de cette prétention ? la laiſſer ſubſiſter, n'étoit-ce pas forcer les eſprits à rejetter le nouveau remède, ou bien à recevoir comme vraies deux opinions contradictoires ?

Il eſt vrai que cette propriété occulte, qu'on ſuppoſe au mercure, n'étant qu'une chimère, il ſemble que, par cette raiſon, nous aurions pu nous diſpenſer de la combattre. Mais il eſt des chimères qui paſſent pour des vérités, qu'on accueille comme telles, qu'on protège, qu'on défend; & celle-ci eſt de ce nombre.

Nous avons dit ſans détour notre façon de penſer ſur cette ſpécificité. Ceux qui ont une autre manière de voir, ceux à qui nous n'aurons pu faire abandonner cette illuſion chérie, nous accuſeront d'injuſtice & de partialité. Nous le prévoyons & nous n'en murmurons pas, bien ſûrs de trouver de quoi repouſſer ces accuſations frivoles, dans l'attention que nous avons miſe à ne pas les mériter.

Eh ! par quels motifs aurions-nous déprimé le mercure ? ſeroit-ce pour rehauſſer un remède ſur lequel chacun a dès-à-préſent les mêmes droits que nous ! Loin de donner dans une pareille inconſéquence, nous avons peu loué le remède nouveau, & même en le louant, nous

n'avons point ceſſé de nous tenir en garde contre la tendreſſe paternelle.

Nous n'avons pas montré moins de réſerve, lorſque, conduits par le plan que nous nous étions tracé, nous avons comparé l'alkali volatil aux autres anti-vénériens; puiſque nous nous ſommes abſtenus de marquer ſa place, laiſſant ce ſoin à deux Juges irréprochables, l'expérience & le temps. Ce n'eſt pas ſans raiſon que nous laiſſons en ſuſpens ce que d'autres décideroient peut-être à notre place; car quoique nous ſoyons autoriſés à croire l'alkali volatil préferable au mercure dans beaucoup de circonſtances, nous n'oſerions aſſurer qu'il y ait plus de cas où ce ſel l'emporte ſur ce minéral, qu'il n'y en a où ce minéral pourroit l'emporter ſur lui. Après pluſieurs ſiècles de l'uſage le plus général & le plus conſtant du mercure, le degré de bonté qu'on doit lui accorder eſt encore incertain: deux grands hommes, Boerhaave & Aſtruc, ſont morts ſans avoir pu le fixer; & nous prétendrions, à l'aide de quelques années d'obſervations, déterminer celui des alkalis volatils!

Nous avons haſardé beaucoup d'opinions, d'étiologies, de vues pratiques, parmi leſquelles il y en a quelques-unes de neuves, d'autres

rajeunies, d'autres enfin ſimplement tirées de l'oubli.

Cette partie de notre Ouvrage eſt la plus épineuſe. L'Art a été ſi fort cultivé, qu'il n'eſt guères poſſible d'édifier qu'après avoir détruit. Cependant, les vieilles opinions, les pratiques anciennes exercent ſur nous tout l'empire de l'habitude, empire ſi abſolu qu'il nous ôte juſqu'au deſir de nous ſouſtraire à ſa tyrannie. Nous devons donc nous attendre à trouver les eſprits tout-à-la-fois prévenus en faveur des choſes reçues que nous oſons fronder, & contre les nouveautés que nous voudrions accréditer; & nous ne nous ſentons pas les talens néceſſaires pour triompher de cette double prévention.

D'un autre côté, quand on s'éloigne de la façon de voir commune, on court ſi grand riſque de ſe tromper, que nous ne ſerions pas ſurpris que quelques-unes de nos idées particulières ſe trouvaſſent fauſſes. Mais qu'on ſe ſouvienne que ce n'eſt qu'à la hardieſſe des tentatives qu'on eſt redevable de la découverte des plus grandes vérités. La crainte d'avancer une erreur doit-elle détourner de la recherche du vrai? Nous nous égarerions encore en une infinité de ſentiers où nous marchons

d'un pas ferme, ſi nos Pères ne s'y fuſſent égarés avant nous.

Il faut pourtant du courage pour s'expoſer au riſque de ſe tromper, & pour mettre quiconque prend la peine de nous juger, dans la confidence de nos erreurs. Les ſeuls grands Hommes peuvent impunément tenter d'ouvrir des routes nouvelles : tous leurs pas ſont utiles; ou ils applaniſſent le chemin qui mène au vrai, ou ils en marquent les écueils. Ils forcent par leur noble audace notre reconnoiſſance à rendre hommage à leurs efforts ; & lors même qu'ils tombent, ils entraînent avec eux notre reſpect & quelquefois notre admiration : nos yeux frappés de leur chute, ne voient que l'élévation d'où ils ſont tombés. Mais que l'homme ordinaire ne s'attende pas à trouver dans le ſuccès de quelques idées neuves une ſatisfaction pure; qu'il n'y cherche pas non plus un dédommagement égal au déſagrément d'en avoir haſardé qui ſont rejettées & qui méritent de l'être. Un Ecrivain ſenſible trouve toujours plus de mortification dans une critique juſte quelque honnête qu'elle ſoit, que de ſatisfaction dans les éloges les mieux mérités. Il ſemble que la vérité n'élève point l'homme à ſes propres yeux, il ſe croit fait pour elle ; &

qu'au contraire ſes mépriſes l'aviliſſent, parce qu'il ſe croyoit au-deſſus de l'erreur.

Ces conſidérations ont pu nous frapper, mais elles ne nous ont pas arrêtés, parce que nous ſommes mûs par un intérêt plus puiſſant que celui de l'amour-propre. Si la plus petite partie de nos vues eſt accueillie, nous goûterons le plaiſir ineſtimable d'avoir ſervi l'humanité ſouffrante, en travaillant avec fruit à perfectionner un Art, peut-être indifférent autrefois, mais rendu néceſſaire aujourd'hui, par le genre de vie des peuples dégénérés. Si ces vues ſont rejettées, débarraſſés de quelques erreurs, nous en ſerons plus propres à l'exercice de notre Profeſſion; car en Médecine, comme dans les autres Sciences, on ne gagne pas moins à ſe défaire d'une erreur, qu'à acquérir une vérité.

Peut-être nous reprochera-t-on d'avoir prononcé trop sèchement la proſcription de quelques théories accréditées & de quelques manières de faire conſacrées par l'uſage, & d'avoir propoſé avec trop d'aſſurance nos ſpéculations & nos procédés particuliers. Nous avons donné nos doutes pour des doutes, nos conjectures pour des conjectures; mais quant à nos ſentimens, nous les avons exprimés fortement, parce que nous en étions fortement affectés. Et pourquoi

nous expoſerions-nous à inſpirer à nos Lecteurs, par la foibleſſe & la timidité de l'expreſſion, des doutes que nous ne partageons pas. Si nous avons été aſſez heureux pour rencontrer quelquefois la verité, nous avons dû lui faire parler ſon langage. Que gagne-t-on à l'envelopper de l'ambigüité de l'indéciſion, ou du fard de la flatterie? la première ne plaît à perſonne, & le ſecond ne trouve plus de dupes parmi les Juges éclairés, les ſeuls dont nous faſſions cas; il ne fait que déceler dans l'Ecrivain, à travers ſa feinte modeſtie & les égards minutieux dont il uſe envers ceux qu'il combat, un raffinement d'amour-propre, par lequel il ſe ménage de loin une reſſource contre ſes propres erreurs. Le ton déciſif, il eſt vrai, n'eſt pas celui de la perſuaſion; mais il eſt celui de la conviction, & nous voulons convaincre & non perſuader, car on perſuade le menſonge & l'erreur. D'ailleurs ce ton, ami de la brièveté, diſpenſe de ces longues circonlocutions, non moins embarraſſantes pour l'Ecrivain, que faſtidieuſes pour le Lecteur.

Lorſque nous condamnons quelque méthode, ou quelque opinion, nous le faiſons en notre propre nom, toutes les fois que nous ne connoiſſons pas d'Ecrivain qui l'ait fait

avant nous; quand c'eſt le ſentiment d'un autre que nous adoptons, nous avons ſoin d'en avertir. Malgré cela, il eſt poſſible que dans quelque cas, croyant être neufs, nous n'ayons que le mérite de l'adoption. Car quelles recherches n'eût-il pas fallu faire pour nous aſſurer que ce que nous croyons nous appartenir eſt véritablement à nous! Nous déclarons donc, pour écarter tout ſoupçon de mauvaiſe foi, que dans nos cenſures nous avons ſuppoſé qu'on croyoit & qu'on pratiquoit ce que les Livres les plus accrédités enſeignent, & qu'on ne croyoit ni ne pratiquoit ce dont ils ne parlent point. Après cela, s'il ſe trouve, comme il ſe trouvera ſans doute, des Praticiens qui penſent & agiſſent comme nous, nous eſpérons qu'ils ne s'offenſeront pas de nos critiques générales, & qu'ils voudront bien ſe placer dans l'exception qui leur eſt due. C'eſt principalement d'eux, parce qu'ils ſentent mieux la néceſſité d'oppoſer une digue au torrent de l'habitude & du préjugé, que nous attendons de l'indulgence pour nos propres écarts; car nous n'ignorons pas que la confiance d'avoir combattu quelques erreurs avec avantage, fait quelquefois qu'en pourſuivant d'autres erreurs, on ſe laiſſe emporter au-delà des limites du vrai.

On trouve à la fin de cet Eſſai quelques notes aſſez étendues ; nous croyons devoir faire connoître ce qui leur a donné lieu. Lorſque nous rédigeâmes cette Diſſertation, nous la deſtinions à un Corps ſavant, qui depuis a daigné l'accueillir. Comme les Ouvrages académiques n'admettent pas les détails, nous ſupprimâmes pluſieurs grands morceaux qui appartenoient au nôtre, & que nous croyons devoir reſtituer en le donnant au Public ; parce qu'ils contiennent, pour la plûpart, des preuves ou des complémens de preuves de certaines théories ou de certains faits ſur leſquels nous avons paſſé trop légèrement dans le texte. Nous n'avons pas jugé à propos de refondre notre plan pour les y faire entrer, tant parce que nous nous y ſommes permis quelques digreſſions qui s'éloignent un peu de notre objet principal, que parce qu'ils n'y pouvoient entrer qu'au préjudice de l'ordre & de la méthode, contre leſquels nous n'avons d'ailleurs que trop péché (1).

Nous prions, en finiſſant, ceux qui trouveront dans le texte des aſſertions qui paroîtront trop légèrement avancées, des faits trop ref-

(1) Ces Notes ont été refondues. Voy. l'*Avertiſſement* qui ſuit.

ſerrés, des détails tronqués, &c. de recourir à ces notes, dans leſquelles nous avons remédié de notre mieux à ces défauts. Malgré cet ample ſupplément, nous aurons laiſſé ſans doute beaucoup de choſes à deſirer. Mais nos Lecteurs voudront bien ſe ſouvenir que nous n'avons prétendu donner qu'un Eſſai, qui pourra croître & ſe perfectionner, s'ils daignent l'accueillir favorablement.

# AVERTISSEMENT

*Sur cette ſeconde Edition.*

C'EST dans les Sciences, & ſur-tout en Médecine, une ſorte de petit phénomène, que le ſuccès d'un Ouvrage où l'on attaque une foule d'opinions accréditées, où l'on fronde les préjugés qui les appuient, où l'on s'efforce de ramener à des ſentiers difficiles la multitude, qui ſe laiſſe entraîner doucement dans les vaſtes routes ouvertes par l'empiriſme & battues par l'habitude, l'inſouciance & la pareſſe. En publiant cet Eſſai pour la première fois, je vis les obſtacles que la prévention élèveroit ſous mes pas, & je ſentis qu'il me ſeroit difficile de les vaincre tous. Je pris donc la ſage réſolution d'uſer de ménagement envers les Praticiens routiniers, c'eſt-à dire, envers le plus grand nombre; je fis plus, je n'attaquai qu'avec précaution l'erreur elle-même. Dans une infinité de circonſtances où j'aurois pu prouver que l'opinion régnante eſt erronée & fauſſe, je me contentai d'ébranler cette opinion, de

montrer qu'elle n'eſt pas auſſi ſolidement établie qu'on ſe le perſuade; enfin je crus que c'étoit faire aſſez, dans ce premier moment, que d'inſpirer à des Lecteurs prévenus, un peu de défiance ſur les motifs de leur crédulité.

Aujourd'hui que les routiniers les plus endurcis me paroiſſent diſpoſés à compter avec eux-mêmes, à ſe rendre raiſon des évènemens de leur pratique, à concevoir que toutes les fois qu'il s'eſt fait dans l'Art de guérir une réforme utile, un ſeul a eu raiſon contre tous, aujourd'hui, dis-je, que les eſprits ſont mieux diſpoſés, rejettant enfin des ménagemens qui ne peuvent être excuſés que par les motifs qui les inſpirèrent, nous préſentons nos principes & nos opinions dans tout leur jour, avec tous leurs développemens, toutes leurs conſéquences pratiques, ſans nous embarraſſer de la ſecouſſe qu'en pourront recevoir des Praticiens d'habitude, qui n'ont pas même aſſez de lumières pour être déſabuſés; des imitateurs ſerviles, dont les opinions ſont preſque autant de préjugés, parce qu'ils n'ont rien examiné, rien diſcuté, ni jamais oſé penſer d'après eux-mêmes.

Développer

Développer nos opinions & leurs conséquences, completter des preuves que nous n'avions fait qu'ébaucher, exposer quelques idées nouvelles déduites des principes déja posés dans la première édition de cet Ouvrage, tel est l'objet des augmentations considérables qu'on trouvera dans celle-ci. Le fonds de cet Essai reste donc le même, mais la forme est changée, & nous devons exposer les motifs de ce changement.

Pour ne point interrompre le fil de nos raisonnemens, & rapprocher, autant qu'il étoit possible, les faits qui servent de base à la partie dogmatique de cet Ouvrage, nous avions rejetté les preuves accessoires, les détails, les éclaircissemens, &c. dans un grand nombre de notes fort étendues, qui le terminoient. Cette forme, assurément très-méthodique, ne déplaisoit pas aux bons esprits; mais elle n'étoit pas sans inconvéniens pour ces hommes superficiels, paresseux, ennemis de toute application, qui lisent, non pour s'instruire, mais afin de pouvoir dire qu'ils ont lu. S'il arrive par hasard que des Lecteurs de cette trempe daignent, en prenant un Livre, se

dépouiller un moment de leur indifférence orgueilleuſe, c'eſt pour ſe ranger dans la claſſe infiniment nombreuſe de ces Zoïles, pétris d'ignorance & de préſomption, pour qui rien n'eſt neuf, qui n'ont point de fauſſe opinion à rectifier, d'erreur à perdre, de vérité nouvelle à acquérir, de ces êtres enfin qui ſe croient nés pour donner la loi, même dans les objets qui n'ont jamais fixé leurs études ni leurs réflexions.

Pour ſatisfaire, à cet égard, même la claſſe d'hommes qui nous lira le moins, & plus encore pour mettre une juſte proportion entre la première & la ſeconde partie de cet Ouvrage, nous avons converti les notes qui le terminoient, en autant de Chapitres particuliers. Pluſieurs Sections nouvelles ont été jointes aux anciennes; de ſorte que leur enſemble embraſſe aujourd'hui les principaux objets & à-peu-près tous les ſymptômes ou accidens des maladies vénériennes. Ce changement dans la forme des notes, a quelquefois produit des vides conſidérables dans les matières qu'elles traitoient. Une remarque importante ſuffit pour une note; il n'en eſt pas de même

d'un Chapitre : on veut y voir épuiſé le ſujet qu'il annonce. Il nous eût été facile de mettre un juſte complément à toutes les matières traitées dans cette partie de notre Ouvrage, & de le convertir ainſi en Livre claſſique, d'en faire en un mot un *Traité complet* de Maladies vénériennes : Livre d'autant plus néceſſaire, nous ne craignons pas de le dire, qu'il n'en exiſte aucun de véritablement dogmatique & rationel ; car ils ſe reſſentent tous de l'empiriſme où furent puiſés les premiers Ecrits ſur cette matière. Mais pourquoi redire ce qu'on a dit tant de fois ? n'étoit-il pas plus raiſonnable de nous borner aux bonnes choſes qu'on n'a point dites, qu'on a négligées, ou qu'on a depuis long-temps perdues de vue, plutôt par oubli, que par une réprobation motivée. Nous avons donc négligé beaucoup de menus détails qui ne ſauroient plaire qu'aux jeunes gens. C'eſt aux hommes faits, aux maîtres eux-mêmes que nous adreſſons notre Ouvrage : ils en deviendront les juges légitimes, ſi, mettant de côté, pendant qu'ils nous liront, les opinions reçues dans leur jeuneſſe, ſans examen & ſur parole, ils veulent

bien ne ſe reſſouvenir que des évènemens bons & mauvais de leur pratique.

Dans la première édition de cet Ouvrage, les notes complettoient la partie dogmatique. Il falloit les lire à meſure qu'elles étoient indiquées, & l'on ne pouvoit guères les lire avec fruit, qu'en ſe rappellant l'endroit correſpondant du texte. Aujourd'hui, lues avec ce même texte, elles l'éclairciſſent, le fortifient, le complettent; mais on peut les lire ſéparément, parce que les matières qu'elles embraſſent ſous la nouvelle forme, ſont traitées avec plus d'étendue, de développement & d'enſemble: elles forment, pour la plupart, un tout, qui peut ſe paſſer du texte, quoiqu'elles l'appuient, lorſqu'on prend la peine de les réunir, en paſſant ſucceſſivement de l'un à l'autre.

On s'attend ſans doute à trouver ici l'apologie de la méthode de traiter les maux vénériens par les alkalis volatils; & nous aurions eu peut-être cette condeſcendance & cette foibleſſe d'uſage, ſi le reſpect qu'on doit au Public & à ſoi-même, n'interdiſoit une charlatanerie uſée, plus pro-

pre à jetter du mépris ſur l'Auteur, qu'à faire eſtimer l'Ouvrage.

Cependant une modeſtie mal entendue ne nous fera pas négliger les intérêts de la vérité. Nous dirons donc que les ſuccès de l'alkali volatil, qui nous étoient particuliers autrefois, nous ſont communs aujourd'hui avec beaucoup de Praticiens éclairés; que la méthode que nous propoſons, & plus encore les principes qui lui ſervent de baſe, ainſi qu'à toutes les bonnes méthodes anti-vénériennes, quelqu'en ſoit l'agent, ont trouvé beaucoup de partiſans, tant en France que dans les pays étrangers; enfin, que nos réflexions & les réſultats de dix ou douze années d'expérience, n'ont fait que confirmer de plus en plus les vues générales & particulières répandues dans cet Eſſai. Comme il faut beaucoup de temps à la vérité, lors même qu'elle eſt accompagnée de l'évidence, pour s'emparer de tous les eſprits, la poſſibilité de guérir la vérole confirmée, par l'alkali volatil, & la réalité de ce *mouvement fébrile*, tant de fois mis en jeu dans cet Ouvrage, mouvement dont l'effet eſt conſtamment le

même, quelle qu'en ſoit la cauſe, & qui peut ſeul opérer la guériſon, parce qu'il eſt ſeul capable de fondre l'épaiſſiſſement vérolique, &c.; ces nouveautés, dis-je, & quelques autres moins importantes, pourront trouver encore des incrédules, ſur-tout dans la claſſe nombreuſe des Praticiens d'habitude, dont les idées racornies ne laiſſent aucune priſe aux nouvelles opinions. Si nous oſions leur demander une grace, nous les prierions, quant au premier objet, d'eſſayer l'alkali volatil, mais pluſieurs fois, parce qu'il eſt difficile qu'on uſe bien d'une méthode avec laquelle on n'eſt pas familiariſé: & pour le ſecond objet, *le mouvement fébrile*, nous les inviterions à comparer, avec ce principe lumineux, les réſultats bons & mauvais de leur pratique, & ſur-tout à conduire d'après ce même principe quelques traitemens, mercuriels ou autres, afin d'en reconnoître la réalité. Leur indiquer les moyens de me juger par l'expérience, c'eſt montrer que j'ai moins à cœur la fortune de mes idées, de mes principes, de ma méthode, que les intérêts de la vérité. Cette invitation eſt d'autant plus néceſſaire, que les meilleurs

eſprits tombent quelquefois dans l'inconſéquence abſurde, de juger un nouveau remède ſans motifs, ſans examen, ſans expérience propre. Un Médecin de la Capitale, qui ne manque ni de connoiſſances ni de jugement, & que je nommerois, ſi je ne craignois de le déſobliger, me diſoit, il n'y a pas trois mois : *Votre Ouvrage ſur les Maladies vénériennes eſt ſolidement & profondément penſé ; il n'eſt point de Praticien qui ne tire quelque profit de ſa lecture.... Je n'ai point eſſayé l'alkali volatil, mais je ne l'admets pas.* Que d'hommes jugent auſſi légèrement, & néanmoins croient être juſtes & donner un ſuffrage digne d'être compté !

Après les éclairciſſemens qu'on vient de lire, il eſt preſque ſuperflu d'ajouter ici, que l'utilité de notre Ouvrage doit être à-peu-près la même pour tous les Praticiens, ſoit qu'ils adoptent ou qu'ils rejettent l'alkali volatil, ſoit qu'ils donnent la préférence aux frictions ou qu'ils la réſervent au ſublimé corroſif, ou aux autres préparations mercurielles ſalines : qu'on retranche de ce Livre dix ou douze pages conſacrées à l'alkali volatil, tout le reſte

convient également à tous les anti-vénériens, à tous les procédés, à toutes les méthodes anti-vénériennes.

Quoique notre principal but, dans cet Ouvrage, ſoit de combattre les erreurs de la théorie & les abus de la pratique, & qu'on y trouve par conſéquent beaucoup de critique, genre d'écrire où les égards ne ſont pas toujours obſervés bien ſcrupuleuſement, nous avons apporté tant de ſoin à diſtinguer l'Ecrivain de ſes écrits, que nous oſons nous flatter d'avoir évité tout reproche à cet égard. Si nous blâmons, c'eſt en général. Nous nous ſervons quelquefois, il eſt vrai, de la dénomination de Praticiens routiniers; mais nous ſommes bien ſûrs qu'elle ne bleſſera perſonne. L'amour-propre qui ſert ſi bien l'eſpèce d'hommes à qui cette qualification pourroit convenir, ne manquera pas de les placer dans l'exception, de leur perſuader que ce n'eſt pas d'eux qu'on veut parler, enfin de leur faſciner ſi bien les yeux, qu'ils n'auroient garde de ſe reconnoître même dans le portrait le plus fidèle & le plus reſſemblant.

# ESSAI

SUR

# LA VERTU ANTI-VÉNÉRIENNE

## *Des Alkalis volatils.*

L'amour de l'humanité, l'amour-propre & l'intérêt ſordide ont à tel point multiplié les Remèdes anti-vénériens, qu'il ſemble ſuperflu d'en augmenter le nombre. Mais la Nature eſt-elle donc épuiſée ? eſt-elle laſſe de nous accorder de nouveaux bienfaits ? ou bien les Remèdes que nous avons déja ne laiſſent-ils rien à deſirer ? avons-nous atteint la perfection ? Convaincu que la Nature eſt inépuiſable, & que l'Art eſt accablé de beſoins, j'ai cru remplir un des devoirs de mon état (1), en m'occupant de l'inveſtigation de nouveaux anti-vénériens. Puiſſe celui que je publie juſtifier par ſon utilité le ſentiment qui m'anime & l'emploi du temps qu'il m'a coûté !

---

(1) Voyez l'Epigraphe.

A ne conſidérer que le nombre des Remèdes anti-vénériens, on ne peut qu'admirer les richeſſes de l'Art; ſi nous les comparons l'un à l'autre, ſi nous les peſons collectivement, c'eſt toute autre choſe; l'abondance devient diſette : éclairciſſons cette eſpèce de paradoxe.

La vraie richeſſe de l'Art conſiſte moins dans la pluralité numérique des moyens curatifs, que dans celle qui vient de leur diverſité réelle & effective, telle qu'on la voit briller dans les productions de la nature. Il ne ſuffit pas à notre Art d'avoir de quoi remplir abondamment pluſieurs indications, il faut qu'il ſatisfaſſe à toutes, en accordant aux contre-indications ce qu'elles exigent. Les maladies vénériennes différent entr'elles à raiſon du ſexe, de l'âge, du tempérament, de la nouveauté ou ancienneté de l'infection, de la nature des ſymptômes, de leur peu d'importance ou de leur gravité, des complications, du nombre & du genre des traitemens infructueux qui ont précédé, &c. circonſtances dont les combinaiſons n'ont point de bornes. Ces maladies préſentent donc des indications diverſes, même oppoſées. L'Art a donc beſoin, pour les remplir, de moyens qui ayent entr'eux les mêmes rapports que ces indications. Sans cette diverſité générique dans les remèdes, quelque nombreux qu'ils ſoient d'ailleurs, l'Art eſt pauvre au milieu de ſes richeſſes apparentes, & dans la diſette au ſein de l'abondance. En effet, ſans cette diverſité d'agens, comment

remplir avec la préciſion que le ſuccès exige quelquefois, les indications & les contre-indications que ces maux préſentent ? Or, comment une ſeule ſubſtance, le mercure, anti-vénérien unique dans l'opinion commune (1), pourra-t-elle être tellement modifiée & pour ainſi dire, dénaturée, qu'elle fourniſſe, ſelon les vues du Praticien, non-ſeulement des moyens divers, mais oppoſés ? Niera-t-on que l'oppoſition dont je parle ſe rencontre dans les indications ? je ſais que la routine ne l'y voit pas, mais la ſagacité l'y découvre.

Un exemple répandra ſur mes idées la clarté néceſſaire, & confirmera ce que j'avance. Nous avons certainement un très grand nombre de plantes anti-ſcorbutiques âcres; chacune d'elles peut recevoir beaucoup de préparations diverſes, & l'on peut, en variant leur nombre & leurs proportions, combiner ces ſubſtances de tant de manières qu'on en feroit aiſément ſortir une ſérie indéterminée de formules de médicamens. Voilà ſans doute un très-grand nombre de remèdes anti-ſcorbutiques. Cependant, l'Art ſeroit-il riche en ſecours contre le ſcorbut, s'il étoit réduit à ce genre de moyens ? Non certainement : ce qui fait ſes richeſſes à cer égard, c'eſt la multiplicité, la variété & la diverſité des ſources

(1) Il ſemble que cette opinion s'affoiblit de jour en jour parmi les Gens inſtruits. Ce n'eſt pas à nous à décider ſi notre Ouvrage a eu quelque part dans l'utile révolution qui s'opère.

où il puiſe : *les Doux, les Aceſcens, les Acides, les Auſtères, les Amers & leurs Compoſés.*

Nous avons dit que l'Art étoit pauvre en ſecours contre la vérole, s'il n'avoit qu'un ſeul remède à lui oppoſer. Il ne ſera pas mal-aiſé maintenant de prouver qu'il n'a qu'un ſeul agent, qu'on peut modifier, mais qui ne tarde pas à ſe dépouiller des modifications qu'on l'avoit forcé de recevoir, pour reprendre ſon caractère primitif.

Il règne un préjugé funeſte, que les Ulrich de Hutten, les Fallope, les Fernel, les Paulmier, les Sydenham, les Boerhaave, &c. n'ont pu détruire, qui défend de chercher ailleurs que dans le mercure des ſecours contre le mal vénérien. C'eſt, nous n'en doutons pas, dans cet invincible préjugé qu'on doit chercher la ſource de ce grand nombre de préparations mercurielles qui rempliſſent nos Pharmacopées? Avec une origine commune, ces préparations ne peuvent différer que très-peu entr'elles, relativement à leur vertu principale, leur propriété anti-vénérienne. Auſſi ne vois-je dans ce catalogue de drogues mercurielles que deux médicamens vraiment diſtincts :

Mercure ſous forme métallique, ſimplement diviſé & maintenu dans ſa diviſion par l'excipient.

Mercure ſous forme ſaline.

Voilà les deux ſeules préparations mercurielles primitives, les deux préparations mères, d'où partent & où vont ſe rendre toutes les autres, qui n'en ſont en quelque ſorte que des ramifications & des varié-

tés : ici c'eſt une diviſion médiocre, grande ou extrême ; là c'eſt un ſel métallique, où l'acide eſt tantôt minéral, tantôt végétal, tantôt en excès, tantôt en défaut, pour conſtituer une exacte neutralité ſaline (1).

Mais avons-nous dans ces deux préparations deux remèdes divers ? Je ne le penſe pas : les ſignes ſenſibles de leur action ſont ſi reſſemblans, que je ne puis m'empêcher de croire cette action, au moment où s'opère l'effet utile ou la guériſon, abſolument la même, & conſéquemment de tenir ces deux préparations pour un ſeul & même médicament. Les loix des affinités ne permettent-elles pas en effet de conjecturer que les préparations mercurielles ſalines ſe décompoſent aux dépens de la terre abſorbante

---

(1) Les préparations où le mercure paroît être dans un état moyen, telles que les *éthiops*, les *cinnabres*, &c. n'ont probablement aucune vertu, tandis qu'elles conſervent leur aggrégation. Les applique-t-on en fumigations ? dès-lors elles rentrent dans le premier genre. En rangeant les *précipités*, tant proprement qu'improprement dits, parmi les préparations ſalines, je crois les avoir mis à leur vraie place. *Le mercure gommeux* ne diffère de l'onguent ordinaire que par la nature de l'excipient. Je ne l'ai jamais adminiſtré, mais je ſoupçonne qu'il paſſe difficilement dans les ſecondes voies, en général. Nous devons peu compter ſur les vertus des médicamens inſolubles dans nos liqueurs, & le mercure gommeux eſt de ce nombre. Telle étoit notre façon de penſer ſur le compte de ce médicament, lorſque cet Eſſai vit le jour pour la première fois. Le temps a confirmé notre conjecture ; il n'eſt plus queſtion de mercure gommeux.

de nos fluides & de nos ſolides, & que le mercure ſe revivifie, ou par lui-même ou par l'intervention du phlogiſtique animal.

La plupart des diſſolutions mercurielles par les acides minéraux, appliquées aux parties animales y dépoſent une ſorte de précipité, qui forme en partie la matière de l'eſcare. Je me ſuis convaincu qu'il ſe paſſe ici une véritable décompoſition. Pourquoi cette décompoſition n'auroit-elle pas lieu, lorſque ces mêmes diſſolutions ſont appliquées aux organes internes? conçoit-on quelque cauſe capable de l'empêcher? Ajoutons à ces raiſons d'analogie, que l'obſervation clinique paroît moins infirmer que fortifier cette conjecture.

Les remèdes mercuriels, conſidérés ſous ce point de vue, ne nous offrent plus, au lieu de cette abondance imaginaire qu'on vante tant, qu'une diſette bien capable d'exciter les gens de l'Art à de nouvelles recherches, & d'arrêter ceux que porteroit à la débauche l'excès de confiance, que ſemble devoir inſpirer la multiplicité des reſſources.

S'il reſte quelque doute ſur la diſette que j'annonce, qu'on jette les yeux ſur cette foule de drogues mercurielles, dont les formules ſont entaſſées dans nos Diſpenſaires. On les verra pour la plupart oubliées ou mépriſées des Praticiens. Nous connoiſſons vingt formules de pommades, de cérats, d'onguens mercuriels. Quel avantage l'Art en retire-t-il? C'eſt toujours à-peu-près la même qui règle l'opé-

ration du Pharmacien. Nous avons beaucoup de ſels neutres ou approchans de la neutralité ; le mercure doux & la panacée ſont les ſeuls qui conſervent quelque réputation, encore n'eſt-ce qu'à titre de *Purgatif* & d'*Altérant* (1). Nous ne manquons pas de précipités ; la Médecine interne les a tous proſcrits : ſi la Chirurgie en conſerve un, c'eſt moins comme anti-vénérien que comme cauſtique. La Chymie a produit divers ſublimés ; un ſeul eſt d'uſage ; que ne puis-je dire qu'ils ſont tous bannis ! Je n'ignore pas que le ſublimé corroſif a beaucoup de partiſans. Mais ce n'eſt pas ſur ſa vogue qu'il faut le juger, les plus mauvais remèdes, les plus meurtriers ont eu la leur (2), c'eſt ſur ſa nature »

---

(1) Je ſuis bien éloigné de croire que la panacée mercurielle ſoit un remède inſuffiſant pour la guériſon de la vérole générale. Je penſe au contraire, que ſi les mercuriaux conviennent encore après un ou pluſieurs traitemens réguliers & infructueux par les frictions, c'eſt à la panacée que la préférence eſt due.

Les trois acides minéraux en poſſeſſion depuis long-temps de fournir à l'Art des ſels neutres mercuriels, partageront déſormais cette prérogative avec un quatrième acide, l'acide crayeux, air fixe, ou gas méphitique, &c. Les ſels provenant de la diſſolution du mercure par cet acide, fourniront une nuance peut-être néceſſaire, entre le turbith & le ſel mercuriel acéteux.

(2) On a vu, preſque de nos jours, à Montpellier, un Charlatan ſe faire en peu de temps une réputation étonnante, par un fébrifuge merveilleux. Les effets pernicieux, mais malheureuſement tardifs du remède, ouvrirent enfin les yeux du Public, & ce fé-

ſa façon d'agir, ſes effets ( 1 ) : or le peu que nous connoiſſons de toutes ces choſes eſt-il bien propre à diſſiper les juſtes craintes de tout Praticien éclairé ?

J'ai vu adminiſtrer ce remède en Allemagne & dans la partie ſeptentrionale de la France, où ſes effets doivent être & ſont réellement moins pernicieux que dans les régions plus chaudes, & c'eſt dans la juſte balance du bien & du mal qui réſultent de ſon uſage, que j'ai puiſé ma répugnance à le compter parmi les moyens qu'il eſt permis d'employer ( 2 ).

---

brifuge admirable ſe trouva dans l'examen un poiſon terrible, l'*arſenic*.

( 1 ) Je crois avoir prouvé, par des expériences multipliées, dans un Mémoire préſenté il y a quinze ans à l'Académie des Sciences de Toulouſe, la décompoſition du ſublimé dans la machine animale. De ſa décompoſition réſultent deux effets principaux : plaies infiniment petites, mais infiniment nombreuſes dans les ſolides, épaiſſiſſement & ſtagnation dans les liquides. Ce dernier effet ſurtout trouvera beaucoup d'incrédules. Qu'ils daignent cependant examiner les malades quelque temps après les prétendues guériſons opérées par le ſublimé, j'eſpère que l'obſervation ne tardera pas à les déſabuſer.

( 2 ) A Dieu ne plaiſe que je veuille jetter des ſoupçons odieux ſur la probité des Praticiens qui adminiſtrent le ſublimé corroſif; je crois qu'ils en eſpèrent les ſuccès qu'ils promettent à leurs malades. Si néanmoins quelqu'un d'eux étoit choqué de la dureté de l'expreſſion échappée à ma plume, je le prie de conſidérer qu'elle eſt plus âpre encore dans les écrits du plus judicieux des Ecrivains de *Matière médicale*, du célèbre Cartheuſer, de qui je l'emprunte : » *Unumquemque hortor Medicum, ut ab uſu hujus* » *concreti corroſivi interno ſemper abſtineat, ſi aliàs conſcientiam*

» L'embarras n'eſt pas toujours, dit un Médecin non moins éclairé que ſage, M. Baron, de trouver des remèdes efficaces contre certaines maladies opiniâtres, la principale difficulté conſiſte à en trouver dont l'uſage n'entraîne pas après ſoi des ſuites fâcheuſes «. Quelque efficace que ſoit le ſublimé, car nous voulons bien ſuppoſer que ſa vertu mérite les éloges qu'on lui donne, la Médecine pratique a-t-elle à ſe féliciter de l'adoption de ce nouveau moyen, jadis réprouvé généralement après l'avoir admis à faire ſes preuves ? S'il nous vend la guériſon au prix des inflammations & des ulcérations ſourdes des viſcères, de la cachexie, de la phthiſie, du maraſme, &c. c'eſt payer bien cher ſes bienfaits ! Nous conviendrons que ces pernicieux effets, ces ravages extrêmes, tant reprochés au ſublimé corroſif, ne ſont pas inſéparables de ſon uſage. Nous avouerons même que les individus phlegmatiques n'en ſont preſque jamais ſenſiblement incommodés. Mais que ſes partiſans avouent auſſi de leur côté, en ſe rendant à l'expérience, que les perſonnes ſanguines & très-irritables, les bilieux, les mélancoliques en reçoivent toujours des impreſſions fâcheuſes & quelquefois des ſecouſſes funeſtes, & qu'elles n'y trouvent que

---

» *ſalvam & famam illibatam ſervare velit ; noxæ enim quas pro-*
» *ductum hoc internè uſurpatum infert non ſemper poſt primam*
» *ſtatim adſumptionem, ſed perſæpe poſt notabile demùm tempus*
» *ſentiuntur* », Pharm. pag. 192, in-4°.

très-rarement l'entière guériſon. Ajoutons à cela, qu'il ne montre que peu ou point d'efficacité contre les maladies vénériennes récentes. Les maux commençans demandent des fondans énergiques, & ſi le ſublimé corroſif a quelque propriété médicale éminente, ce n'eſt certainement pas la propriété de fondre les ſtagnations lymphatiques, ſtagnations qui conſtituent eſſentiellement la cachexie vénérienne naiſſante.

Nous n'avons donc que trois ou quatre préparations mercurielles, & ces différentes préparations agiſſant de la même manière, comme il a été dit, ne conſtituent que le même médicament. L'art eſt donc relativement aux anti-vénériens, dans la plus extrême diſette. Je ne crois pas que la Thérapeutique fourniſſe d'autre exemple d'une telle indigence (1). Loin donc de regarder comme ſuperflu, avec quelques eſprits inconſidérés & ſuperficiels, tout travail qui auroit pour objet la découverte de nouveaux remèdes contre la vérole, on doit en reconnoître l'importance, je dirai même la néceſſité.

Il ſemble que les détracteurs de l'art de guérir aient pris à tâche de détourner ſes vrais Miniſtres de la recherche des remèdes nouveaux, en attribuant toutes les découvertes utiles à la conſervation des hommes, au haſard & à l'empiriſme.

On me permettra de m'arrêter un inſtant à diſcuter cette prétention, auſſi décourageante qu'injuſte.

(1) Il n'y auroit ni bonne-foi ni juſtice à me démentir par des exemples tirés des maladies que l'Art ne guérit point.

Nous conviendrons ſans peine avec eux, que la plupart des remèdes ſimples découlent des ſources qu'ils indiquent. Mais à quelle Science ne conviendroit pas ce reproche, ſi la Médecine le méritoit ? Eſt-ce un Aſtronome qui inventa le Téleſcope ? A la naiſſance de l'Art, la Phyſique générale étoit dans le berceau, la Phyſique animale n'étoit pas née encore : on ne connoiſſoit ni la nature de la ſubſtance médicamenteuſe qu'on avoit dans les mains, ni celle du dérangement qu'on vouloit combattre. La première application du remède à la maladie dut donc ſe faire au haſard. Que conclura-t-on de cette marche néceſſaire de l'eſprit humain, au détriment de la Médecine dogmatique ? Voudroit-on qu'elle n'eût point paſſé par l'enfance, pour arriver à l'état de conſiſtance où nous la voyons ?

Que Maupertuis ne lui reproche donc pas de n'avoir point découvert elle-même la plupart des remèdes qu'elle emploie ; car ce ſeroit lui reprocher en d'autres termes, de n'avoir pas appliqué ſes principes avant d'en avoir : des haſards heureux réunis, comparés, appliqués, ont produit des élémens ; de ces élémens rapprochés, ont réſulté des principes, & de la réunion des principes, un corps de doctrine ou l'art.

Reconnoiſſons donc que, ſi l'empiriſme a été une des ſources de la Médecine, il n'eſt ni ne fut jamais la ſeule. Peut-être même eſt il temps de tarir celle qu'il fournit ; du moins eſt-il certain que lorſque nous

chercherons de nouveaux ſecours contre une maladie connue, nous pourrons puiſer dans des ſources plus limpides & plus ſalubres.

Il s'agit moins aujourd'hui de former de nouveaux remèdes, que de faire de nouvelles applications de ceux que nous avons déjà. Les tentatives de ce dernier genre pourront bien n'être pas toujours ſuivies du ſuccès qu'on attend, mais elles ne ſeront jamais nuiſibles : l'Art avouera toujours des eſſais enfantés par le ſavoir & conduits par une conſcience timorée (1).

Après cette néceſſaire introduction, je vais parler des alkalis volatils, conſidérés comme antivénériens. En rendant compte de mes tentatives, je ſuivrai la marche qui m'a conduit à la découverte que je publie.

J'étois depuis long-temps dans la ferme opinion, qu'ainſi que tous les amers aſtringens guériſſent les fièvres intermittentes (2), de même tous les fon-

---

(1) Toutes les fois qu'un ignorant applique une ſubſtance, dont les principes & les propriétés lui ſont inconnus, à une maladie dont il ignore la nature, il devient en quelque ſorte contemporain des premiers inventeurs de l'Art de guérir. Il ſeroit leur émule, ſi d'un côté, il n'agiſſoit que dans les cas d'abſolue néceſſité, qui doivent être aujourd'hui fort rares, & que de l'autre, il pût s'élever juſqu'à eux par le vif amour de l'humanité & le déſintéreſſement, qui dirigeoient & ennobliſſoient leurs précieux eſſais.

(2) J'eſpère qu'on n'ira pas malignement donner à cette propoſition une extenſion que je lui refuſe. Je ſais que la racine de

dans de la lymphe devoient guérir la vérole. De cette perſuaſion à des tentatives, il n'y avoit qu'un pas. Je cherchai parmi les fondans non métalliques, quels étoient les plus puiſſans : Je vis les végétaux *ſudorifiques*, les *antiſcorbutiques*, les *baumes*, les *réſines*, le *camphre*, les *ſels neutres*, *lixiviels*, les *alkalis fixes purs*, le *ſavon ordinaire*, celui de *Starkey*, l'*offa de Van Helmont*, les *huiles animales très-rectifiées*, les mêmes *diſſoutes dans l'eſprit-de-vin*, les *ſavons animaux*, &c. (1).

---

chardon bénit n'eſt pas auſſi fébrifuge que le quinquina, mais elle l'eſt. Je ſais auſſi que les plus puiſſans fébrifuges ne guériſſent pas toujours les fièvres intermittentes compliquées, &c. Pour l'homme de bonne-foi & point vétilleur, ma propoſition eſt vraie ; cela ſuffit.

(1) J'aurois pu faire ici l'énumération ennuyeuſe d'une foule de végétaux employés avec quelques ſuccès contre les maux vénériens. Le buis, le genièvre, le ſouchet, l'angélique, l'impératoire, le fenouil, l'hyſope, la rue, le *ſcordium*, la ſaponaire ; & cent autres pourvus des mêmes principes, atteſtent qu'on a cru voir dans les végétaux indigènes la faculté de guérir la vérole. Groſſiſſant encore, à la faveur de l'analogie, cette longue liſte, j'euſſe pu réduire à me copier, un homme à qui j'ai laiſſé la miſérable reſſource de me commenter, de me parodier, de me *ſinger*, au myſtère près, qu'on ne trouvera pas dans mes Ecrits. Une ſérie de pamphlets publiés depuis la première édition de mon *Eſſai*, à propos de tout, & même *ſans propos*, par ce rapſodiſte, froidement & politiquement hargneux, n'eſt que le développement nauſéabond de ma méthode & de mes principes. Il eſt pourtant entre nous une différence bien eſſentielle, c'eſt que

Je m'arrêtai d'abord aux huiles animales empyreumatiques : je les donnai en *oleo-ſaccharum*, dans des ſyrops, &c. Les divers excipiens que j'employai ne couvrirent pas (1) aſſez exactement leur ſaveur; leur goût déſagréable à l'excès, vainquit toujours la conſtance, je dirai même l'intrépidité des malades : les plus fermes n'en ont jamais ſoutenu le dégoût au delà de cinq ou ſix jours. Cet incident ne m'arrêta pas. Les bons effets que j'en avois vus, me faiſoient

---

pénétré de la dignité de mon état, je n'omets rien de ce qui peut mettre tout Praticien & les malades eux-mêmes, à portée de ſe ſervir auſſi-bien que moi du remède que je propoſe, & que le rapſodiſte marche ſans ceſſe entre le deſir de faire entrevoir quelque choſe & de ne rien montrer; de donner à croire qu'il poſſède un ſecret & de ne pas dire qu'il a ce ſecret; entre le deſir très-ardent de faire ſoupçonner qu'il s'eſt frayé des routes nouvelles inconnues à la Médecine vulgaire & la crainte aſſurément très-fondée de s'enfoncer ſi avant dans la foule des Charlatans, que ſa Compagnie ne puiſſe plus le reconnoître pour un des ſiens. Elle a de la vigueur, cette Compagnie, elle a de l'honneur; malheur au rapſodiſte s'il la fait rougir.

(1) J'aurois pu en former des bols, des électuaires; mais je croyois avoir des raiſons ſuffiſantes pour rejetter ces formes. J'aurois pu auſſi employer des huiles très-rectifiées; j'en fus détourné par une circonſtance étrangère à mon ſujet. Au reſte, l'huile animale de Dippel eſt dans les mains de tout le monde; qu'on l'eſſaie, j'en augure avantageuſement, ainſi que de la plupart des fondans indiqués ci-deſſus. Parmi ces fondans, le ſavon ordinaire & les alkalis fixes, ont déja été tentés avec ſuccès, d'après mes inſtructions, par un des Elèves de mon Cours particulier de *Pratique chirurgicale*.

deſirer la continuation de mes épreuves ; je cherchai donc un correctif de cette ſaveur, qui n'altérât pas l'énergie du médicament. Mais pendant que je faiſois de nouvelles combinaiſons, les alkalis volatils vinrent s'offrir à mon eſprit. Je ſaiſis d'autant plus avidement cette nouvelle vue, que je crus avoir trouvé dans la même ſubſtance un correctif & un adjuvant. Je voulus d'abord unir les huiles animales à l'alkali volatil concret ; j'en fus diſpenſé, car celui que je me procurai ſe trouva très-amplement pourvu de cette eſpèce d'huile. Je le fis fondre dans un ſyrop aromatique ; il eut, quant à la ſaveur, le même inconvénient que les huiles empyréumatiques. Fatigué par la difficulté de rendre ces ingrédiens ſupportables au goût, je jettai les yeux ſur l'alkali volatil *fluor*, ou tiré par la chaux. J'étois bien sûr pour le coup d'avoir écarté tout empyréume. Je l'étendis dans le véhicule qui avoit ſervi aux expériences précédentes. L'arrière goût de celui-ci ne flattoit pas mes malades ; la ſaveur urineuſe en rebuta même quelques-uns, plutôt à la vérité par l'effet de l'imagination, qui ſe porte naturellement vers l'excrément dont on ſent le goût, que par la ſaveur elle-même. Je remédiai ſans peine à cet inconvénient, en ſubſtituant à l'alkali volatil fluor, l'alkali volatil concret, parfaitement dépouillé de toute odeur empyréumatique. La ſaveur urineuſe de celui-ci fut à peine ſenſible. Dès-lors je me vis en état

de recommencer mes épreuves, & je n'ai plus varié dans mes tentatives ( 1 ).

---

(1) Je m'attends, ſi mon remède eſt accueilli, qu'on eſſaiera de me prouver, par les plus jolies ſubtilités du monde, que d'autres ont eu la même idée. Peut-être en effet eſt-elle conſignée dans quelqu'écrit que je n'ai pas lu; peut-être même dans quelque Ouvrage que j'ai eu dans les mains. Tout cela eſt aſſurément très-poſſible; mais ce qui eſt conſtamment vrai, c'eſt que je ne la dois qu'à moi. Si quelque grave Auteur a conſeillé l'alkali volatil comme agent ſuffiſant de la curation de la vérole générale, tant mieux pour le remède; les gens inſtruits de cette anecdote, répugneront d'autant moins à l'adopter. Quant à moi, il m'importe peu qu'on m'accorde ou qu'on me refuſe l'honneur de la découverte; je ſuis très-éloigné de m'en faire un mérite. Si j'avois quelque prétention, ce ſeroit celle d'acquérir, par la publication d'un remède que je crois inconnu & bon, l'eſtime des honnêtes gens. Je renonce même à l'acquérir par ce moyen, ſi l'on s'accorde une bonne fois pour toutes, à couvrir de honte & d'opprobre ceux qui tiennent une conduite oppoſée. Je déſavoue d'avance toute maligne application.

Il n'eſt pas inutile de dire ici que ma prévoyance ne fut pas trompée. A peine mon livre avoit-il paru, qu'on eſſaya d'atténuer le petit mérite de l'invention. On trouva ſans peine quelques formules de médicamens anti-vénériens employés avant, pendant ou après les traitemens ordinaires, qu'on crut pouvoir comparer à celle que je propoſois. J'en publiai moi quelques-unes, échappées à l'œil perçant de la critique. Mais que trouve-t-on dans ces formules? Un peu d'alkali volatil joint à différentes drogues, à titre de *ſtimulus*, donné paſſagèrement, ou pour déterminer la ſueur & ſuppléer les tiſannes des bois, ou comme correctif de la prétendue acidité du virus vénérien. Il eſt donc réſulté des efforts impuiſſans

Pour

Pour mettre quelque ordre dans ce que j'ai à dire du nouveau remède.

1°. J'en tracerai la formule.

2°. J'indiquerai les préparations que ſon uſage exige.

3°. Je détaillerai ſon adminiſtration générale & particulière, journalière & totale.

4°. J'expoſerai ſes effets ſenſibles.

5°. Enfin, je dirai quelque choſe de ſon uſage dans les complications vénériennes les plus communes.

*Formule du Remède.*

℞. Feuilles de Méliſſe (ou quelqu'autre ſubſtance aromatique agréable, à une doſe proportionnée) . . ℥ iv.

Follicules de Sené (ou quelqu'autre purgatif). . ℥ ß.

Eau commune . . . . . ℔. j.

Faites infuſer à une douce chaleur dans un vaiſſeau fermé pendant une heure, paſſez, &c.

℞. Infuſion ci-deſſus . . . ℥ xj.

Faites y fondre ſucre blanc . . . ℥ iv.

---

de la critique, qu'avant la publication de notre *Eſſai*, *perſonne n'avoit propoſé l'alkali volatil comme agent ſuffiſant de la curation de la vérole générale*, & c'eſt préciſément ce que nous avions oſé préſumer dans la première édition de cet Ouvrage. Au reſte, ceux qui deſireront d'être informés de cette petite controverſe littéraire peuvent conſulter un Gazette médicale qui ſe publioit dans le temps, le Journal de Médecine de 1774, & ſans doute quelques autres Ouvrages polémiques, où l'on m'a fait l'honneur de s'entretenir de moi, & qui ne ſont pas parvenus à ma connoiſſance,

Mettez ce demi ſyrop dans une bouteille de chopine, & ajoutez,

Alkali volatil concret, dépouillé de tout empyreume . . . ʒj ou ʒj. ß.

On partage, ſelon les circonſtances, cette doſe totale en quatre doſes partielles ou davantage.

Je ne donne pas cette formule comme un archétipe (1) ſur lequel chaque Praticien doive régler la ſienne; on peut la varier à l'infini. Je n'y vois qu'une choſe eſſentielle, c'eſt d'adminiſtrer l'alkali volatil, étendu dans une certaine quantité de véhicule. Je l'ai quelquefois donné moi-même dans le véhicule ſuivant :

℞. Syrop de Chicorée, compoſé de Rhubarbe. . . ℥ij.

de Stéchas . . . . ℥iv.

Alkali volatil concret . . . . . ʒj. ou ʒj. ß.

Eau commune . . . . . ℥x.

Partagez comme ci-deſſus.

---

(1) Il eſt trop facile de donner à ce remède mille formes diverſes, pour qu'on ne s'aviſe pas de le contrefaire. Si cela arrive, les contrefacteurs ne manqueront pas, à la faveur d'un peu de myſtère, de l'ériger en ſpécifique. Croiroit-on qu'un ſoi-diſant Chirurgien, qui a fait des Livrets, m'invita dernièrement à voir faire des épreuves de mon propre remède déguiſé, dont je n'avois pas cru devoir lui refuſer la compoſition quelques mois auparavant? Je me contentai de lui dire froidement, pour toute réponſe : *Je ne vous ai communiqué mon remède, ainſi qu'à beaucoup d'autres, que parce que je le crois bon.*

*Boiſſon ordinaire du Malade pendant le Traitement.*

℞. Feuilles de Méliſſe.... ℥ij.

Jettez les dans trois pintes d'eau, fermez le vaiſſeau, laiſſez infuſer pendant un quart-d'heure, paſſez : c'eſt la boiſſon d'un jour.

On pourroit ſubſtituer à la méliſſe telle autre ſubſtance atténuante, inciſive, ſudorifique, &c. qu'on jugeroit à propos.

Les préparations ſont néceſſaires ici, comme dans tous les cas où l'on veut continuer long-temps l'uſage des fondans & des apéritifs (1). Notre malade ſera donc préparé, comme celui que l'on deſtine aux frictions, par une ou pluſieurs purgations, par des bains, des boiſſons délayantes, &c. lorſque ces remèdes généraux ne ſeront pas contre-indiqués : car il eſt des cas où les préparations ordinaires ſeroient nuiſibles & même pernicieuſes; telles ſont les vieilles maladies vénériennes, qui ont éteint une portion du ton & de l'irritabilité des ſolides, & augmenté la proportion de la partie aqueuſe des liquides. En général, tous les individus que leur conſtitution, naturelle ou acquiſe, range ſous le tempérament éminemment phlegmatique, ſe trouveroient mal de ces remèdes préparatoires.

La manière d'adminiſtrer ce remède eſt fort

(1) Voyez le Chapitre des *Préparations*. p. 182.

ſimple : le malade en prend trois ou quatre onces le matin à jeun & autant l'après-midi, quatre ou cinq heures après ſon dîné. La boiſſon doit être priſe tiède ; on laiſſe au malade la liberté de boire quand bon lui ſemble. La quantité de tiſanne n'eſt pas invariablement fixée ; il en boit ordinairement deux, trois, quatre pintes par jour. Comme il eſt à propos que l'eſtomac du malade ne ſoit pas noyé d'eau au moment où il prend ſon ſyrop, je lui défends de boire durant l'heure qui précède celle qui eſt fixée pour prendre le remède. Dans les mêmes vues, il doit laiſſer écouler une heure ſans boire après l'avoir pris. S'il a bu ſuffiſamment de ſa tiſanne ordinaire à ſes repas, il doit reſter auſſi deux ou trois heures ſans boire, pour ne pas troubler la digeſtion. Tout bon Praticien ſentira que ces règles ne ſont que des précautions ſubordonnées à mille circonſtances, qu'il peut modifier à ſon gré.

La diète doit être aſſortie au remède. La quantité d'alimens qu'on peut permettre, tient à tant de circonſtances, que je ne dois pas la fixer. J'obſerverai ſeulement qu'elle doit être au-deſſous de l'ordinaire, parce que l'eſtomac, n'ayant que trois ou quatre heures à donner à la digeſtion, il n'en peut préparer qu'une quantité proportionnée à ce court eſpace de temps. Par la raiſon contraire, le repas du ſoir peut être plus copieux que le dîner. Quant à la qualité des mets, on peut à cet égard donner beaucoup aux facultés, aux poſitions diverſes & même aux

goûts particuliers des malades : qu'on leur interdiſe les alimens aigres, ſûrs, fortement aceſcens & les liqueurs ſpiritueuſes, c'en eſt aſſez.

On connoît maintenant l'adminiſtration journalière; diſons un mot de l'adminiſtration générale, de la conduite du Traitement.

Lorſque je donne la pleine doſe du remède, c'eſt-à-dire ℥iv de ſyrop, contenant xviij grains d'alkali volatil (1) le matin & autant le ſoir, je n'en continue jamais l'uſage plus de huit jours ſans interruption. J'établis enſuite une pauſe de ſix, huit, dix jours, pendant laquelle j'augmente la force & la quantité de la boiſſon ordinaire.

Qu'on ne penſe pas que ce temps, en apparence d'inaction, ſoit un temps perdu; non-ſeulement le Traitement marche toujours d'un pas égal vers la guériſon, mais même ſa marche n'en devient quelquefois que plus rapide. Chaque pauſe doit être terminée par une douce purgation, tant afin d'entraîner une portion des matières fondues, qu'afin de préparer les voies au ſyrop, dont on va reprendre l'uſage. On fait dans le même ordre & avec les mêmes précautions, deux ou trois pauſes, & autant de repriſes; dix-huit ou vingt jours d'uſage de ce re-

(1) La doſe d'alkali volatil que j'indique ici, eſt celle des conſtitutions ordinaires; pour les individus dont la fibre lâche & peu irritable, demande un plus fort aiguillon, la pleine doſe eſt de xx à xxx grains.

mède ſuffiſent ordinairement. On peut, & l'on doit quelquefois, le porter plus loin ( 1 ).

Il nous reſte à parler des effets ſenſibles de l'alkali volatil. Sa première impreſſion ſe porte ſur l'eſtomac; car c'eſt dans la région de ce viſcère qu'il donne les premiers indices de ſon action, par une chaleur douce & un ſentiment agréable. Bientôt ſe répandant dans toute la machine, il telève le ton du ſyſtême vaſculaire, augmente ſes oſcillations, & produit une moiteur univerſelle. On diſtinguera cette moiteur de celle qui ſeroit l'effet de la chaleur de l'atmoſphère ou de l'appartement, de la ſomme des couvertures & d'une infinité d'autres cauſes, par ſa puanteur, ſa viſcoſité & ſur-tout par le calme & la liberté des mouvemens, qui l'accompagnent ou la ſuivent.

Il produit quelquefois des ſueurs abondantes, qui nuiſent plus qu'elles ne ſervent à la guériſon. Nous ne manquons pas de moyens capables de les borner à une douce moiteur, & je ne me diſpenſe jamais d'en faire uſage. Bien des gens porteront cependant ſur ces ſueurs un jugement contraire au mien, car la néceſſité de donner, ou au moins de laiſſer à nos humeurs pendant l'uſage des fondans un abondant véhicule, ne frappe pas également tous les Praticiens. J'invite ceux que je ne pourrois amener à mon opinion, à

(1) Voyez ci-après le Chapitre des intermiſſions ou pauſes dans l'adminiſtration des altérans, *p.* 190.

conſulter l'expérience, & j'ai lieu d'eſpérer qu'elle ne tardera pas à les déſabuſer.

L'alkali volatil purge quelquefois aſſez fortement, mais ces cas ſont rares. Il faut les prévoir, & quand on les rencontre, retrancher tout purgatif, diminuer la doſe du ſel & ſubſtituer l'infuſion de fleurs de coquelicot à la tiſanne ordinaire. Plus communément il tient à peine le ventre libre. La faculté purgative eſt étrangère à l'alkali; il la doit aux purgatifs, dont le Praticien doit augmenter ou diminuer la doſe ſelon ſes vues. Nous penſons qu'en général une ou deux ſelles de conſiſtance moyenne, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, ſuffiſent : la conſtipation fermeroit une des voies par où ſe fait la dépuration ; le dévoiement troubleroit la digeſtion & entraîneroit peut-être trop précipitamment une portion du remède, double écueil qu'il importe d'éviter.

On ne parvient pas toujours dès les premières priſes à trouver ce juſte milieu, attendu que tous les médicamens énergiques ſont ſujets à produire trop ou trop peu d'effet, & à tromper ainſi l'attente de celui qui les adminiſtre. Cette diverſité d'action n'aura rien d'étonnant ni de bizarre, ſi nous voulons bien conſidérer que, malgré les progrès de la partie théorique de l'art de guérir, nous ne ſaurions évaluer avec quelque préciſion l'énergie d'un remède, ni calculer ſans erreur dans un malade, *quid ferre récuſent*, *quid valeant humeri*. De là vient que lorſqu'on frictionne, on a des ſalivations qui n'étoient ni deſirées ni attendues, que lorſqu'on veut purger un peu fortement,

on éprouve l'alternative de la non-purgation, ou de la ſuperpurgation, &c.

Prévenu par ces réflexions, on ne ſera donc pas ſurpris que, dans certaines circonſtances, l'alkali volatil ne donne d'abord preſqu'aucun indice de ſon action, ou même qu'il n'en ait aucune, & qu'enſuite, à la même doſe, il agiſſe avec véhémence. Lorſqu'il n'agit que foiblement, je l'obſerve deux ou trois jours avant d'augmenter ſa doſe, & lorſque ſon action, quoique plus forte que je ne la deſirois, eſt modérée, je me contente d'en ſuſpendre l'uſage, & je mets ſa fougue même à profit. Cette fougue n'eſt jamais que momentanée; ſouvent une ceſſation de vingt-quatre heures ramène le calme. Si elle devenoit extrême, ce que je n'ai jamais vu arriver, je ſaurois l'arrêter très-promptement : une décoction d'oſeille, ou de tamarins, la limonade, une eau de groſeille, le ſyrop de limons & celui de vinaigre, étendus dans l'eau, ne manqueroient pas de l'abattre en très-peu de temps. Peut être gagneroit-on à lui laiſſer, même dans ces inſtans d'exploſion, ſi l'on peut exprimer ainſi, toute ſa force & ſon activité. Je ne veux ni le garantir ni faire un précepte de ma timidité, mais j'ai le bonheur de ſentir que tout homme qui fait des tentatives qui peuvent coûter la vie ou la ſanté à un ſeul individu, s'il n'eſt circonſpect & prudent à l'excès, eſt un monſtre ( 1 ).

---

(1) Dix années écoulées depuis la première publication de cet Ouvrage, ont diſſipé mes craintes.

Si je cédois au torrent de l'habitude par lequel les meilleurs eſprits ſont trop ſouvent entraînés dans les routes ouvertes par l'ignorance ou la fraude, je placerois ici l'infructueuſe mais longue liſte des guériſons opérées par mon remède, durant l'eſpace de quinze années. Cette ruſe ne ſeroit pas à négliger. Je le ferois ſans doute, ſi j'attachois quelque prix à la confiance extorquée au Public crédule, par des moyens, ou frauduleux, ou ſuſpects. Combien ſeroit utile à l'art & à l'humanité une ligue médicale, qui déclareroit controuvées toutes ces hiſtoires de guériſons merveilleuſes, où l'amour-propre tient la place de l'amour du vrai, & qui ne compteroit parmi les véritables richeſſes de l'art, que les faits qui ſeroient tout-à-la-fois authentiques & anonymes ou poſthumes, & deſtinés à l'être par ceux qui les ont recueillis! Que n'a-t-on pas à craindre des ruſes de l'intérêt & de la vanité, rédacteurs ordinaires de ces ſortes de productions!

Comme les obſervations n'ont guère d'autre utilité que celle de mettre dans tout leur jour les vues particulières du Praticien & les moyens par leſquels il les remplit, & que nous croyons n'avoir rien omis à ces différens égards, nous ſupprimons les nôtres. Elles ſeroient inutiles aux Gens de l'Art, pour leſquels ſeuls nous écrivons. Il leur ſuffit de ſavoir, que j'adminiſtre l'alkali volatil contre les maladies vénériennes, depuis quinze ans (1); que j'ai lieu

(1) J'annonçai en 1769, dans le Mémoire indiqué page 8, les

de penſer qu'il a toujours opéré la dépuration générale ; que le ſuccès a ſouvent répondu complètement à mon attente ; enfin, que lorſque la guériſon n'a pas été complette & entière, la conduite du malade, la mienne, ou d'autres incidens très-connus des Praticiens, m'ont fourni des raiſons ſuffiſantes du manque de ſuccès, & diſculpé pleinement le nouveau remède (2).

S'il ſe rencontre parmi mes Lecteurs des *Routiniers*, eſpèce d'hommes pour qui l'aſſurance d'une dépuration conſtante n'eſt qu'un vain ſon, qui ne ſe rendent qu'au mot d'*obſervation*, d'*expérience*, garans juſtement ſuſpects à l'homme inſtruit (3), ils

---

tentatives dont je publie aujourd'hui le réſultat. Depuis cette époque, j'ai communiqué, ſans réſerve, & le remède & la méthode aux Elèves qui ſuivent mes Cours publics & particuliers, & généralement à tous ceux qui m'ont paru deſirer de connoître l'un & l'autre.

(2) Sous le ſpécieux prétexte d'*amélioration conſtante*, je pourrois dire que j'ai toujours réuſſi. Mais encore une fois, je n'écris pas pour le Peuple, & les Gens de l'Art ſavent qu'en ce genre *dimidium plus toto*.

(3) Rien n'eſt plus difficile, rien ne demande tant de talens & de connoiſſances que l'Art d'obſerver, & rien n'eſt ſi commun que les Obſervateurs ; auſſi pour un MORGAGNI, que de VAN-DER-WIELS. Si l'expérience étoit de tous les hommes, comme elle eſt de tous les temps, la Médecine auroit aujourd'hui à-peu-près la perfection dont elle eſt ſuſceptible, & ce terme eſt malheureuſement encore ſi éloigné, que l'œil perçant du Génie ne l'a pas même entrevu.

ne manqueront pas de me demandet ſi mon remède guérit toutes les eſpecès de maladies vénériennes, tous les ſymptômes ; ils voudront ſavoir quels ſont les accidens qu'il a le plus fréquemment vaincus, quels ſont ceux qui lui ont le plus fréquemment réſiſté : car pour les Routiniers un remède antivénérien ne borne pas ſon action à la mondification des humeurs, à la deſtruction des cauſes qui entretenoient la maladie & des obſtacles qui s'oppoſoient à la guériſon. Ces opérations ſont trop métaphyſiques; ils veulent qu'un remède guériſſe, & non pas qu'il mette la nature à portée de guérir. Je dois les ſatisfaire; qu'ils ſachent donc que l'alkali volatil ne guérit ni caries, ni exoſtoſes vraies anciennes, ni fongoſités du vagin, ni fiſtules urinaires, ni bubons ſquirrheux, ni en un mot aucun des ſymptômes que la mondification générale ne fait que rendre plus dociles aux moyens acceſſoires. L'enthouſiaſme, il eſt vrai, fait céder journellement au mercure de pareilles maladies ; mais l'enthouſiaſme trompe, il eſt aveugle & ne raiſonne pas.

Par cet aveu, nous croyons avoir acquis le droit d'être crus ſur notre parole dans l'allégation des ſuccès : nous avons vu céder aſſez conſtamment à l'action de l'alkali volatil, plus ou moins ſoutenue, les gonorrhées virulentes ſimples des deux ſexes, les chancres, les bubons, les exoſtoſes fauſſes, dont le tiſſu cellulaire n'a pas entiérement perdu ſon organiſation, les duretés lymphatiques des corps caver-

neux, certaines eſpèces de rétention d'urine (1); tous les ſymptômes dépendans de la cachexie vénérienne, maux de tête gravatifs, foibleſſe d'eſtomac, flueurs blanches ſuſpectes, puſtules, dartres (2), douleurs vagues des membres, douleurs nocturnes & même, à notre grand étonnement, des engorgemens de la matrice durs, douloureux, ſuppurés & quelques-uns réputés ſquirrheux (3).

En décrivant l'adminiſtration générale du nouveau remède, en réglant la marche la plus ordinaire du traitement, nous avons omis à deſſein, pour procéder avec plus d'ordre & éviter la confuſion, de parler des modifications que ſon uſage exige dans certaines circonſtances. Nous allons maintenant faire connoître ces modifications ou précautions pratiques, laiſſant à chaque Praticien le ſoin de les étendre ou reſſerrer, à raiſon de la plus ou moins grande analogie que pour-

---

(1) Voyez ci-après nos Réflexions ſur chacun de ces accidens, dont nous avons fait autant de Chapitres particuliers.

(2) L'alkali m'a conſtamment réuſſi contre une eſpèce de dartre très-rebelle & très-répandue dans nos flottes pendant la dernière guerre. M. Billard, célèbre Chirurgien-major de l'Hopital de la Marine à Breſt, s'eſt fait un plaiſir de m'apprendre, qu'à mon exemple & d'après les renſeignemens de M. Pepion, Chirurgien ordinaire de la Marine au même Port, témoin oculaire de l'adminiſtration & des ſuccès de l'alkali volatil, il avoit fait uſage de ce remède contre la même eſpèce de dartres, & que le ſuccès avoit ſurpaſſé ſon attente.

(3) Voyez les Chap. où l'on traite en particulier de ces accidens.

ront avoir les maladies soumises à ses soins, avec celles que nous prendrons pour exemple.

I. Quelle que soit la maladie vénérienne qu'on se propose de combattre, l'état inflammatoire doit fournir la première & principale indication. Les fondans irritans ou chauds ne peuvent que nuire beaucoup dans la première période de l'inflammation : ceux qui donnent du mercure dans le premier temps des gonorrhées, des bubons, des phimosis, &c. l'éprouvent journellement. Pour éviter cet écueil, j'attends que l'inflammation commence à diminuer avant de passer à l'usage de l'alkali volatil, & alors même, crainte de trop irriter, je ne donne que la moitié de la dose usitée, c'est-à-dire, huit ou dix grains, dans la même quantité de véhicule que pour la pleine dose; donné ainsi, il accélère la résolution commencée. J'en continue l'usage pendant cinq ou six jours; j'établis des pauses, comme il est dit plus haut, & je fais autant de reprises que la maladie en exige, sans néanmoins passer jamais à la pleine dose, quand je n'ai à combattre que des symptômes primitifs.

S'il arrive que les écoulemens séreux, qui éternisent si souvent les gonorrhées, résistent à ce traitement, j'ajoute à quinze onces de syrop, dans lequel il n'entre, comme je viens de le dire, qu'un demi gros d'alkali volatil, une once d'extrait de genièvre, & je partage le tout en huit prises. Le malade en prend une le matin à jeun, & une autre le soir en

ſe couchant, buvant par-deſſus un verre de l'infuſion ci-deſſus décrite (1).

Les gonorrhées de l'un & de l'autre ſexe cèdent pour l'ordinaire à ces moyens réunis. Si elles réſiſtent, je n'eſpère plus de les voir céder aux remèdes généraux, & je me voue à des traitemens particuliers appropriés aux divers genres d'obſtacles auxquels je crois devoir rapporter leur ténacité (2).

II. On ſera ſans doute ſurpris de voir aſſocier *les flueurs blanches* aux maladies qui compoſent le domaine des remèdes anti-vénériens. Ce ſeroit en effet une aſſociation étrange, ſi j'entendois parler des flueurs blanches exemptes de tout ſoupçon de virus. Mais il en eſt moins qu'on ne penſe de cette eſpèce, ſur-tout dans la Capitale : parmi le très-grand nombre qu'on confie à nos ſoins, la plupart ont un caractère ſuſpect, ou douteux. Il eſt très-difficile & peut-être impoſible, d'après les connoiſſances acquiſes, d'en porter le diagnoſtic juſqu'à l'évidence : les preuves tirées des aveux & des déſaveux de la malade nous trompent plus ſouvent qu'elles ne nous éclairent ; en un mot, nous n'avons pas de ſigne univoque de cette maladie. Auſſi les Praticiens ont-ils bien de la peine à ſortir de ce labyrinthe, où ils ne marchent qu'à tâtons (3).

---

(1) Voyez le Chap. de la Gonorrhée.

(2) Ibid.

(3) J'ai guéri une gonorrhée gagnée avec une femme, à

Il eſt pourtant un ſigne certain de la gonorrhée, dont la préſence établit inconteſtablement la maladie, c'eſt l'écoulement d'un humeur jaunâtre ou blanchâtre par l'urètre. Mais cet écoulement eſt rare, parce qu'il arrive rarement que le virus paſſe dans ce canal. Le ſuintement fourni par les lacunes n'eſt pas ordinaire, & peut dépendre d'autres cauſes. Enfin la prétendue ceſſation des flueurs blanches pendant les règles eſt une idée chimérique, démentie par le fait, toutes les fois que les flueurs blanches ont une de leurs ſources dans les lacunes du vagin. Car alors les fleurs blanches ne ſe tariſſent pas plus que la gonorrhée; elles ne font que diſparoître à l'œil, confondues avec l'écoulement menſtruel, qu'elles peuvent tout au plus étendre & délayer. Les peſſaires âcres introduits dans le vagin & dont la préſence excite la douleur, ſont bien un indice qu'il exiſte dans ce conduit des excoriations; mais ne ſait-on pas que certains flux blancs produiſent non-ſeulement des excoriations mais encore de vrais ulcères?

Quant à moi, je coupe le nœud que je ne puis diſſoudre. Sans m'épuiſer en conjectures vaines ſur

---

qui un traitement de neuf mois, dont trois au moins avoient été donnés au ſublimé corroſif, n'avoit laiſſé, diſoit-on, que des flueurs blanches. Si je pouvois nommer trois Praticiens qui avoient traité enſemble & ſéparément la malade, & jugé ſon écoulement non vénérien, on verroit que leurs lumières & leur ſavoir les mettent à l'abri de l'injurieux Adage, *non crimen artis, ſi quod profeſſoris eſt*, & que c'eſt à l'Art qu'il faut s'en prendre.

le caractère des flueurs blanches, pour peu qu'elles ſoient anciennes & douteuſes, je m'attache principalement à l'épaiſſiſſement de la lymphe, que je crois les précéder, les accompagner & les produire. D'après cette étiologie, ſachant que les alkalis volatils ſont très-propres à détruire tous les épaiſſiſſemens lymphatiques non inflammatoires, je les donne ſans héſiter.

Ici l'adminiſtration eſt abſolument la même que dans les gonorrhées. Les flueurs blanches cèdent preſque toujours à ce moyen, placé à propos. Je dis placé à propos, car lorſque cet écoulement eſt compliqué de toux sèche, d'aridité à la peau, de maigreur extrême, de fièvre habituelle, de maraſme, &c. je le crois non-ſeulement contraire, mais pernicieux. Quand il convient, il doit être continué long-temps, c'eſt-à-dire, qu'on doit en prendre cinquante, ſoixante priſes dans l'eſpace de deux ou trois mois, en faiſant de longues & fréquentes pauſes.

Ces pauſes ou repos, dont j'ai déja parlé pluſieurs fois, ne ſont pas un temps perdu. La nature peu-à-peu rendue à elle-même & ſollicitée par le remède, continue pendant ces intervalles, de travailler efficacement à la deſtruction de la cachexie, au dégorgement des couloirs, à l'expulſion du virus, s'il exiſte: la précipitation laiſſeroit ſubſiſter une partie des cauſes éloignées qui fomentent la maladie. Il faut, pour aſſurer la guériſon, que les fluides reprennent leurs qualités naturelles, les ſolides leur ton & les viſcères

viſcères, ſur-tout l'eſtomac, le libre exercice de leurs fonctions, & c'eſt la nature & non le remède, quel qu'il ſoit, qui produit ces ſalutaires effets. Il faut donc l'aider peu-à-peu, & ne pas exiger d'elle qu'elle produiſe dans l'eſpace de trente ou quarante jours conſécutifs, avec le peu de forces qui lui reſtent, ce qu'elle ne peut exécuter qu'en trois ou quatre mois, avec les forces qu'elle acquerra ſucceſſivement, à meſure qu'on avancera dans le traitement. Ces intermiſſions & ces repriſes, utiles dans tous les cas, ſont peut-être d'une abſolue néceſſité dans les véroles anciennes. Peut-être n'eſt-ce que par elles qu'on peut aſſurer la guériſon & prévenir les récidives.

III. *Les Laits-répandus* ſont du nombre de ces maladies *anomales*, dont l'Art a bien de la peine à déterminer la nature & plus encore à ſaiſir le caractère ſpécifique (1). Ils exiſtent ſans doute, mais ils ne ſont

(1) Pour me conformer à l'uſage, j'emploie ici la dénomination de *lait-répandu*, quoique je la tienne pour fauſſe & abuſive. Elle a donné lieu de croire que le lait retenu parmi les humeurs qu'il ne devroit que traverſer, en ſe rendant aux organes deſtinés à le filtrer, ou bien repompé, après avoir été dépoſé dans les mammelles, occaſionne aux femmes qui ne nourriſſent point, tous les accidens divers compris ſous cette dénomination générique. Raiſonnant juſte ſur un principe faux, les Praticiens ont ourdi, je ne ſais comment, une ſorte de curation anti-laiteuſe, & l'évènement a preſque toujours démenti la fauſſe conception qui les abuſoit. On eût évité cette erreur, ſi l'on eût voulu conſidérer que les femmes qui nourriſſent & chez qui le lait abonde, ſont ſujet-

pas auſſi communs qu'on ſe le perſuade ; ſouvent la maladie à laquelle on donne ce nom n'a de commun avec eux, que de s'être manifeſtée pendant la couche. L'époque de l'apparition des ſymptômes n'eſt pas une raiſon ſuffiſante pour nous faire rapporter à la dépuration imparfaite de l'humeur laiteuſe, des accidens, qu'en d'autres temps & dans d'autres circonſtances nous euſſions réputés vénériens. Ne ſait-on pas que l'apparition ſubite de quelques ſymptômes

---

tes, comme celles qui ne nourriſſent point, aux laits-répandus, aux dépôts laiteux, aux hémiplégies, &c.

Je ne crois pas me tromper en attribuant ces accidens aux ſucs dépoſés ſucceſſivement, durant l'eſpace de neuf mois, dans le tiſſu ſpongieux de la matrice, & deſtinés à la développer, en conſervant à-peu-près la même épaiſſeur à ſes parois. Si ces ſucs, qui devroient s'écouler en lochies, ſont en partie repompés, ce qui n'eſt pas rare, ils irritent, parce qu'attendu leur longue ſtagnation, ils ont beaucoup de tendance à la dégénération alkaline. De cette irritation proviennent des ſtaſes, des dépôts : ſi le ſujet eſt très-irritable, très-ſenſible, ſi ces qualités ont été développées par un accouchement long, pénible, douloureux, & que ces ſucs ſe répandent dans toute la machine, ou qu'ils affectent les principaux organes de la vie, ils produiront *la fièvre maligne des femmes en couches*. Le météoriſme du ventre chez toutes ces femmes, & l'état des viſcères de cette cavité, chez celles qui ſuccombent, indiquent la cauſe que j'invoque & la ſource qui la fournit. C'eſt de ce phénomène que je ſuis parti, d'abord pour reſaſſer, enſuite pour réformer mes idées ſur les laits-répandus. Je ne donne ici qu'un foible apperçu de mon opinion ; ce n'eſt que dans un Ouvrage *ex profeſſo*, qu'elle peut recevoir ſon entier développement.

véroliques dans le cours d'une maladie ordinaire, n'eſt pas un choſe rare. Pourquoi la maladie factice, qui ſuit l'accouchement des femmes qui ne nourriſſent point, ne produiroit-elle par le même effet que les autres maladies, ſur un virus caché, que ſa foibleſſe empêchoit de ſe montrer dans la pleine ſanté, ou qui du moins en ſe montrant avant la couche, n'a pu produire que des ſymptômes légers équivoques & trompeurs ? A moins que les ſignes vénériens ne ſoient de la dernière évidence, on ne s'aviſe guère ici d'aller chercher une cauſe éloignée & cachée, aux accidens qui ſurviennent; on les attribue tout bonnement à celle qui frappe les yeux, à la préſence de l'humeur laiteuſe. Je n'appuierai pas ſur le peu d'efficacité des traitemens dirigés vers une cauſe chimérique, ou vers une ſeule cauſe réelle, quand il doit être formé d'après la connoiſſance de deux cauſes bien diſtinctes & oppoſées. On ne ſait que trop que la mépriſe dont je parle ici ne peut manquer d'avoir des effets funeſtes : que de femmes qui pourroient lui reprocher des écoulemens fétides par le vagin, des ophthalmies ténaces, des maux de tête périodiques ! que d'enfans à qui elle aſſure une vie languiſſante & une mort précoce !

Pour ſortir du doute où jettent les ſymptômes incertains & vagues de cette maladie, nous n'avons pas des reſſources particulières inconnues aux gens de l'Art ; mais nous oſons préférer le ſentier que nous ſuivons à la route battue. Sur les moindres ſoupçons

de vice vénérien, nous ne balançons point à l'inculper. Nous trouvons dans cette déciſion une entière ſûreté, puiſque le traitement par l'alkali volatil convient également aux laits-répandus ſimples, & à ceux qui ſeroient compliqués du vice vénérien.

La compoſition & l'adminiſtration du remède, dans ce cas-ci, ne différent pas de celles que nous avons détaillées à l'article des écoulemens gonorrhéiques ſéreux; nous y renvoyons (1).

IV. De toutes les maladies qui peuvent compliquer le vice vénérien, les ſcrophules ſont la moins embarraſſante. On ne leur doit aucun égard dans le traitement de la vérole; elles en coindiquent le remède.

---

(1) On peut, & l'on doit même, dans bien des circonſtances, laiſſer ignorer aux perſonnes intéreſſées, & les ſoupçons acquis ſur le vice vénérien, & les raiſons qui les autoriſent. Combien de fois des queſtions inconſidérées, une ſincérité déplacée, un mot échappé durant le traitement, n'ont-ils pas troublé la paix des familles! combien de fois le Praticien n'a-t-il pas eu lieu de ſe repentir d'avoir cherché des éclairciſſemens dont il pouvoit ſe paſſer & qu'on s'obſtinoit à lui cacher! Les laits-répandus & les flueurs blanches fourniſſent deux des plus épineuſes ſituations de notre état. On ſoupçonne le vice vénérien de cauſer en partie ou en totalité l'une ou l'autre de ces maladies. Oſe-t-on prendre des éclairciſſemens? Les moindres queſtions offenſent la malade. Commence-t-on à trouver des preuves? le mari prend feu. Malheur au Médecin, s'il parvient à confirmer ſes conjectures; il ſera congédié par le coupable, & décrié peut-être. Pourquoi faut-il que des préjugés de toutes les eſpèces mettent à chaque inſtant les hommes dans la fâcheuſe alternative de trahir ou leurs intérêts propres, ou ceux de la vérité.

Auſſi avons-nous obſervé que, loin de s'oppoſer à la réuſſite, elles la rendent complette, en cédant elles-mêmes. Je ne prétends pas dire que l'alkali volatil réſout les vieilles tumeurs déſorganiſées, qu'il exfolie les caries; j'entends ſeulement, qu'il rend aux humeurs lentes & viſqueuſes leur fluidité, effet précieux, qu'on deſire toujours & qu'on obtient ſi rarement des tiſanes ſudorifiques & des meilleurs fondans anti-ſcrophuleux. Si l'alkali volatil pouvoit donner aux ſolides foibles & lâches aſſez de force & de rigidité, il rempliroit parfaitement toutes les indications que les ſcrophules préſentent (1).

---

(1) Puiſque l'occaſion s'en préſente, je dois communiquer aux jeunes Praticiens un anti-ſcrophuleux très-ſimple, peu diſpendieux & d'autant plus digne de leur confiance, que je l'ai donné cent fois avec le plus grand ſuccès aux enfans du peuple. Les enfans des riches, mieux nourris, exigent quelques modifications.

℞. Eau-de-vie commune . . . . . ℥xxx.
Alkali fixe végétal, concret . . . . ʒj. ou ʒj. ß.
Racine de Gentiane . . . . . ʒj. ou ʒj. ß.

Faites infuſer la liqueur pendant vingt-quatre heures avant d'en commencer l'uſage, & laiſſez-la ſur la racine, où elle ne peut que ſe fortifier, à meſure qu'elle y ſéjourne.

On donne avant le déjeûné, le dîné & le ſoupé, une cuillerée à bouche de cette teinture. Elle fond & donne du reſſort, affaiſſe le ventre ordinairement dur & volumineux, facilite la digeſtion & la nutrition, & rétablit toutes les fonctions. La nature, rendue à elle-même, guérit les ulcères, même avec carie; je ne les fais panſer que par un motif de propreté.

Cependant ſi déja la fièvre lente s'étoit emparée du vérolé ſcrophuleux, il eſt probable qu'on n'auroit point de ſuccès ; mais auſſi connoît-on quelque remède dont on puiſſe attendre la guériſon dans cette extrémité ?

V. La complication du virus vénérien avec le ſcorbutique eſt beaucoup plus fréquente, plus difficile à détruire & plus dangereuſe que les précédentes. On penſe généralement que la rencontre de ces deux virus eſt produite par le haſard ou par des circonſtances purement accidentelles. Nous ſommes d'un ſentiment tout oppoſé, car nous croyons que le ſcorbut, qui ſurvient à des malades anciennement entichés du vice vénérien, eſt moins une maladie acceſſoire indépendante, qu'une dégénération néceſſaire de la conſtitution vérolique : & c'eſt peut-être dans cette pente de la vérole vers le ſcorbut qu'il faudroit chercher la raiſon qui fait ſuppoſer une affinité très-marquée entre deux maladies infiniment diverſes dans leur origine (1).

Cette dégénération eſt la décompoſition putride. Elle

(1) Je ne nie pas la complication de la vérole avec le ſcorbut accidentel & vrai, mais je dis que celle-ci eſt fort rare, & celle dont je parle dans le texte fort commune. Je n'exclus pas non plus les diathèſes putrides développées dans nos fluides par l'action répétée du mercure, à qui l'on ne peut refuſer la propriété très-marquée de porter nos humeurs à la plus exceſſive putridité. Mais comme on ne peut pas tout dire à la fois, je prie le Lecteur de ſuſpendre ſon jugement, juſqu'à ce qu'il ait lu tout l'article.

peut arriver de deux manières : ou bien le principe vital travaille ſeul à fondre, atténuer les fluides épaiſſis pendant le premier période de la maladie, ou bien il eſt aidé par un remède quelconque. Si l'un des deux agents, ou les deux enſemble rétabliſſent la fluidité des ſucs, la décompoſition putride n'aura point lieu; ſi les deux échouent, elle arrivera néceſſairement, mais avec des circonſtances, qui ne ſeront pas les mêmes dans les deux cas; ce que nous allons examiner.

Si l'épaiſſiſſement vénérien eſt abandonné aux ſeules forces de la nature, & que celles-ci ſoient inſuffiſantes pour le vaincre, elles s'affoibliront peu-à-peu; la ſomme du mouvement & conſéquemment la chaleur qui en eſt le produit, diminuera dans l'individu. Or, comme la putréfaction eſt en raiſon directe du degré de chaleur, toutes les fois que celle-ci ne paſſe pas le quarantième degré du thermomètre de Réaumur, la putréfaction ira lentement lorſque la chaleur du ſujet languira. Donc le ſcorbut vénérien doit arriver, mais arrivet tard, quand l'épaiſſiſſement des fluides eſt abandonné aux ſeules forces de la nature.

Le ſcorbut doit au contraire s'approcher d'un pas rapide, lorſque la nature ne pouvant venir à bout de rendre aux humeurs leur fluidité naturelle, on emploie un remède irritant, tel que les fondans en général, & les mercuriaux en particulier, qui échoue à ſon tour. Car ce fondant peut bien ne pas diſſoudre les humeurs

épaiſſes, mais il ne peut manquer d'augmenter la chaleur : or, tout étant égal, la fonte putride eſt proportionnée au degré de chaleur actuellement exiſtant dans l'individu, comme on l'a dit plus haut.

Pour bien apprécier cette théorie, il faut l'appliquer à l'obſervation. Voyons comment elle ſoutiendra cette épreuve, la plus redoutable de toutes pour les fauſſes ſpéculations. Dans quelles circonſtances le vice ſcorbutique complique-t-il le vénérien? lorſque celui-ci eſt ancien & invétéré. Quels ſont les individus dont le ſcorbut s'empare le plus fréquemment? Ceux qui, foibles par leur nature ou par accident, ont le plus de tendance à l'épaiſſiſſement des ſucs & le moins de force pour le vaincre, ou pour chaſſer par les divers émonctoires les miaſmes putrides, à meſure que la colliquation s'opère. Quand eſt-ce enfin que le ſcorbut vénérien eſt le plus difficile à détruire & le plus formidable? lorſqu'un ou pluſieurs traitemens infructueux, en augmentant la chaleur du corps, ont hâté ſa naiſſance, ſes progrès & le développement des ſymptômes ou accidens qui lui ſont propres.

Puiſque l'obſervation confirme toutes les inductions que notre théorie fournit, cette théorie eſt vraie. Il eſt donc prouvé que le ſcorbut vénérien eſt une ſuite néceſſaire de l'épaiſſiſſement & de la ſtagnation des ſucs, & conſéquemment qu'il doit compliquer ſouvent les vieilles véroles, ſans que le haſard s'en mêle. Nous ſommes maintenant en état de réſoudre trois queſtions pratiques très-importantes.

1. La vérole générale récente eſt-elle plus difficile à guérir que l'ancienne, toutes les circonſtances, à la durée près, étant ſuppoſées égales ?

Pour réſoudre cette queſtion, il eſt néceſſaire de rappeller ſommairement l'opinion la plus généralement reçue touchant la nature des maladies vénériennes, mettant de côté mille conjectures, auſſi vagues qu'inutiles, ſur le caractère du virus qui les produit.

On convient aſſez unanimement que l'épaiſſiſſement des ſucs lymphatiques eſt l'effet primitif, conſtant, eſſentiel de l'infection vénérienne. Cet état des humeurs ſe manifeſte par des congeſtions dans divers organes, & ſur-tout dans ceux qui ſont principalement compoſées de tiſſu cellulaire lâche. C'eſt à la trop grande conſiſtance des ſucs blancs que doivent leur naiſſance les engorgemens des enveloppes cellulaires des gros vaiſſeaux, des glandes, du périoſte, des os, &c. les douleurs vagues des membres, les douleurs nocturnes, les laſſitudes ſpontanées, les digeſtions dépravées, les douleurs de tête gravatives, les ophthalmies, &c.

Dans les maladies vénériennes récentes l'épaſſiſſement, dont nous parlons, eſt au plus haut point où il puiſſe arriver. Nous ne ſavons pas s'il ſuffit, comme l'ont cru quelques Praticiens, de rendre aux humeurs épaiſſies leur fluidité pour guérir la vérole, ce qui eſt au moins très-probable, mais nous ſavons très-poſitivement qu'on ne la guérit jamais ſans leur donner

cette fluidité; or, plus l'épaiſſiſſement eſt conſidérable, plus les ſtaſes & les engorgemens ſont multipliés, & plus par conſéquent il eſt difficile d'opérer dans les humeurs l'atténuation que la guériſon exige. Donc les remèdes anti-vénériens, qui ne ſont, comme nous le dirons plus bas, que de purs fondans, exerceront moins d'action utile dans la vérole récente que dans la vérole ancienne. Donc, &c.....

D'ailleurs l'irritabilité & la ſenſibilité, ſources des principaux obſtacles qui s'oppoſent à la guériſon lorſqu'on fait uſage des mercuriaux, décroiſſent pour l'ordinaire à meſure que la maladie vieillit, tandis que d'un autre côté les ſolides perdent de leur ton; changemens très-favorables à l'action des anti-vénériens. La queſtion eſt donc réſolue affirmativement par la théorie, comme elle l'étoit d'avance, aux yeux des obſervateurs attentifs, par la pratique.

2°. Y a-t-il un temps de maturité dans la vérole, durant lequel elle eſt dans ſon *minimum* de force & de ténacité?

La ſolution de cette ſeconde queſtion eſt preſque entièrement renfermée dans la réponſe à la première. S'il y a un point dans la durée de la vérole où elle eſt dans ſon *maximum* de réſiſtance, comme nous croyons l'avoir prouvé, il y en a un où elle eſt dans ſon *minimum*. Le temps durant lequel ſubſiſtera ce dernier état ſera le temps de maturité. Je crois que ce temps commence lorſque les engorgemens ayant reçu toute la denſité que les forces circulatoires peu-

vent leur donner, & toute la cohéſion dont la nature ſpécifique des humeurs conſtituantes les rend ſuſceptibles, ils commencent à obéir au mouvement inteſtin, qui tend ſans ceſſe à décompoſer & décompoſe en effet toutes les ſubſtances animales privées de leur mouvement propre, & dépoſées dans un lieu chaud & humide : plutôt, les engorgemens offriroient trop de ſolidité, trop de cohéſion à l'action des médicamens ; plus tard, les humeurs & les ſolides eux-mêmes ſeroient altérés par la putréfaction, & rendroient le traitement plus compliqué, plus difficile & le ſuccès incertain.

Mais quand eſt-ce que la vérole ceſſe d'être réputée nouvelle ? quand eſt-ce que commence la maturité ? à quelles marques reconnoîtra-t-on ces divers états ? l'Obſervation & la réflexion m'ont conduit à ſoupçonner ces états ou périodes dans la vérole ; la raiſon & l'expérience me forcent à croire qu'ils exiſtent, mais je ne me trouve pas les connoiſſances néceſſaires pour en former le diagnoſtic, avec cette certitude que l'Art exige pour établir ſes préceptes.

3°. Le virus vénérien a-t-il quelqu'influence ſur les plaies & les fractures indépendantes de cette cauſe, &, s'il en a quelqu'une, quelle eſt-elle ?

Tous les Praticiens reconnoiſſent l'influence du virus vénérien ſur les plaies, les ulcères & les fractures de ceux qu'il infecte ; mais ils jugent très-diverſement de ſes effets : les uns prétendent qu'il hâte la réunion des plaies & la conſolidation des fractures ; les autres,

& ceux-ci ſont en plus grand nombre, qu'il retarde ces opérations de la nature. L'expérience ſemble pouvoir accorder leurs opinions, quoique contradictoires : ſi j'ai bien entendu ſon langage, les deux parties ont également raiſon.

1°. Quelles ſont les diſpoſitions phyſiques les plus favorables à la réunion des plaies, à la conſolidation des fractures? c'eſt ſans contredit une rigidité médiocre de la part des ſolides, & une très-grande viſcoſité de celle des liquides; car ce ſont les diſpoſitions naturelles aux enfans, chez leſquels, comme on ſait, les plaies & les fractures ſe réuniſſent plus ſûrement & plus promptement que chez les adultes & les vieillards. Qu'on ſe rappelle maintenant ce que nous diſions, il n'y a qu'un inſtant, de l'état des ſolides & des fluides dans les corps infectés, pendant le premier période de la vérole, c'eſt-à-dire, pendant que l'épaiſſiſſement ſubſiſte, on verra que cet état réunit les conditions qui favoriſent chez les enfans la conſolidation des plaies, l'incarnation des ulcères, l'agglutination des fractures. Tout étant égal, les ſolutions de continuité doivent donc ſe réunir plus promptement chez les ſujets atteints de cachexie vénérienne récente, que dans ceux qui en ſont exempts.

Ceux qui diſent que le virus vénérien, loin de retarder la réunion des fractures l'accélère, ont donc raiſon.

2°. Puiſque les deux conditions des humeurs aſſignées ci-deſſus, ſont les plus favorables à la réunion

des ſolutions de continuité, les conditions contraires ſont donc les plus défavorables : or, ces conditions contraires ſe recontrent dans le ſecond période de la vérole, dans le temps où s'opère la diſſolution, que nous avons dit ſuccéder à l'épaiſſiſſement primitif. Dans ce période de la maladie les humeurs ſont âcres, demi-putrides, tendantes à la putréfaction abſolue, & conſéquemment peu collantes. Les ſolides de leur côté ſont ou relâchés outre meſure, & alors ils participent à la putréfaction des ſucs, ou exceſſivement tendus, rigides, ſecs, &c. & alors il y a pour l'ordinaire *fièvre lente*, ou au moins diſpoſition très-prochaine à cet accident. Qu'un corps ainſi conſtitué reçoive une plaie ou une fracture, n'eſt-il pas à-peu-près certain que l'une ſe convertira promptement en ulcère, & que l'autre ſe conſolidera tard ou point du tout.

Cette conjecture devient un fait poſitif & authentique, ſi nous l'appliquons aux ſujets ſcorbutiques. Pourquoi perdroit-elle de ſa force, étant rapportée aux vérolés anciennement infectés, dont la conſtitution phyſique a tant de reſſemblance avec celle des ſcorbutiques, qu'il n'eſt donné qu'à la plus préſomptueuſe ignorance de prétendre aſſigner ce qui l'en diſtingue ? Comme la vérole, le ſcorbut eſt contagieux; les parens la tranſmettent à leurs enfans avec la vie, les maris à leurs femmes, les nourrices à leurs nourriſſons ; comme la vérole, il a pour cortège ordinaire des douleurs de tête, de bras, de jambes, de lombes,

des aſſoupiſſemens, des inſomnies, des taches, des puſtules par-tout le corps, même des bubons, des ulcères aux parties honteuſes, à la langue, à la gorge, des croûtes, des galles, des aridités & des craquemens dans les articulations, des caries, des exoſtoſes vraies & fauſſes, &c.

Ceux qui prétendent que le virus vénérien eſt un obſtacle à la réunion des plaies & des fractures ont donc raiſon auſſi.

Réſumons; les plaies & les fractures ſe guériſſent plus promptement, ou au moins dans le temps ordinaire, chez les vérolés, tandis que l'épaiſſiſſement ſubſiſte encore; elles ſe réuniſſent difficilement, tard ou point du tout chez les ſujets anciennement imbus du vice vénérien, c'eſt-à-dire, chez ceux en qui la colliquation a remplacé à l'épaiſſiſſement. Voilà comment j'ai cru pouvoir concilier deux opinions contradictoires, & mettre l'expérience, qu'on réclame de part & d'autre, d'accord avec elle-même.

J'eſpère qu'on me pardonnera cette digreſſion en faveur des vues que j'ai tâché d'y répandre. Si elles ſont bonnes, elles ne peuvent manquer d'influer beaucoup ſur le traitement des véroles compliquées de ſcorbut, qui ſont le ſujet de cet article.

On doit diſtinguer deux temps dans le ſcorbut vénérien, relativement à ſa curation : ou il commence ou il touche à ſon dernier degré. Dans le dernier cas tous les fondans indiſtinctement ſont contr'indiqués : ils ſeroient tous funeſtes. C'eſt aux anti-ſeptiques à

ramener la ſanté, & ce n'eſt que d'eux ſeuls qu'on peut l'attendre.

Le ſcorbut vénérien commençant demande d'autres ſecours. Car ſi une partie des humeurs eſt diſſoute, l'autre partie eſt trop épaiſſe ; il faut donc atténuer. Mais l'atténuation augmente la chaleur, & la chaleur augmentée met le comble à la putréfaction des humeurs diſſoutes. Voilà l'écueil où vont échouer la plupart des traitemens anti-vénériens. Quel parti prendre? Il ſemble que la raiſon veut qu'on donne la préférence à celui des fondans, qui, à force égale, eſt le moins irritant, ou, ce qui eſt la même choſe, à celui qui excite la moindre chaleur poſſible.

Le mercure n'eſt qu'un fondant méchanique ; ce n'eſt qu'en rendant plus fortes & plus fréquentes les oſcillations des vaiſſeaux & généralement de tous les ſolides du corps humain, en broyant lui-même, pour ainſi dire, les humeurs épaiſſies, qu'il fond & atténue ; il doit donc augmenter beaucoup la chaleur. De-là vient ſans doute ſon peu d'efficacité dans les complications dont nous parlons : ſon impuiſſance eſt ici preſqu'abſolue, & les anti-ſcorbutiques chauds qui le précèdent ou l'accompagnent dans les cas graves, ne corrigent que bien rarement & bien imparfaitement l'impuiſſance que nous lui reprochons.

L'alkali volatil eſt un fondant vrai, un fondant phyſique. Chez lui la faculté fondante eſt en plus grande raiſon que la faculté ſtimulante, tandis que dans le

mercure la faculté ſtimulante eſt conſidérable, & la fondante abſolument nulle.

J'ai employé pluſieurs fois avec ſuccès l'alkali volatil contre le ſcorbut vénérien commençant. Quatre, ſix, huit, dix grains au plus ſont des doſes ſuffiſantes pour commencer : on augmente ces doſes après quelques jours, ſi la chaleur & l'irriration ſe renferment en de juſtes bornes.

L'emploi que je fais de ces ſels dans la circonſtance préſente, n'eſt pas même une innovation, ce n'eſt qu'une application nouvelle d'un précepte ancien & connu. De bons Praticiens ont employé l'alkali volatil dans le ſcorbut. Si leur méthode n'a pas été ſuivie auſſi généralement qu'elle auroit dû l'être, c'eſt qu'en indiquant la route, ils ont négligé d'en marquer les écueils; c'eſt qu'ils n'ont point annoncé, comme ils le devoient, que l'alkali volatil eſt autant nuiſible dans le dernier période du ſcorbut, dans le temps de la colliquation, qu'il eſt efficace dans le premier, c'eſt-à-dire, pendant la durée, quelquefois très-longue, de l'épaiſſiſſement des ſucs blancs.

Je dois prévenir que l'adminiſtration de ce remède eſt ici très-difficile, qu'elle exige beaucoup de lumières, de ſavoir, de prudence & de diſcernement (1).

(1) L'alkali volatil a plus d'une fois guéri ſous ma direction des malades qu'il avoit manqués ſous la conduite de gens inſtruits, mais à qui manquoit l'habitude de l'adminiſtrer. Il en eſt de ce

Je ne

Je ne dois pas non plus laiſſer ignorer que j'ai aſſocié ſouvent à l'alkali volatil les racines de gentiane & de trèfle d'eau. Ont-elles contribué d'une manière quelconque à la guériſon? Je le penſe. Mais quelle part ont-elles à réclamer dans le ſuccès? Il eſt difficile de la déterminer; chacun pourra la fixer au gré de ſes conjectures.

Nous n'entendons pas conclure du particulier au général, & inférer de ce que l'alkali volatil a guéri quelquefois le ſcorbut vénérien, qu'il le guérira toujours. Nous nous bornons à demander la préférence pour un remède qui réuſſit quelquefois, ſur le mercure, qui ne réuſſit jamais, & dont l'impuiſſance & les mauvais effets ſont ſi connus, que la bonne pratique en interdit l'uſage.

Il pourra d'abord paroître étrange qu'on oſe employer les alkalis volatils dans les complications ſcorbutiques: leur prétendue faculté putréfiante ſemble en effet devoir les exclure d'une maladie où la craſe putride eſt manifeſte. Mais les opinions de préjugé doivent céder à l'obſervation, & l'obſervation nous apprend à bannir des craintes qui n'ont d'autre fondement que cette prétendue faculté des alkalis volatils. Rien, dans le long uſage que j'en ai fait, ne m'a

---

remède comme des frictions: ſouvent elles guériſſent ſous la main d'un Praticien exercé; plus ſouvent encore elles échouent ſous celle de l'homme inſtruit qui manque d'expérience.

paru déceler en eux la propriété qui pourroit les rendre redoutables dans les diſpoſitions putrides avec atonie des ſolides & ſtagnation des liquides en général, & dans la ſcorbutique en particulier. L'expérience de ſon côté doit auſſi nous raſſurer; elle a montré, toutes les fois qu'on l'a conſultée, que l'alkali volatil pur n'eſt pas un ferment putride. Il n'excite donc pas la putréfaction dans les corps vivans par ſa nature, par un effet néceſſaire de ſa préſence. Il lui réſiſte au contraire dans les corps morts, comme l'expérience l'a mille fois prouvé.

Si les alkalis volatils diſpoſent les corps vivans à la putréfaction, ce ne peut être qu'à trop forte doſe, parce qu'alors ils excitent une chaleur exceſſive, cauſe très-puiſſante & très-réelle de putréfaction (1).

C'eſt par le même excès de chaleur que le mercure, dans lequel on ne ſoupçonnera certainement pas la propriété pourriſſante, donne à ceux qui le re-

---

(1) Nous tenons de M. Demours père (de l'Académie des Sciences) qu'il emploie les alkalis volatils dans la goutte ſereine à une doſe bien capable de raſſurer ceux qui craignent leur effet putréfactif. Il en donne un ſcrupule dans un véhicule échauffant, toutes les quatre heures, & le continue pendant trois, quatre jours & davantage. Nous pourrions nous diſpenſer d'ajouter ici, qu'en ſtimulant les ſolides avec une force peu commune, ce Praticien a principalement en vue d'exciter, non un ſimple mouvement fébrile, tel que nous le deſirons, mais une véritable fièvre.

çoivent, une reſpiration infecte (1), & qu'il produit une vraie putréfaction dans les urines, les ſueurs, le ſang (2), la ſalive; &c. qualité ſi marquée dans cette dernière humeur, qu'on l'a vu fermenter avec les acides, & donner la couleur verte au ſyrop violat (3).

Au reſte, je ne propoſe les alkalis volatils, que dans l'intention d'achever de fondre l'épaiſſiſſement général, & de diſſoudre les engorgemens particuliers; ſi cette indication ne ſubſiſte plus, les alkalis volatils, le mercure, les anti-ſcorbutiques âcres & tous les autres fondans, ſont contr'indiqués & pernicieux.

V. Il eſt une claſſe de malades pour qui le mercure ſemble s'être dépouillé de ſes propriétés utiles & n'avoir conſervé que ſes qualités nuiſibles. Pour eux, chaque méthode a des inconvéniens graves, qu'elle ne rachete par aucuns bons effets réels. Le traitement des frictions, par exemple, quoique le plus ſûr de tous ceux dont le mercure eſt l'agent, ſuit pour eux une marche capricieuſe, biſarre: tantôt il produit des ſalivations orageuſes & traîne après ſoi des accidens terribles; tantôt, ſoit qu'il pénètre les corps, ce dont on peut raiſonnablement douter,

(1) Grainger, De Ptyaliſmo, pag. 27, 228.

(2) Idem.

(3) Baron, Cours de Chymie, pag. 190.

ſoit qu'il ſe perde en grande partie à leur ſurface, ce qui eſt beaucoup plus probable, il ne donne abſolument aucune marque de ſon action. Dans l'un & l'autre cas les malades ſortent preſque toujours des remèdes ſans être guéris.

Des ſignes certains auxquels on reconnoîtroit d'avance les ſujets que menace plus particulièrement cet évènement fâcheux, ſeroient ſans doute bien précieux à l'Art. D'un côté, ils conſerveroient aux frictions la confiance qu'elles méritent, & de l'autre, ils épargneroient aux malades la gêne, l'ennui, les dégoûts qu'ils vont eſſuyer ou les riſques qu'ils vont courir, & aux Chirurgiens un déſagrément, qui ne peut être bien apprécié que par ceux qui l'ont ſenti. Mais où prendre ces ſignes? à leur défaut ne négligeons pas la foible lueur que l'obſervation a répandue ſur cet objet.

Il eſt conſtant que les ſujets les plus expoſés à l'alternative de la fougue ou de l'inaction du mercure & conſéquemment à être manqués, ſont ceux d'un tempérament éminemment ſanguin, éminemment bilieux, mélancolique, les habitans des pays chauds, où ces conſtitutions abondent, & ſur-tout les Américains. Pour ces derniers l'un des deux écueils, dont nous parlerons, eſt preſque inévitable, lorſqu'ils ſont traités en Amérique, & même en France, avant qu'un long ſéjour les ait en quelque ſorte naturaliſés dans nos climats. Les individus qui ont la fibre

très ſenſible & très-irrirable, ceux dont la peau eſt habituellement sèche, âcre, brûlante, & reſte telle malgré les plus longues & les plus exactes préparations, enfin ceux dont le genre nerveux eſt affecté, rencontrent preſque toujours dans le cours des traitemens mercuriels quelque écueil contre lequel l'eſpérance du ſuccès échoue.

Dans ces cas, ſi épineux pour les méthodes mercurielles, la mienne a eu des ſuccès que je n'avois pas prévus : les perſonnes vaporeuſes, qui ont pris l'alkali volatil, ont été guéries auſſi promptement, auſſi complettement que les phlegmatiques ; je puis même aſſurer que dès les premières priſes, il calme les nerfs. Ce calme eſt ſur-tout d'un très-grand prix, lorſqu'on conduit des mélancoliques, gens inquiets, inconſtans, déſeſpérant toujours de la guériſon & la cherchant ſans ceſſe, commençant mille traitemens, & n'en finiſſant aucun ; parce qu'ils ont tous l'inconvénient d'augmenter le mal-aiſe intérieur, qui paroît à leurs yeux la maladie eſſentielle, quoique dans le fait il n'en ſoit qu'un accident, toujours très-ſubordonné & quelquefois indépendant de la véritable cauſe de leurs maux. L'adminiſtration du remède aux individus déſignés dans ce paragraphe, n'a rien de particulier : on commence par la pleine doſe ; ſi le corps s'échauffe outre meſure, ſi la peau devient sèche, il faut la diminuer un peu, humecter beaucoup, purger avec des minoratifs, & s'en tenir,

pour le reſte du traitement, à la doſe à laquelle on eſt deſcendu.

VI. Dans la groſſeſſe, le danger de l'avortement arrête & ou pour le moins inquiète beaucoup les Praticiens. J'ai traité fort heureuſement des femmes groſſes, même dans le huitième & neuvième mois de leur groſſeſſe. Je crois qu'il eſt prudent, peut-être même eſſentiel, dans cette circonſtance, de s'arrêter à la demi-doſe & de ſupprimer entièrement le purgatif qui entre dans ma formule. Pour s'oppoſer à la conſtipation, on fait prendre à la malade, de deux jours l'un, le ſoir en ſe couchant, une once de caſſe cuite. Il eſt raiſonnable de diminuer ce jour-là le repas du ſoir; un potage ſuffit.

VII. Nous devons à l'obſervation la connoiſſance d'une eſpèce de maladies vénériennes biſarres, capricieuſes, rebelles, qui ſous une apparente bénignité cachent une ténacité, une réſiſtance extrêmes : tantôt elles ſemblent céder dans le cours des remèdes, & reparoiſſent dès qu'ils ſont ceſſés : tantôt elles réſiſtent obſtinément au traitement le plus régulier, dont aucun obſtacle, aucun accident n'a dérangé la marche. Contre toute apparence, j'ai échoué pluſieurs fois dans ſa traverſée & quelquefois au port. Eh! quel eſt le Praticien qui n'a pas éprouvé de pareils revers? quiconque n'a jamais manqué le but, n'y a jamais viſé. Rarement ſe décourage-t-on après une première épreuve infructueuſe. On ne manque jamais de prétextes pour

haſarder de nouvelles tentatives. Les frictions ont-elles échoué? on n'avoit pas aſſez inſiſté ſur les préparations, les onctions n'avoient pas été aſſez nombreuſes ou aſſez fortes &c. Les préparations mercurielles ſalines ont-elles manqué le but? on ne les a pas priſes à l'heure indiquée, on n'a pas été ſobre dans la diète, on n'a pas aſſez gardé la chambre, &c. On entaſſe ainſi des raiſons qui peuvent bien déterminer les malades à tenter l'évènement du mercure une ſeconde fois, mais qui ne les perſuadent pas de ſon efficacité. Ils ſe jettent ſans confiance & comme par déſeſpoir, dans une longue ſuite de traitemens mercuriels; j'en ai vu plus d'une fois accumuler juſqu'à ſix & ſept, tous infructueux comme le premier.

Tous les malades ne ſont pourtant pas doués de cette heureuſe docilité aux dogmes de l'Art : ſes miniſtres ne peuvent leur offrir que le mercure, médicament, dont ils ont éprouvé pluſieurs fois l'infidélité, & qu'ils ont pour ainſi dire en horreur : ils renonceroient plutôt à leur guériſon, que de la chercher de nouveau dans ce minéral. Ils ſe précipitent donc dans les bras de l'empirique à tréteaux, qui déclame le plus haut contre le mercure. Il promet un remède non mercuriel; c'en eſt aſſez pour capter la confiance & ranimer l'eſpoir. Dès-lors les maux du malade s'allégent, & c'eſt peut-être le ſeul bien qu'il recevra du remède myſtérieux qu'il va prendre. Je n'oſe dire qu'il y trouvera ſouvent

la mort ; car la protection ſpéciale que le Public ſemble accorder aux Charlatans, doit nous rendre très-circonſpects avec ces Meſſieurs. Que falloit-il pour arrêter le déſeſpoir du malade & le conſerver à l'art & à la vie ? Un peu moins de rigidité, je dirois preſque de déſpotiſme, dans les Praticiens qu'il a conſultés. Il ſuffiſoit qu'ils fuſſent perſuadés, ou du moins qu'ils paruſſent l'être, d'un côté, que le mercure n'eſt pas un médicament infaillible, de l'autre, qu'on peut guérir la vérole ſans le ſecours de ce minéral.

Revenons à notre ſujet. Quelle eſt donc la cauſe de l'opiniâtreté de ces maladies biſarres qui paroiſſoient d'abord très-difficiles à guérir & qui peut-être l'étoient en effet ? ne pourroit-on pas la déduire des engorgemens infiniment petits, mais infiniment multipliés des aréoles cellulaires, & de ceux des derniers filets vaſculaires de tout genre, engorgemens dont tous les phénomènes prouvent l'exiſtence ou la poſſibilité ? Pour guérir de pareilles maladies, il faudroit diſſoudre les très-petites obſtructions qui les forment & les entretiennent. Or un premier traitement qui ne les a pas détruites, ſoit faute d'une ténuité ſuffiſante dans l'agent, ſoit par quelqu'autre cauſe, les a néceſſairement endurcis ; car c'eſt le propre des atténuans de rendre plus compactes les engorgemens qu'ils ne fondent pas : par-là, le premier remède a donné lui-même à la maladie de

nouvelles forces pour réſiſter à ceux qui le ſuivront (1). Peut-être que dans la ſuite les globules mercuriels trop volumineux, arrêtés dans leurs courſes par l'*angoiſſation* du ſegment de vaiſſeau qui précède immédiatement la portion engorgée, ou par quelqu'autre cauſe, échappée à nos foibles regards, n'arrivent plus juſqu'à l'obſtruction. Peut-être auſſi que l'obſtacle que la colonne des fluides a rencontré dans ſa route directe, l'a portée avec force dans les ramifications voiſines, qu'elle a dilatées juſqu'à égaler leur calibre à la ſomme du calibre qu'elles avoient

---

(1) Cette triſte vérité, confirmée par trop de faits pour pouvoir être révoquée en doute, devroit bien convaincre les malades de l'importance dont il eſt pour eux de tomber d'abord en des mains habiles! Je n'ai jamais conçu qu'un être qui ſe prétend raiſonnable puiſſe donner tant de ſoins au choix d'un homme d'affaires, d'un cuiſinier, d'un jockey, &c. & recevoir en quelque ſorte des mains du haſard, ſans défiance & ſans examen, un miniſtre de ſanté. Croit-on que le ton patelin, l'air dogmatique & empeſé, les courbettes, l'aſtuce, le maſque de l'affection & du dévouement, l'adreſſe à mettre habilement en jeu les plus viles machines pour arriver à la confiance, &c. ſuppoſent le talent ou le ſuppléent? L'inconſéquence va ſi loin ſur cet objet, qu'un homme, dont j'eſtime, à beaucoup d'égards, le jugement & les connoiſſances, me diſoit un jour de ſon Médecin ou Chirurgien (qu'importe ici la qualité du perſonnage) M. *** eſt un *ſot*, mais il ſait parfaitement ſon métier. Comment ne voit-on pas que ſi l'homme d'eſprit, faute d'étude ou d'exercice, peut ne pas ſavoir ſon art, le *ſot* eſt incapable de l'apprendre.

auparavant, joint à celui du tronc obſtrué, & qu'alors les atomes mercuriels s'abandonnant doucement à la pente naturelle du torrent des fluides, n'arrivent pas non plus juſqu'à l'obſtruction ſur laquelle ils devroient agir.

De quelque ſource que l'inefficacité d'un traitement mercuriel découle, il eſt aujourd'hui bien reconnu qu'un premier échec en prépare un ſecond, & ſur-tout qu'on ne doit pas ſe hâter de paſſer à de nouveaux moyens: la précipitation en feroit perdre le fruit. Qu'un bon régime, mais pas trop ſtrict, rétabliſſe les forces du malade : elles achèveront la guériſon, ſi elle eſt avancée, ou prépareront le ſuccès du traitement qui doit ſuivre celui ou ceux qu'on a tentés en pure perte. Si le malade a été manqué une ou pluſieurs fois par les frictions, la ſaine pratique ne veut pas qu'on inſiſte ſur ce moyen. On peut tenter alors les préparations mercurielles ſalines ; aidées d'un bon régime, & continuées, deux, trois, quatre mois, elles pourront réuſſir complettement, pourvu que la conſtitution du malade ou la nature de la maladie ne ſoit pas incompatible avec leur *ſtimulus*. Mais ſi ces préparations échouent encore, qu'on ne s'obſtine pas à chercher dans le mercure un ſuccès qu'on n'y trouvera point. Tranſportez alors votre confiance à la méthode de *Hutten* ou à quelqu'autre agent non métallique. N'oubliez pas qu'une longue expérience avoit porté Boerhaave à recourir

aux bois, dans ces circonſtances, & qu'il nous aſſure que ce n'étoit pas ſans beaucoup de fruit. Une femme traitée pendant dix ans, preſqu'à chaque ſaiſon, par divers Praticiens célèbres de la Capitale, conſervoit encore les ſignes les plus caractériſtiques de la vérole. On lui propoſa pour dernière reſſource un remède végétal très-doux, que M. Aſtruc n'improuva pas, *ne le croyant pas plus capable de nuire*, comme il le diſoit lui-même, *que de guérir*. La malade en reçut, contre l'attente de ce grand Médecin, une entière & parfaite guériſon. J'ai été témoin, mais témoin déſintéreſſé, de ce fait, & je lui dois en partie ma façon de penſer actuelle ſur la manière d'agir générique des remèdes anti-vénériens.

Nous avons oppoſé pluſieurs fois l'alkali volatil à des maladies de l'eſpèce dont nous parlons ici, & nous pouvons aſſurer qu'il a ſurpaſſé notre attente. J'obſerverai néanmoins, pour ne rien omettre de ce qui peut éclairer les Praticiens, que j'ai cru dans ces circonſtances devoir augmenter la proportion du purgatif. Cet ingrédient a contribué ſans doute à la guériſon; il doit être admis à partager l'honneur du ſuccès.

VIII. Tous les Ecrivains *de maladies vénériennes*, ont ſpécifié des cas où les tiſanes ſudorifiques doivent terminer le traitement & conſommer la guériſon. Ce précepte eſt très-ſalutaire. Les bons Praticiens ne s'en écartent point; mais les malades cherchent à s'y

ſouſtraire : la ſaveur déſagréable de ces boiſſons, la quantité à laquelle elles veulent être priſes, pour produire l'effet deſiré, les effraient. Suppoſons néanmoins leur réſiſtance vaincue, ces tiſanes n'excitent pas toujours la ſueur ; le vœu de l'Art n'eſt pas rempli. Ne pourroit-on pas, dans les mêmes vues, donner vingt, trente grains d'alkali volatil, & faire boire par-deſſus quelques taſſes d'infuſion de thé, de mélisſe, de petite ſauge ou de quelqu'autre boiſſon diaphorétique agréable ? Il eſt très-certain que ce ſel exciteroit la ſueur, & je préſume qu'elle ne ſeroit pas moins profitable que ſi l'eſprit recteur ou l'huile eſſentielle des bois exotiques, ou quelqu'autre ſubſtance végétale indigène la déterminoit. La raiſon au moins le veut ainſi ; mais il faut conſulter l'expérience, & j'en trouverai difficilement l'occaſion, puiſque je ne frictionne point.

Après avoir annoncé d'après l'expérience, que des faits nombreux atteſtent la vertu anti-vénérienne des alkalis volatils, il me ſemble que je pourois me diſpenſer de faire parler en leur faveur les notions pathologiques & thérapeutiques. Il le faut pourtant : dans ce ſiècle de philoſophie, on donne tout au raiſonnement ; on refuſe tout au témoignage des hommes, & je n'ai pas aſſurément le droit de demander une exception. Cherchons donc dans les dogmes de l'Art de quoi détruire la prévention qui fait du mercure le remède excluſif, le *ſpécifique* du mal

vénérien. Les argumens que nous emploierons pour ébranler & renverſer peut-être ſa *ſpécificité* & ſon *unité*, ſerviront à prouver dogmatiquement la poſſibilité de guérir la vérole par les alkalis volatils.

J'ai vu la difficulté de l'entrepriſe ; elle eſt effrayante : » Nous voulons être éclairés, a dit quelqu'un avant moi ; nous permettons qu'on ajoute à nos connoiſſances, mais nous ſouffrons impatiemment qu'on nous convainque d'erreur, qu'on nous force à perdre une partie de notre ſavoir «. De-là ſans doute cette réſiſtance extrême qu'ont éprouvée de la part de leurs contemporains tous ceux qui ont propoſé des opinions contraires à l'opinion règnante ; de-là Galilée aux genoux des Cardinaux inquiſiteurs, & Deſcartes ſans patrie. Mais tirons le voile ſur ces grands exemples d'aveuglement, auſſi étrangers à ce ſiècle de raiſon qu'à notre ſujet, & renfermons-nous humblement dans la queſtion médicale, que nous nous ſommes propoſé de diſcuter dans cet article.

On tient généralement le mercure pour le remède unique de la vérole, & ſon ſpécifique. Qu'on demande cependant aux plus fermes défenſeurs de cette opinion, les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent. Ils répondront tous, s'ils ſont de bonne-foi, qu'ils tiennent pour vraie l'opinion générale ; qu'ils n'ont rien vu dans leur pratique, qui ait dû les déſabuſer ; mais qu'à la vérité ils n'ont jamais pris la peine d'analiſer, de diſcuter l'objet de leur croyance. Qu'ils

avouent donc dès le premier pas, que ſi le mercure réunit les ſuffrages, c'eſt moins à la raiſon qu'à l'habitude qu'il les doit. Je ne prétends pas avancer que l'idée avantageuſe qu'on a de la vertu de ce minéral n'eſt pas fondée en raiſon, mais j'ai en vue de prouver, que ce n'eſt pas de l'aveu de la raiſon, qu'on l'a cru l'unique remède de la vérole & ſon ſpécifique.

D'après la connoiſſance que nous avons de la craſe primitive des humeurs dans la vérole, ſeroit-ce trop avancer que de prétendre, que toute la vertu du mercure ſe réduit à la faculté que nous lui connoiſſons, d'atténuer les ſucs épaiſſis & de détruire, par cette opération unique, les ſtaſes & les engorgemens? nous ne le préſumons pas; or, ſi d'un côté cet épaiſſiſſement eſt démontré, autant qu'un fait conjectural peut l'être, & ſi de l'autre, la raiſon ne peut ſe refuſer à la façon d'agir que nous attribuons à ce minéral, ſur quel fondement l'a-t-on donc cru le remède ſeul & excluſif de la vérole? ſans doute ſur la foi de l'expérience? Mais qu'a-t-elle dit cette expérience? elle a montré qu'entre tous les anti-vénériens connus, le mercure ſemble mériter la préférence. J'accorderai même pour un inſtant qu'elle a tenu le même langage à tous les peuples ſoumis aux coups de ce redoutable fléau. Mais que prouve cet accord? il dit à ma raiſon & la contraint d'avouer, que le mercure eſt le meilleur des anti-vénériens généralement connus & rien au-délà. Des mêmes

faits, on ſe croit pourtant en droit de conclure, non-ſeulement qu'il eſt le ſeul anti-vénérien exiſtant, mais encore le ſeul poſſible. Le dernier membre de cette aſſertion révoltera peut-être, par ſon abſurdité frappante, les partiſans les plus zèlés du mercure, quoiqu'en d'autres termes cette même propoſition ſoit à chaque inſtant dans leur bouche. Qu'on propoſe un anti-vénérien quelconque, non mercuriel; vous les entendrez tous faire en chorus contre le nouveau venu ce terrible raiſonnement : *il ne tient pas ſa vertu du mercure ? il ne guérit donc pas ; car on ne guérit point la vérole ſans ce minéral.* Ils ſont donc réellement & preſque ſans s'en douter, le raiſonnement qu'ils trouveront abſurde ici. Je ſuis donc en droit de dire que ceux qui tiennent ce langage croient le mercure non-ſeulement le ſeul anti-vénérien connu, mais encore le ſeul poſſible.

Qu'on juge combien une telle erreur a dû borner l'inveſtigation des anti-vénériens; combien peu il a dû trouver d'hommes zèlés, ſur-tout parmi les gens inſtruits, qui aient oſé ſortir du cercle étroit que la prévention traçoit autour d'eux; combien enfin on a dû multiplier les préparations mercurielles, puiſqu'il ne s'en eſt point trouvé qui ne laiſſât beaucoup à deſirer. La vogue du mercure & l'énorme multiplication de ſes compoſés, ſont donc les fruits du préjugé, & la prétention de ſa vertu excluſive, une abſurdité révoltante. Nous avons eſſayé de prou-

ver par le raiſonnement, que le mercure n'eſt pas le ſeul remède de la vérole. Tâchons d'en completter la preuve par l'expérience, en parcourant rapidement les divers genres de remèdes anti-vénériens, qui ont tour-à-tour & en différens temps, partagé la confiance des Praticiens.

Pour ſe convaincre donc que le mercure n'eſt pas le ſeul remède capable de guérir la vérole, il ſuffit de jetter les yeux ſur l'hiſtoire de l'Art, d'ouvrir les recueils d'obſervations. On y verra des cures admirables antérieures à la découverte de la propriété anti-vénérienne de ce minéral; on y apprendra qu'après avoir été long-temps en poſſeſſion de la confiance publique, le mercure fut dépoſſédé par diverſes ſubſtances végétales, & décrié même à tel point, qu'au commencement de ce ſiècle, il ne ſe trouvoit pas un ſeul Praticien qui ſe permît de l'employer, dans cette même Bologne où Bérenger de Carpi ſe rendit autrefois célèbre par la méthode des frictions, qu'il inventa (1). Si le mercure s'eſt élevé depuis à la plus haute réputation, s'il a plongé dans l'oubli les remèdes qui l'avoient fait oublier lui-même, il le doit en partie à la ſimplicité des méthodes dont il eſt la baſe, ſimplicité qui n'exclud pas l'ignorance de ſon adminiſtration; tandis que les méthodes où il n'entre pas, ſont pour la plupart très-compli-

(1) Morgagni, Epiſt. LVIII, N°. XVI.

quées.

quées, & n'accordent le succès qu'au seul savoir. On doit d'ailleurs se souvenir que de nos jours, il n'a pas tenu à Boerhaave, que le mercure réduit à sa juste valeur, ne perdît la meilleure partie de sa célébrité, & que les remèdes végétaux, qui n'en ont plus, ne repriſſent celle qu'ils méritent à juste titre.

Il seroit sans doute bien à desirer qu'un homme instruit & sans préjugés, entreprît de rendre à chacun des remèdes employés avec succès contre les maux vénériens, la portion de confiance dont il est digne.

Qu'on ne dise pas que mes vues sont remplies; elles ne le sont qu'en apparence : il existe à la vérité un *Aphrodisiacus*, mais qui lit les *in-folio* ? N'est-il pas cependant de la dernière importance que quiconque traite les maladies vénériennes, soit familier avec toutes les méthodes, avec tous les moyens ? Le meilleur de tous les remèdes n'a pas une efficacité absolue; elle n'est jamais que respective : le mercure est sans contredit un meilleur remède que la squine; il existe cependant des cas où cette racine lui est préférable, & *Hutten* manqué sept fois par le mercure, fut guéri par le gaïac. Ceux qui nous disent que le mercure guérit toutes les maladies vénériennes, nous trompent; car il en est, dit le célèbre Van-Swieten (1), d'après l'illustre Boerhaave & une longue expérience, il en est où son efficacité

(1) Aphor. 1478.

ne ſuffit pas, de quelque manière qu'on l'emploie.

J'ai cru l'énumération de ces moyens utile aux jeunes gens, qui, pour la plupart, ignorent même l'exiſtence de ces reſſources. Ceux qu'une louable émulation porteroit à chercher de plus amples inſtructions, les trouveront dans *Aloyſius Luiſinus*, ſur-tout dans l'édition qu'en a donnée Boerhaave.

I. *Les ſudorifiques.* Ils ſont de deux eſpèces : les uns ſe bornent à chaſſer les ſucs blancs par les organes de la tranſpiration, ſans aucune atténuation préparatoire immédiate, tels ſont les étuves sèches, humides, les bains d'eau commune très chauds, de vendange, de tan, de fumier, de ſable, la vaporation avec l'eſprit-de vin, &c.

Quoique ces moyens ſoient plus propres à favoriſer l'action des autres remèdes, qu'à opérer ſeuls la guériſon, il n'en eſt cependant aucun qui, placé convenablement, ne produisît des effets qu'on attendroit en vain de tout autre moyen. Pluſieurs même ont ſouvent guéri ſeuls : le bain de fumier eſt encore aujourd'hui preſque le ſeul remède des Payſans de certaines Provinces de Pologne, & des témoins oculaires m'ont aſſuré, que les malheureux n'ont pas à ſe plaindre de la diſette où les réduit l'ignorance ou la pauvreté.

Les ſudorifiques de la deuxième eſpèce délayent, diſſolvent, atténuent les humeurs viciées, avant de les chaſſer hors du corps. Ceux-ci ſont très-nom-

breux ; je ne comprendrai dans la liſte ſuivante, que les ſudorifiques qui ont été le plus communément employés.

Le gaïac, la ſquine, la ſalſepareille, le ſaſſafras, le bois de genièvre, de frêne, de citronnier, de cyprès, de térébinthe, de cèdre, d'ébene, de buis, de figuier ; les racines de bardane, la rhubarbe, le rapontic, la racine d'aunée, d'ariſtoloche, de centaurée, de *ſcordium*, de dictame, de cabaret, de lys-aſphodèle, de gentiane, d'herbe de coq, de *galanga*, de roſeaux, de roſeau aromatique, de ſchénante ou jonc odorant ; les écorces de canelle, de canelle géroflée, de ſureau, d'ieble, de caprier ; les fruits de gérofle, de muſcade, de geniévre ; & parmi les herbes, le chamédris, la lavande, l'abſinthe, le pouillot, le ſerpolet, le calament, l'herbe aux chats, l'hypéricon, le thym, l'hyſope, le chardon bénit, la bénoite, la biſtorte, &c. On me permettra de mettre au nombre des ſudorifiques, en attendant que de nouvelles connoiſſances marquent leur véritable place, les trois plantes ſuivantes : la cigüe, l'aconit, la *Lobelia*, ou *Raponculus Americanus, flore diluté cæruleo*, de Boerhaave, & la figue d'Inde, en cela remarquable, ſelon Rodrigue Diez de Iſla, qu'elle guérit la vérole en excitant une fièvre de douze heures.

La plupart de ces ſubſtances, ſur-tout les indigenes, ſont ſi profondément enſevelies dans l'oubli,

qu'il ne faut pas eſpérer qu'une ſimple énumération leur ramène les regards des Praticiens ( 1 ). Elle ne ſera pourtant pas inutile, ſi elle rappelle à leur ſouvenir, dans les revers dont la pratique la plus heureuſe n'eſt pas exempte, que le ſyrop de S. Ambroiſe a guéri plus d'une fois des maladies rebelles, & qu'une vérole ancienne, grave & opiniâtre ne tint pas contre la décoction de racines de bardane, de marrhube & d'écorces de noix vertes (2).

La cigüe, l'aconit, la *lobelia* ne ſont comptées que depuis peu d'années parmi les anti-vénériens. L'expérience a fait connoître leur vertu, mais elle ne l'a pas confirmée; c'eſt l'affaire du temps. Les premiers eſſais de ces plantes ſont très-frappans : la cigüe a guéri une maladie grave, non-ſeulement rebelle au mercure pris intérieurement & extérieurement, mais encore, à beaucoup d'autres moyens choiſis avec diſcernement ( Storck. Collin. ).

Dans une vieille femme, une maladie qui avoit réſiſté à tous les anti-vénériens connus, ne tint pas contre l'aconit ( Storck ); & la *lobelia* non-ſeulement guérit, au rapport de Van-Swieten, mais guérit en

---

( 1 ) La nature & l'objet des Pamphlets dont nous parlions à la page 13 publiés depuis la première édition de cet Eſſai, prouvent que nos vues n'ont pas été perdues pour tous les Lecteurs.

( 2 ) Morgagni, Epiſt. 58, N°. 17.

vingt jours au plus (1). Enfin l'on vient de découvrir dans l'opium, donné depuis trois grains juſqu'à quinze, dans l'eſpace de vingt-quatre heures, un anti-vénérien d'autant plus précieux, qu'il pourroit offrir, dans certains maux vénériens dégénérés, une reſſource unique (2).

Les bois ſudorifiques exotiques, le gaïac, la ſquine, la ſalſepareille, le ſaſſafras n'ont point dégénéré; or ils guériſſoient autrefois à tel point, que Nicolas Pol, Médecin de Charles V, atteſte, » que » trois mille malades déſeſpérés, furent guéris preſqu'à » la fois par l'uſage de la décoction de ces bois, & » qu'après leur guériſon, il leur ſembloit renaître (3) «. D'où vient donc l'apparente inefficacité de ces bois? Il y a long-temps que Mathiole en a montré la ſource; c'eſt de la négligence des Praticiens, qui ont beaucoup trop diminué la doſe de ces remèdes, trop abrégé la durée du traitement & donné trop de liberté à leurs malades. On paſſe preſque toujours d'un excès à l'excès oppoſé : dans la vue d'éviter les ſueurs exceſſives, on les a donnés en ſi petite doſe qu'on n'a pas même excité des ſueurs modérées. Il eſt ſi vrai que le relâchement des Praticiens eſt la ſeule cauſe de l'inefficacité prétendue des bois ſudo-

(1) Aphor. 1478.

(2) Voyez London Medical Journal, 1783, pag. 420; 1785, pag. 1. Medical Communications, pag. 307, &c.

(3) *Opuſcul. de Curatione Morb. Gallici.*

rifiques, qu'en rendant au traitement ſudorifique ſa plénitude & ſa vigueur, comme l'a fait Boerhaave, on retrouve ſon efficacité. Chargez la décoction ſudorifique d'Aſtruc d'autant de principes actifs qu'en contient celle du Profeſſeur de Leyde; adoptez les doſes du premier & les précautions pratiques du ſecond, vous accordez ces deux grands hommes, tout oppoſés qu'ils paroiſſent, & vous rendez à l'Art un ſecours utile, néceſſaire & eſſentiel, dont on n'auroit pas dû le priver.

En un mot, puiſque c'eſt des Indiens que nous tenons les ſudorifiques, ne devroit-on pas les adminiſtrer à leur manière, ou du moins, retenir de leur méthode tout ce qui n'eſt pas impraticable dans nos climats! Or qui ne ſait point, que les Indiens s'échauffent par les plus violens exercices avant de prendre leurs boiſſons ſudorifiques, & qu'immédiatement après les avoir priſes, il ſe couchent dans des lits de coton ſuſpendus & branlans, dont le mouvement ſoutient l'agitation des fluides, & les diſpoſe de plus en plus à s'échapper par les émonctoires de la peau.

Je ne m'arrêterai pas à décrire la marche qu'on devroit tenir dans l'adminiſtration des ſudorifiques, lorſqu'on veut pouſſer à la peau; elle eſt connue de tout le monde. Il n'en eſt pas de même de leur adminiſtration dirigée vers les émonctoires des urines. Deux fois cette méthode a été imaginée ou

renouvellée avec ſuccès, & deux fois elle eſt retombée dans l'oubli (1). Elle conſiſte à faire uſage des décoctions ſudorifiques, principalement de celle de gaïac, comme on uſe des eaux minérales. Valſalva en donnoit d'abord deux ou trois livres, obſervant ſoigneuſement ſi elles prenoient la voie des urines, & non celles des ſueurs & des ſelles, comme il arrive quelquefois. Si ces décoctions affectoient de préférence l'une des deux dernières routes, ou les deux à la fois, il en diſcontinuoit l'uſage ; ſans doute pour le reprendre, lorſque leur première impreſſion ſeroit diſſipée ou au moins affoiblie. Au contraire lorſqu'elles paſſoient facilement par les couloirs des urines, il en augmentoit la quantité juſqu'à la doſe de dix livres par jour. Peut-être étoit-ce dans la vue d'entraîner les ſudorifiques vers cet émonctoire, que Fioravanti leur aſſocioit l'acide vitriolique, & Alexis Piémontois le vinaigne ſcillitique.

Quoique cette méthode ait eu des ſuccès frappans entre les mains de Valſalva & de Morgagni, ſon illuſtre élève, je n'oſerois lui donner une préférence abſolue ſur l'ancienne, dont les bons effets ſont connus depuis long-temps ; cependant je ne diſſimulerai pas qu'il me ſemble appercevoir dans la nouvelle deux

(1) Par Maynard, Lib. 14, Epiſt. Medic. 4, & par Valſalva. Vid. Morgagni Epiſt. 58, N°. 16.

avantages qui lui ſont propres, & qui pourroient lui mériter la préférence dans quelques circonſtances particulières.

La nouvelle méthode n'eſt pas auſſi gênante que l'ancienne, elle doit auſſi moins épuiſer le malade, puiſque d'un côté elle admet une diète plus nourriſſante, & que de l'autre l'évacuation qu'elle détermine, étant plus naturelle, doit être moins laborieuſe pour celui qui l'éprouve & moins diſpendieuſe pour *le principe conſervateur*, dont il importe tant de conſerver l'énergie dans le traitement des maladies chroniques.

Le ſecond avantage ſe rencontre dans la tendance qu'ont les matières âcres, (& l'on prétend que les humeurs virulentes ont ce caractère) à prendre la route des reins, qui ſemblent ſpécialement deſtinés à leur ſéparation & à leur expulſion; tandis qu'elles ont autant de répugnance à ſe porter vers la peau, que celle-ci en montre à leur livrer paſſage.

Il eſt problable que les miaſmes âcres, irritans, parvenus à la ſurface du corps, criſpent les vaiſſeaux qui devoient les tranſmettre au dehors, & s'oppoſent eux-mêmes à la dépuration, qu'on tente par cette voie. Peut-être eſt-ce pour cette raiſon que la tranſpiration diminue ſi prodigieuſement dans l'étiſie & le maraſme, qu'on ne réuſſit jamais à la rétablir, à moins que par l'uſage des bains & des autres moyens appropriés, on ne parvienne à faire perdre

à la peau ſa ſéchereſſe, ſa tenſion, ſon excès de ſenſibilité, ſon érétiſme, &c.

Une autre conſéquence de cette théorie, en tout conforme à l'expérience, eſt que les ſudorifiques déterminés vers la peau, ne ſauroient convenir aux habitans des Pays froids, aux vieillards, aux femmes; parce que tous ces individus tranſpirent peu dans l'état de ſanté, & qu'il n'eſt pas moins difficile de changer ſubitement les manières d'être phyſiques habituelles, que de réformer les habitudes morales; mais comme tous ces malades urinent d'autant plus qu'ils tranſpirent moins, les ſudorifiques, pris à la manière de Valſalva, leur conviennent à titre d'atténuans diurétiques, & l'on ne doit pas les négliger, lorſqu'ils ſont indiqués d'ailleurs par les circonſtances générales de la maladie.

Nous paſſerons légérement ſur les bienfaits réels des bains ſulphureux; mais nous inſiſterons ſur les eſſais qu'il conviendroit de faire, dans certaines infections rebelles, du moyen propoſé pas Michel Paſchalis. Cet Auteur loue beaucoup & réduit en méthode l'immerſion du malade dans la vapeur de pyrites rougies au feu & arroſées de vinaigre (1). La vertu réſolutive de cette vapeur étoit célèbre chez les Anciens; elle le ſeroit encore parmi nous, pour une

(1) De Morb. quodam compoſito.... in Collect. Luiſini, pag. 219.

infinité d'accidens véroliques, ſi l'on daignoit rendre à l'Art un ſecours moins proſcrit qu'oublié. Je n'ai point d'expérience qui puiſſe la rétablir dans ſes droits anti-ſyphilitiques; mais la raiſon approuve les tentatives qui pourroient la confirmer. Soyons, s'il ſe peut, auſſi riches en reſſources contre la vérole, qu'elle eſt féconde en expédiens contre les coups que nous lui portons.

II. Les *purgatifs*. On mettoit autrefois au nombre des méthodes anti-vénériennes le traitement par les purgatifs. On a cru depuis cette méthode inſuffiſante, & bientôt elle eſt tombée dans un profond oubli. Les purgatifs, conſidérés comme ſimples évacuans, ne ſont pas ſuffiſans pour guérir une vérole un peu renforcée; mais ces mêmes remèdes enviſagés comme atténuans & comme évacuans, peuvent, dans certaines circonſtances, opérer l'entière guériſon. Auſſi l'expérience avoit-elle fixé la confiance de nos pères ſur des ſubſtances qui réuniſſent les deux qualités que nous enviſageons dans les purgatifs : la confection hamech, l'agaric, l'aloès, & ſur-tout l'ellébore noir, étoient les principaux inſtrumens de cette méthode.

On ſait qu'un cocher de Paris, qui ſe mêloit de traiter les maladies vénériennes, guériſſoit ou tuoit ſon homme en moins de huit jours, au moyen d'un vin de coloquinte. Cette méthode eſt fort ancienne; on la trouve dans Léonard de Fioraventi; en voici l'hiſtoire.

» Pendant un ſéjour de quelques mois que je fis

autrefois à Palerme (avant 1549), dit Fioraventi, je vis un vieillard très-ſavant dans la pratique, mais peu verſé dans les belles-lettres, qui guériſſoit merveilleuſement *le Mal François*, de la manière ſuivante. Il mettoit infuſer le ſoir dans un verre de vin vieux, une pomme de coloquinte. Le matin de très-bonne heure il exprimoit le vin, il y ajoutoit un demi-gros de muſc, & le faiſoit prendre au malade, couché & bien couvert dans ſon lit, où il ſuoit pendant deux heures. Il le nourriſſoit ce jour-là avec du pain trempé dans la décoction très-réduite d'une poule ou d'un chapon cuit dans le vin blanc doux, & la chair de la volaille. Les trois jours ſuivans, il tenoit le malade au lit, afin de profiter des ſueurs, & le nourriſſoit de biſcuit, d'amandes & de vin pur pour toute boiſſon. Le cinquième jour il redonnoit le vin de coloquinte, ce qu'il répétoit juſqu'à trois fois dans l'eſpace de douze jours, après leſquels les malades étoient guéris (1)«.

Fioraventi témoin des ſuccès du bon vieillard ſur une douzaine de malades, oſe à peine en croire ſes yeux. Pour nous, de pareilles guériſons n'ont rien d'incroyable, ni de merveilleux. Combien de fois une fièvre inflammatoire n'a-t-elle pas guéri radicalement des maux vénériens très-graves ! la fièvre artificielle excitée en cette occaſion, peut agir avec la même énergie ; mais l'épreuve eſt dangereuſe ; il n'y auroit pas

(1) Capricci Medicinali, lib. 1.

moins d'imprudence à la conſeiller indéterminément, que de témérité à la tenter, ſans un grand fonds de connoiſſances, rarement réunies dans un ſeul homme. Peut-être l'infuſion de la coloquinte ſagement modifiée, fourniroit-elle une reſſource utile dans les cas preſque déſeſpérés, où l'on n'attend plus rien des autres méthodes.

S'il convient d'atténuer dans cette maladie, il n'eſt pas moins important d'évacuer les matières atténuées. Combien de fois les frictions elles-mêmes n'ont-elles pas échoué, parce qu'on a négligé de remplir cette intention ſecondaire ? La peau, les reins ne fourniſſant pas toujours des iſſues ſuffiſantes aux humeurs viciées, qui cherchent à s'échapper, elles ſe répandent dans le tiſſu cellulaire, l'engouent, y ſtagnent & produiſent non-ſeulement la récidive, mais encore, ſelon Rondelet, des accidens qui n'exiſtoient pas auparavant (1). La remarque de Rondelet ne fut pas ſtérile dans les mains du célèbre Petit : on ſait qu'il fut toujours très-exact à purger pluſieurs fois & fortement ſes malades ſur la fin du traitement, & qu'il regardoit ces évacuations comme une partie très-eſſentielle de la curation. En un mot, les vrais Médecins n'ont jamais

(1) *Novi ego multos*, dit Rondelet, *qui poſt inunctiones & diætas, dolores vel exoſtoſes paſſi ſunt, cùm antea nihil tale paſſi eſſent, quia materia fuit attenuata, liquefacta & ad partes externas attracta, non autem evacuata.* DE MORB. ITALICO.

dédaigné la reſſource des purgatifs, même dans les véroles invétérées; ils ſont trop ſages pour adopter des opinions excluſives. Rivière guérit en vingt jours, par l'heureux concours des purgatifs & des ſudorifiques, pluſieurs vérolés, l'un deſquels avoit été traité pluſieurs fois inutilement par le mercure. Il eſt inutile de pouſſer plus loin les autorités, pour confirmer un fait dont chacun peut trouver la preuve dans ſes propres Obſervations, s'il veut bien les peſer ſans intérêt & ſans prévention.

Quand on pourroit méconnoître l'utilité des purgatifs draſtiques dans les maladies vénériennes; quand on leur refuſeroit la faculté de guérir la vérole générale, on n'en ſeroit pas moins forcé de convenir que certains ſymptômes, tels que les exoſtoſes fauſſes, ne cèdent guères qu'à ce genre d'évacuans, & ne lui réſiſtent preſque jamais.

Les purgatifs ſont auſſi la panacée, le remède univerſel des empiriques : ils leur doivent le peu de guériſons ſur leſquelles repoſe le fondement fragile de leurs réputations éphémères. Le hazard leur offre-t-il un cas où l'homme de l'art a laiſſé la guériſon imparfaite, pour n'avoir pas évacué ſuffiſamment? Ils purgent, non parce qu'ils reconnoiſſent l'indication de purger, mais parce que leur remède eſt purgatif, & ils guériſſent. Deux ou trois ſuccès ſuffiſent pour les accréditer, mais ce n'en eſt pas aſſez pour nourrir l'enthouſiaſme qu'ils ont fait naître. Le nombre de

leurs victimes augmentant en raiſon de l'extenſion de leur pratique, & leurs ſuccès reſtant néceſſairement très-bornés, parce que les cas où leur prétendu ſpécifique convient ne ſont pas communs, il arrive un moment où le peuple indigné d'avoir été la dupe d'un impoſteur, briſe les tréteaux & replonge le Charlatan dans la fange, d'où il l'avoit tiré.

Comment en effet les ſuccès de l'empirique ſeroient-ils conſtans ? Il n'a qu'un moyen ; ce moyen unique, même en le ſuppoſant bon, ne peut avoir qu'une bonté reſpective & dépendante d'une juſte & préciſe application : or, cette application exige beaucoup de connoiſſances, & le Charlatan n'en a aucune. Allons plus loin, & ſuppoſons-lui de l'inſtruction, ce qui n'eſt pas impoſſible, vu les différentes claſſes de Charlatans répandus dans les grandes Villes, les malades ne s'en trouveront pas mieux ; car on ne doit pas s'attendre, ni qu'il renvoie le plus grand nombre de ceux qui s'adreſſeront à lui, par la raiſon qu'ils ne ſont pas dans le cas privilégié que ſon remède exige, ni qu'il change de méthode : le premier eſt incompatible avec le ſordide amour du gain qui lui fait porter la faulx dans la moiſſon d'autrui, & le ſecond choque évidemment les maximes fondamentales du charlataniſme.

III. *Les exercices forcés, la vie dure.* Quoiqu'il ſoit inconteſtable que bien des malheureux ont dû la ceſſation de leurs maux à ce genre de ſecours,

peu de gens ont été tentés d'y recourir, même dans ces cas extrêmes où il ſemble offrir une reſſource unique. Nous ne manquons cependant pas de garans qui le conſeillent, ni d'exemples qui en confirment l'utilité. Nous pourrions en citer un très-grand nombre, nous les avons ſous les yeux; quelques-uns des principaux ſuffiront pour remplir notre objet.

Fracaſtor a chanté dans ſon Poëme (*Syphilis*), en Vers dignes du Cygne de Mantoue, les bienfaits de l'exercice:

*Vidi ego ſæpè malum qui jam ſudoribus omne*
*Finiſſet, ſylviſque luem liquiſſet in altis.*
*Sed ne turpe puta dextram ſubmittere aratro,*
*Et longum trahere incurvo ſub vomere ſulcum,*
*Neve bidente ſolum, & duras proſcindere glebas.....* Lib. 2.

J'ai vu dans les forêts la vérolique eſſence
En des flots de ſueur éteindre ſon venin:
Qui que tu ſois, veux-tu voir finir ta ſouffrance?
Trace de longs ſillons ou la bêche à la main,
De la terre endurcie oſe entr'ouvrir le ſein....

Fallope dit avoir vu des Galériens guéris par les travaux les plus violens, aidés de la nourriture la plus mince, & la moins ſaine en apparence (1). Des

(1) *Ego vidi aliquos curatos ligno fagi, qui conjecti in triremes, atque, inſtitutâ victûs ratione tenuiſſimâ, laborantes, ex toto liberabantur.* De Morb. Gallic. Cap. 37.

faits ſemblables ſont atteſtés par Emmanuel Aranda, dans la relation de ſa captivité d'Alger.

Quoique la température de notre climat doive rendre ces ſortes de guériſons moins communes en France qu'en Italie & en Afrique, elles ne ſont pas entièrement inconnues dans nos Galères, ſur-tout dans celles de la *Méditerranée*.

Rien ne caractériſe mieux les grands Médecins que le rare & précieux talent d'employer à propos les reſſources de l'Art. Dans un cas déſeſpéré, Van-Swieten (1) a ſu tirer le plus grand parti de l'exercice, reſſource ignorée du plus grand nombre des Praticiens, & ridiculiſée par les autres : » J'ai vu, dit-il, un cas remarquable qui m'a montré ce que peuvent contre une vérole preſque déſeſpérée, la fermeté d'eſprit du malade, jointe à une diète très-ſévère & à un travail forcé, ſoutenus avec conſtance. Je fus conſulté par un jeune homme de qualité réduit à la ſituation la plus déplorable : il avoit ſubi quatre fois le traitement par les frictions; chaque fois on avoit cru la guériſon ſûre, & toujours la maladie avoit reparu; trois fois auſſi la décoction de gaïac avoit été employée ſans ſuccès. Il portoit ſur le ſternum & les clavicules pluſieurs tumeurs, & une ſeule de même nature que les autres ſur le front; ſa peau étoit couverte en différens endroits, de taches difformes. Il

(1) Aph. 1478.

ſouffroit

ſouffroit des douleurs nocturnes dans les os, &c. Ce malheureux, déteſté de ſa famille, & manquant de tout, ne trouvoit perſonne qui voulût le retirer chez ſoi, ni en prendre ſoin.

Je relevai ſon eſprit abattu, en lui promettant du ſoulagement, n'oſant lui faire eſpérer l'entière guériſon d'une maladie auſſi grave qu'invétérée. Il m'aſſura qu'il tenteroit & qu'il exécuteroit tout, même les choſes les plus dures, s'il entrevoyoit le plus léger eſpoir de guériſon. Comme il avoit reçu de la nature une complexion aſſez robuſte & qu'il étoit dans la vigueur de l'âge, je le couvris d'un habit de payſan, & traveſti de la ſorte, je le mis au ſervice d'un cultivateur, pour lui ſervir de valet, ſans autre ſalaire du travail le plus rude, que la nourriture, même vile & groſſière; car, après le pain, il n'étoit nourri que de racines, de carottes, de panais, de pommes de terre, de poires, de pommes, d'orge, d'avoine, cuits dans l'eau & de choſes ſemblables. Sa boiſſon étoit la ſéroſité aigrelette de lait écrémé. Il commença ce genre de vie, dans les premiers jours d'Avril, & ſoutint, avec la plus grande conſtance, les travaux de la campagne juſqu'au commencement d'Octobre. Pendant tout ce temps, il s'abſtint ſévèrement des viandes, des poiſſons, des œufs, du lait, du beurre, du fromage. Je l'ai vu quelques années après, père de pluſieurs enfans, beaux & bien portans. On voit par les exemples des ſuccès, tant anciens que modernes,

allégués dans ce paragraphe, que l'exercice & le travail forcé, considérés comme moyen curatif de la vérole, ne méritent pas le discrédit où ils sont tombés. Nous avons cru rendre à l'Art une de ses ressources, en les rappellant au souvenir des Praticiens. Qu'on ne me fasse pourtant pas l'injustice de croire, que je me sois flatté d'en accréditer l'usage; ce seroit mal connoître les hommes : il aura toujours contre lui sa dureté & son opposition avec la mollesse où nous vivons,& l'on peut assurément prédire, sans craindre d'être démenti par l'évènement, qu'il n'aura jamais la vogue.

IV. *Les alimens médicamenteux.* Les Voyageurs qui ont parcouru les côtes d'Amérique, assurent presque tous unanimement, que la chair des grandes tortues est excellente pour guérir la vérole; ils disent que si un vérolé ne prend pas d'autre nourriture, il lui vient d'abord des cloux par tout le corps, qui, venant à suppurer, entraînent le virus & amènent la guérison. Ils ajoutent que les Flibustiers ne se guérissoient pas autrement. A la vérité, Astruc ne croit pas à ces guérisons : peut-être eût-il montré plus de prudence en se renfermant dans un doute volontaire & éclairé; voici du moins un fait qui fortifie ma conjecture.

Une femme de mauvaise vie, négligeant les premières atteintes du virus, tomba peu-à-peu dans un état si fâcheux, qu'elle parut à plusieurs Praticiens absolument sans ressource. Une vieille & abondante gonorrhée, des chancres à la vulve, des pustules sur

tout le corps, un crachement purulent, jaunâtre, avec une petite fièvre habituelle, étoient les principaux ſymptômes de cette affreuſe maladie. Un Médecin de la Faculté de Paris lui conſeilla le ſéjour de la campagne & la diète lactée, pour tout remède. Elle s'y fit tranſporter à la fin de l'hiver, & y paſſa environ ſept mois, ne vivant que de lait de vache, qu'elle tettoit cinq ou ſix fois par jour, & de quelques fruits cruds, bien mûrs. Nous la vimes arriver, non ſans étonnement, aux approches de l'hiver ſuivant, parfaitement rétablie. Elle voulut alors être traitée; mais le ſage auteur du conſeil s'y refuſa, bien convaincu qu'il ne manquoit rien à ſa guériſon. En effet, cette femme & deux enfans qu'elle a eu depuis, jouiſſent, au moment où j'écris ceci, de la ſanté la plus franche. Les faits de cette nature ne ſont pas rares. Quoiqu'un ſeul dût ſuffire pour fixer ſur cette précieuſe reſſource de l'art les yeux des Praticiens, nous en rapporterons quelques autres dans la Section ſuivante.

V. *L'influence du climat ſur les maladies vénériennes.* Elle eſt telle, que non-ſeulement le climat les aggrave, lorſqu'il eſt défavorable, mais encore qu'il peut les guérir & les guérit en effet ſeul, au rapport de quelques Ecrivains, lorſqu'il leur eſt favorable. Le paſſage de Jean de Léon que je vais citer, d'après Aſtruc, appuiera cette double aſſertion. Cet Hiſtorien rapporte que » dans la Barbarie on meurt pour l'ordinaire de la vérole, & qu'il eſt rare qu'on en guériſſe au-delà du Mont-

Atlas. Dans toute la Numidie & la Libye, on la connoît à peine ; de ſorte qu'il arrive ſouvent que les gens qui en ſont attaqués, ſe réfugient au plus vîte dans la Numidie ou dans le pays des Nègres, où l'air eſt ſi bien tempéré, qu'en demeurant là ſeulement quelque temps on ſe trouve guéri. C'eſt, ajoute-t-il, ce que j'ai vu de mes propres yeux arriver à un grand nombre de perſonnes, qui par-là n'avoient plus beſoin ni de Médecin, ni de médecine «.

On retrouve dans Fallope la même Obſervation (1) : il remarque que la vérole eſt moins répandue & moins fâcheuſe à Naples & ſur la côte méridionale de la Province d'Otrante, qu'à Padoue & dans les autres lieux plus froids de l'Italie. Quant aux guériſons opérées par la température & les autres qualités de l'atmoſphère, ſi Fallope paroît s'éloigner un peu du ſentiment de Jean de Léon, c'eſt ſeulement en ce qu'il fait entrer pour quelque choſe dans ces guériſons, les fatigues du voyage & l'exercice inſéparable du genre de vie propre aux Peuples Nomades, néceſſairement adopté par les nouveau - venus.

Quoique ce moyen ne ſoit pas praticable à la rigueur, on peut juſqu'à un certain point participer à ſes avantages : les pays froids & humides ſont contraires aux vérolés, & défavorables au traitement ; le Norvégien fera donc bien, devant aller chercher du

(1) De Morb. Gallic. Cap. 38.

ſecours quelque part, de préférer *Vienne* à *Stockolm*; l'habitant de *Vienne*, de préférer *Paris* à *Leyde*, &c...

L'influence du climat ſur les maladies vénériennes & les avantages de l'émigration d'un climat froid dans un plus chaud, n'ont pas échappé non plus à l'Hippocrate Anglois : cet exact & pénétrant Obſervateur s'étoit apperçu, que ſes Compatriotes guériſſoient mieux de la vérole en France qu'en Angleterre, & il ne s'eſt pas mépris ſur les cauſes de la diverſité des ſuccès (1).

Quand on ne conviendroit pas avec Jean de Léon, qu'un climat favorable puiſſe ſans autre ſecours guérir la vérole, on doit au moins inférer de la relation de cet Hiſtorien & des obſervations de Fallope & de Sydenham, que le choix des ſaiſons pour le traitement de la vérole n'eſt pas une choſe auſſi indifférente, que les Praticiens ſemblent, depuis quelque temps, ſe l'être perſuadé. Pourquoi, je vous prie, puiſqu'on a retenu la méthode de guérir de

(1) *Qui fit*, dit Sydenham, *ut nonnulli lue venereâ malè multati in Galliam commigrare cogantur ut ab eâ liberentur ? Cujus rei hanc eſſe rationem, quantùm judicare poſſum, exiſtimo ; hujuſmodi ægris, œconomiâ illorum corporum everſâ ac viribus proſtratis, apud nos aër craſſus ac humidus reſarciendis minùs idoneus eſt, cùm iſte Galliæ, ut pote qui ſalubrior ac magis ſerenus, ſpiritus corporis & vires deperditas inſtaurare aptus ſit : non quòd Practici ibidem degentes, utut docti quidem, methodum quâ hîc morbus devinci poſſit, meliùs calleant, quàm nos hîc in Angliâ.* EPISTOL. RESPONSORIA SECUNDA.

nos pères, en a-t-on retranché les circonſtances les plus favorables au ſuccès ? pourquoi diſpenſe-t-on ſi facilement les malades de la clôture que nos pères exigeoient ? pourquoi traite-t-on preſque indifféremment dans toutes les ſaiſons, quoiqu'on ſache que les échecs ſont infiniment plus communs l'hiver que l'été ? je crois voir les réponſes à tous ces *pourquoi* ; mais comment oſer les faire ! il faudroit reprocher aux malades la frivolité des motifs qui les déterminent dans le choix qu'ils font d'un miniſtre de ſanté ; car de-là découle naturellement la mobilité de leur confiance. Il faudroit auſſi reprocher aux Gens de l'Art leur cupidité. En eſt-il beaucoup en effet chez qui les raiſons qu'on vient d'expoſer puiſſent contrebalancer long-temps le déſagrément de perdre un malade, impatient d'entrer dans les remèdes, & le chagrin, bien plus grand encore, de le voir paſſer en d'autres mains ?

VI. *Les ſeules forces de la nature.* N'en doutons pas, la nature peut guérir la vérole, comme elle guérit la maladie d'Amboine, le pian, la variole, &c. » Mais bien loin, dit un Ecrivain trop peu lu de nos jours, que les Médecins & les Chirurgiens ignorans, politiques ou ambitieux, tombent d'accord que la vérole ſe puiſſe guérir naturellement, ils ne conviennent pas même de la facilité qui ſe trouve quelquefois dans la cure qu'on en doit faire. Les ignorans ne ſont pas aſſez laborieux pour aller au-delà des expériences com-

munes, & les ambitieux aiment trop leur réputation, pour propoſer des moyens qui ne ſont pas de l'uſage ordinaire, & qui pourroient être condamnés par ceux qui n'en connoiſſent pas la vertu. En un mot, ces derniers ſont trop attachés à leur intérêt, pour ne pas conſeiller un remède qui ne leur coûte preſque rien, qui ne guérit que dans un temps conſidérable, & qui ne ſouffre pendant ſon opération que des alimens très-peu diſpendieux. Ce qui fait que ces ſortes de gens aſſurent toujours que la maladie dont je parle ne peut être guérie que par le mercure, quand elle eſt à un certain degré, & qu'ils font ainſi ſouffrir le flux de bouche ſans néceſſité, aux hommes & aux femmes, aux vieux & aux jeunes, aux adultes & aux enfans, aux riches & aux indigens, enfin aux particuliers & aux perſonnes publiques, ſans ſe mettre en peine d'expoſer ni les uns, ni les autres à la perte des biens, de l'honneur, des emplois & de la vie même (1). » Pour l'honneur de la Profeſſion, nous devons croire qu'il règne aujourd'hui parmi les Praticiens plus de délicateſſe & de probité. Mais le même préjugé ſubſiſte; le ſarcaſme offenſant n'a pu l'abattre, eſſayons de l'attaquer avec l'arme de la raiſon «.

On conviendra que la nature commence ſouvent

(1) Blegny, Art de guérir les maladies vénériennes, Tom. 1. pag. 202.

des efforts utiles, lorſque l'art ceſſe d'en faire d'impuiſſans (1); qu'elle ſeule guérit quelquefois la petite vérole, le pian, les ſcrophules, le *Rachitis*, le ſcorbut, la peſte même; on reconnoîtra qu'elle ſurmonte quelquefois, chez les perſonnes bien conſtituées, des virus féroces, tels que celui de la vipère (2), & l'on niera rondement & ſans ſcrupule, comme ſans examen, que cette même nature puiſſe guérir la vérole (3). Cependant les faits & les témoignages que

(1) *Sæpiùs natura novum opus exorditur, ubi conatus noſtri deſiere.* BAGLIVI.

(2) On fait périr en public tant de ſcélérats dans la capitale, n'en pourroit-on pas réſerver quelqu'un pour des expériences utiles! l'influence de l'exemple eſt-elle donc ſi puiſſante & ſi certaine, que dix rompus dans l'eſpace de douze mois, répriment plus que 5, que 4, ou qu'un nombre moins grand encore. Le XVe. ſiècle vit faire des expériences ſur des criminels; ce n'eſt pas une preuve de la philoſophie du XVIIIe., qu'on n'en faſſe plus. On pourroit, par quelques inoculations faites à des malheureux deſtinés à périr ſur la roue, s'aſſurer ſi le venin de la rage eſt eſſentiellement mortel, ce qu'on ne ſçait pas encore. Il eſt bien vrai que tous les hydrophobes meurent; mais il n'eſt pas certain que tous ceux qui reçoivent le virus de la rage, abandonnés à la nature, deviennent hydrophobes; des faits ſans nombre ſemblent même prouver le contraire. Voyez ce que j'ai dit ſur ce ſujet, dans l'*Hiſtoire de la Chirurgie*, Tom. 2, pag. 155.

(3) Il eſt pourtant des obſervateurs qui n'ont pas entièrement méconnu la réalité des guériſons ſpontanées. Voyez entr'autres Thierry de Hery, pag. 17 *& ſuiv.*, N. Maſſa, Vercelloni, Klein, &c.

nous avons rapportés, aux n^os. 4 & 5 de cet article, prouvent, à notre avis sans replique, que la nature seule peut opérer la destruction ou l'expulsion entière du virus vénérien ; mais il faut des circonstances favorables pour qu'abandonnée à elle-même, elle triomphe de l'ennemi. Quelles sont ces circonstances ? au défaut des observations qui pourroient les faire reconnoître, tâchons de les saisir par le raisonnement.

Nous avons distingué plus haut deux temps dans la durée des maladies vénériennes, celui d'*épaississement* & celui de *fonte* ou de *colliquation*. Les premiers symptômes, & en même temps les premières preuves de l'épaississement des humeurs, produit par le virus vénérien sont, une difficulté de se mouvoir, une pesanteur habituelle de tout le corps, l'indolence qui entraîne l'aversion pour toute sorte d'exercices, une envie de dormir irrésistible, une mélancholie sombre, un fonds de tristesse qu'on porte partout avec soi, &c.

Il est raisonnable de penser qu'on doit peu compter sur les forces de la nature, lorsque l'épaississement est dans sa plus grande force. Dans ce période, les mouvemens musculaires, les oscillations des vaisseaux languissent ; ils sont opprimés par l'obstacle qu'ils devroient combattre & surmonter. La nature sera donc impuissante ici ; car elle n'a de forces, que celles des agens méchaniques, qu'on vient de

voir dans l'oppreſſion & la *torpeur*. Cette impuiſſance eſt néanmoins conditionnelle, & ſubordonnée aux circonſtances. Car ſi la nature, accidentellement ſollicitée, acquiert des forces conſidérables & déploie toute l'énergie imprimée aux organes qu'elle régit, cette impuiſſance diſparoît. Je veux parler ici des maladies aigües entées ſur la vérole. Combien de fois n'eſt-il pas arrivé que des ſymptômes vénériens très-graves ont cédé ſans retour à des fièvres inflammatoires ſimples, à des petites véroles, à des fièvres putrides, &c.... De pareils faits ne ſont pas rares; mais le routinier n'oſe ni les voir, ni en croire ſes yeux, quand il ne peut les détourner.

Un épaiſſiſſement commençant, une cachexie vénérienne naiſſante, pourront être vaincus par les puiſſances méchaniques dont nous parlons, quoique aucun ſtimulus étranger n'augmente leur action; la raiſon le veut ainſi, & l'obſervation le prouve. Aſtruc lui-même, tout rigide qu'il eſt, convient que la gonorrhée peut guérir radicalement à l'aide du ſeul régime. Un bubon primitif, qui tombe en fonte & s'ouvre de lui-même, ne laiſſe après ſa guériſon aucune trace de virus; j'ai été cent fois à portée d'en répéter l'obſervation, faite avant moi par les Praticiens les plus graves & les plus expérimentés. Qu'on ne diſe pas que ce ne ſont là que des ſymptômes locaux, qui ne ſuppoſent pas néceſſairement l'infection de la maſſe des humeurs; car ce

ſeroit répéter, ſinon l'abſurdité la plus groſſière, au moins l'erreur la plus manifeſte. Dans la foule de gens qui cultivent l'art de guérir, en eſt-il quelqu'un d'aſſez étranger à la phyſique animale, pour ne pas voir qu'il répugne à toutes les notions phyſiologiques & pathologiques, que le virus traverſe une infinité de vaiſſeaux de tout genre, pour aller ſe nicher dans le tiſſu ſpongieux de l'urètre, dans les proſtrates, dans les glandes des aines, &c. ſans s'écarter de la route qui conduit à ſa deſtination, ſans ſe mêler aux divers torrens qu'il rencontre dans ſon paſſage, ſans ſe diſſéminer çà & là, à des diſtances plus ou moins grandes? qui croira que ce virus, rendu au lieu où, huit, quinze, trente jours après, il doit donner les premières marques de ſa préſence, pendant ce long ſéjour, n'envoie aucune émanation aux parties qui l'avoiſinent? Il nous paroît inconteſtable que le virus ſe répand de proche en proche dans la maſſe des liquides, & par eux dans les ſolides. Si nous n'appercevons pas ſes premiers effets ſur les parties internes, c'eſt que n'en ſoupçonnant pas l'exiſtence, on n'a pas appris à les reconnoître : ils ſeront même dans tous les temps difficiles à ſaiſir, parce qu'ils doivent néceſſairement avoir entr'eux les mêmes variétés, les mêmes différences que la nature a miſes dans les fonctions des parties que le virus affecte.

Cependant je ne doute pas que les Praticiens n'aient ſur ces ſymptômes *internes primitifs* d'infec-

tion, des obſervations qui pourroient ébaucher leur diagnoſtic, & fortifier l'opinion que nous haſardons ici. En mon particulier, je puis aſſurer que différens malades, inſtruits par une expérience perſonnelle, m'ont annoncé, d'après certains phénomènes extraordinaires excités dans leur machine, qu'ils ſe ſentoient infectés du virus vénérien, & cela quatre, ſix, huit jours avant l'apparition des premiers ſymptômes locaux : chez les uns, ces phénomènes étoient un mal de tête particulier ; chez les autres, un certain mal-aiſe général, chez quelques-uns, une conſtriction, un ſpaſme univerſel, qu'ils ne pouvoient définir, &c.

Lorſque la fonte s'eſt emparée des liquides épaiſſis, la nature doit ſuffire à la guériſon, ſi elle ſuffit à l'expulſion des ſucs liquifiés : or, elle peut produire ce dernier effet, lorſque les ſolides ont conſervé quelqu'énergie & quelque vigueur. C'eſt ici le cas de ces ſcorbuts, où la diathèſe putride n'attaque que les liquides, & tout le monde ſait que ceux-ci ſe guériſſent preſque par la ſeule ceſſation des cauſes qui fomentent la putréfaction humorale. C'eſt même à cette époque de la vérole, que la nature a le plus d'avantage : les malades ſe trouvent alors à-peu-près dans le même état que lorſqu'ils quittent leurs linges, après un traitement mercuriel par les frictions, pouſſées juſqu'à la ſalivation. Il ne reſte à cette époque, pour achever la guériſon, qu'à rappeller à l'état

ſain les liquides qui ſont ſuſceptibles d'y revenir, & à chaſſer les autres : la nature fait l'un & l'autre, & ſi l'art peut l'aider dans ſon opération, ce n'eſt qu'en ſoutenant l'énergie des inſtrumens qu'elle emploie & l'activité du principe qui les fait mouvoir (1).

La femme qu'on a vue plus haut guérie en peu de temps par les ſeules forces de la nature, étoit évidemment dans cette circonſtance avantageuſe, où la fonte a remplacé l'épaiſſiſſement. C'eſt à la même circonſtance que le malade, qui fait le ſujet de l'obſervation ſuivante, dut la guériſon d'une maladie auſſi formidable & plus rebelle.

Un homme, dans la vigueur de l'âge, gagna une gonorrhée & un bubon, qui, quoique traités dès leur apparition, produiſirent des accidens très-graves. Six traitements conſécutifs ne modérèrent pas même l'activité du virus. Un ſeptième non mercuriel, fait ſous mes yeux, eut le même ſort. Après une année entière de ſoins, donnés par des mains habiles, il reſtoit à ce malheureux réduit au dernier degré de maraſme, une plaie énorme à l'aine, qui

---

(1) Malgré le reſpect qu'on doit aux grands noms, je ne crains pas de dire, que parmi les erreurs échappées au ſavant Aſtruc, une des plus *anti-médicales* & des plus funeſtes eſt celle-ci, tirée de ſon MÉMOIRE CONTRE LES CHIRURGIENS, pag. 4 : *Si la nature agit dans les maladies vénériennes, ce n'eſt que pour ſe détruire.*

s'étendoit de jour en jour par l'éroſion de pluſieurs chancres répandus ſur ſes bords. La fonte putride avoit ſéparé d'avec les muſcles abdominaux, une très-grande étendue de tégumens communs. La cuiſſe étoit en quelque ſorte diſſéquée par mille clapiers, mille ſinus; la fièvre lente, inſéparable du maraſme, avoit tous les ſoirs des augmentations qui faiſoient craindre à chaque inſtant pour la vie de cet infortuné. Il aſſembla pluſieurs Praticiens qui, le trouvant hors d'état de ſupporter aucune eſpèce de remèdes, & prévoyant d'ailleurs une fin prochaine, ſe ſéparèrent ſans rien ſtatuer.

L'eſpèce d'abandon où le malade ſe trouvoit réduit, augmenta la confiance qu'il avoit en moi, & j'en ſus profiter pour relever ſon courage & ranimer ſes eſpérances. Enſuite mon premier ſoin fut de lui procurer un air plus pur que celui qu'on reſpire dans le centre de Paris; il prit un appartement expoſé au midi, dans l'endroit le plus élevé du Fauxbourg du Temple. Là, par mon conſeil, il ſe livra tout entier à l'inſtinct, tant pour le choix, que pour la quantité des alimens. Il fit d'abord ſa boiſſon principale d'une eau de riz; il deſira ſucceſſivement du vin, du cidre, de la bière, & il ſatisfit tous ces goûts.

Je me contentois de tenir les plaies propres, & de les couvrir de topiques doux, ſans autre inten-

tion que de procurer au malade le plus grand calme poſſible.

Deux mois ſe paſsèrent ſans aucun changement ſenſible. Vers le milieu du troiſième, le malade s'apperçut qu'il reprenoit de l'embonpoint, & bientôt après les plaies commencèrent à prendre un meilleur aſpect. A compter de cet inſtant, rien ne troubla plus les ſoins de la nature, & la plus entière guériſon les couronna vers la fin du ſixième mois. Peu de temps après, il paſſa les mers, & je l'ai revu depuis à Paris, jouiſſant de la meilleure ſanté.

Des faits de cette importance, toujours préſens à ma mémoire, m'ont procuré depuis la première édition de cet Eſſai, deux ſuccès du même genre, que je crois utile de publier.

Un jeune homme de Province, arrivé très-ſain dans la Capitale, partageoit ſes momens entre les femmes & le jeu. Un accident fort ordinaire, un bubon vénérien interrompit enfin le cours d'une ſi belle vie. Long-temps avant l'infection, la fleur de ſanté qui brilloit autrefois ſur ſon viſage, avoit diſparu ; il étoit have, décharné, rêveur, comme le ſont d'ordinaire les joueurs de profeſſion. Le bubon croiſſoit lentement, & cependant il faiſoit éprouver au malade, non une douleur tenſive ou pulſative, mais une douleur âcre & brûlante, telle qu'on l'éprouve toujours dans l'éréſipèle gangréneux. Ne pouvant amener le malade à la réforme eſſentielle au

ſuccès, je m'abſtins de lui donner des ſoins; d'autres s'en chargèrent. Il fut baigné, frictionné, traité du mieux qu'on put, & ſon état ne fit qu'empirer. Le bubon fut ouvert, & l'on en vit ſortir une humeur ſanieuſe, tenue & de très-mauvaiſe odeur. Bientôt les bords de la plaie ſe couvrirent de petits chancres; & tandis que le tiſſu cellulaire de la circonférence ſe détruiſoit par la colliquation, la peau s'aminciſſoit, ſe renverſoit en dedans, devenoit flotante, s'uſoit & ſe convertiſſoit en un *ichor* putride & noirâtre. Quatre autres traitemens mercuriels furent ajoutés au premier, dans l'eſpace d'une année, & les deux derniers, dans la maiſon & ſous la direction d'un Praticien qui ne manque pas d'expérience, accompagné d'un Conſultant très-fameux. Cette ſuite de non-ſuccès me ramena le malade. Je les avois prédits comme inévitables, & ils le ſeront toujours, lorſqu'on fera concourir l'action des mercuriaux avec l'alkaleſcence des fluides, le ſpaſme ſoutenu des ſolides, l'épuiſement, les fortes paſſions, &c. Ce malade vint s'établir chez moi ſans m'en prévenir, & dès le jour même, je le logeai ſur le nouveau Boulevard, dans un appartement expoſé au midi. Là, je l'examinai ſoigneuſement, & je trouvai les tégumens communs détruits dans tout l'eſpace compris entre les fauſſes-côtes, la ligne blanche, la colonne vertébrale & le tiers ſupérieur de la cuiſſe, du côté du bubon. Il étoit miné

miné par une petite fièvre, qu'entretenoient sans doute les douleurs aigres, plus inquiétantes que vives, compagnes ordinaires d'une plaie sanieuse, & parsemée de points chancreux.

On se doute bien qu'il ne fut pas question de traitement : le régime végétal, dans lequel étoient compris tous les fruits bien mûrs, la décoction de drèche pour toute boisson & beaucoup de constance furent les seules choses que j'exigeai du malade. Le cérat, la charpie & des bandelettes de linge fournirent la matière de tous les pansements. Quoique l'excessive sensibilité parût diminuer & la corrosion se rallentir, la plaie loin de se borner, fit de tels progrès, que dans l'espace de huit à neuf mois, toute la peau du tronc, depuis l'ombilic jusqu'aux hanches, de la fesse & des deux tiers supérieurs de la cuisse, du côté du bubon, se trouva détruite. Le malade, bien convaincu qu'il ne devoit attendre sa guérison que des soins bienfaisans de la nature, s'étoit retiré dans sa Province. Là, sa famille assembla des Médecins & des Chirurgiens, qui ne manquèrent pas d'assurer, qu'il falloit retraiter ce malheureux, en un mot, de débiter tous les beaux préceptes sur cette matière, répandus dans les livres classiques. Mais, prémuni par mes conseils, raffermi sans cesse par la correspondance que j'entretenois avec lui, le malade fut insensible aux plus belles promesses, & pour échapper aux instances & aux menaces qui se

ſuccédoient tour-à-tour, il ſe retira dans une petite ferme iſolée dont il étoit propriétaire. Là, l'inſtinct lui ſuggéra de vivre de haricots blancs & d'eau. Dans la vue de rétablir la tranſpiration, preſque nulle dans ces circonſtances, je lui avois preſcrit tout l'exercice compatible avec ſon état. En conſéquence il ſe traînoit cent fois le jour, à l'aide d'un bâton, hors de ſon appartement, où la fatigue & les douleurs ne tardoient pas à le ramener. Vers le commencement du onzième mois, l'érétiſme ceſſa, les douleurs diminuèrent, la peau reprit un peu de ſoupleſſe & d'humidité. Ce fut là la première époque ſenſible de la convaleſcence : la plaie alla toujours en décroiſſant; le malade ſentoit renaître ſes forces & revenir ſon embonpoint ; enfin trois mois au plus achevèrent la guériſon. Les cicatrices hideuſes qui couvrent la moitié de ſon corps, ont prêté ſuffiſamment pour qu'il marche droit & qu'il exécute tous les mouvemens. Près de dix ans écoulés depuis cette guériſon, ont dû raſſurer contre l'apparition tant prédite de nouveaux ſymptômes, & j'ai dans ce moment ſous les yeux, avec le malade lui-même, plus d'une preuve de ſa bonne ſanté, & de la parfaite dépuration que je n'avois pas craint de lui promettre.

Un militaire d'environ trente ans, avoit été traité diverſes fois ſans ſuccès pour quelques ſymptômes vénériens primitifs, de peu de conſéquence. A chaque

traitement, nouveaux accidens, qui ne manquoient pas de ſe développer, tantôt dans le cours des remèdes, tantôt après leur ceſſation. Enfin après quatre ou cinq traitemens conſécutifs, très-voiſins l'un de l'autre, qu'on ſe propoſoit d'augmenter d'un nouveau, ſi le malade l'avoit permis, voici quel étoit ſon état. Les cartilages & l'un des os propres du nez n'exiſtoient plus : la peau qui recouvre les premiers avoit été détruite par une éroſion inflammatoire & vive, dont les impreſſions donnoient à cet ulcère une apparence cancéreuſe. La voûte du palais étoit percée d'un trou rond, à paſſer le pouce, où l'on voyoit une portion mobile des os palatins, qui ſembloit n'être retenue dans ſa place que par l'étroiteſſe relative de l'orifice. L'une des jambes, depuis l'articulation du genou, incluſivement, juſqu'aux malléoles, excluſivement, étoit occupée par un ulcère ſanieux, qui, comme celui de l'obſervation précédente, avoit détruit la peau, le tiſſu cellulaire ſubcutané, & beaucoup endommagé celui qui unit les muſcles entr'eux. Une fièvre hectique, avec des redoublemens le ſoir, précédés de friſſons, jointe aux douleurs, auſſi vives que continues, de l'ulcère, avoit réduit le malade à l'état d'un ſpectre, qu'un ſouffle de vie animeroit.

J'avois beaucoup réfléchi ſur la conſtance & l'intenſité des douleurs, le déſordre qu'elles jettent dans les fonctions, l'obſtacle toujours préſent qu'elles met-

tent à la formation des bons ſucs, & par conſéquent au rétabliſſement des forces & de la ſanté. Je cherchai donc à calmer les douleurs. Pour y réuſſir, je fis fondre trois grains de laudanum ſolide dans cinq ou ſix gouttes d'eau, que j'étendis enſuite dans la quantité de cérat néceſſaire pour un panſement. Dès le même jour, le malade qui ne dormoit plus, retrouva le ſommeil, ſouffrit moins, & prit quelques alimens. Le ſommeil avoit ici deux cauſes : la ceſſation des douleurs, & l'action immédiate de l'opium réſorbé (1). Tant que la plaie reſta douloureuſe, le

(1) Je ne haſardai que la doſe d'*opium* incapable de nuire, après une entière réſoption, que je regardois comme très-poſſible alors. Le fréquent uſage que j'ai fait depuis dix ans de ce remède, dans un très-grand nombre de maladies chirurgicales, m'a rendu moins réſervé ſur ſa doſe. Je ſuis aujourd'hui convaincu qu'on peut donner ou appliquer impunément les plus fortes doſes d'opium : par exemple, je ſuis convaincu que ſi l'intenſité de la douleur eſt telle qu'elle ne puiſſe céder qu'à quinze grains d'opium, ces quinze grains n'exerceront en aucune manière leur vertu ſoporifique : ſi dans ce cas le malade dort, ſon ſommeil ſera naturel, & ne dépendra que du calme produit par la ceſſation de la douleur. Si dans le cas ſuppoſé, l'on donnoit ſeize grains d'opium, l'effet ſoporifique factice, ou l'effet immédiatement utile pour amener le ſommeil, ſeroit égal à un grain. Un exemple fera mieux ſentir ce que je veux dire. Un jaloux donne à ſa concubine une forte doſe de cantharides. L'eſtomac & les inteſtins s'enflamment & s'ulcèrent profondément. La femme pouſſe des hurlemens continuels ar-

panſement fut le même. Je dis reſta douloureuſe, parce que s'il arrivoit par haſard qu'un panſement, du

---

rachés par la douleur. Pour la faire taire une fois pour toutes, le jaloux lui fait prendre deux gros de laudanum ſolide. Qu'arrive-t-il ? la femme dort trois jours & trois nuits, s'éveille, ne ſouffre plus, demande à manger ; la voilà guérie. Lettre de Valiſneri à Lanzoni, tom. 1, pag. 268, des *Œuvres* de ce dernier.

Maintenant, diſcutons ce fait, qu'on pourroit étayer de pluſieurs autres, ſi l'autorité de Valiſneri ne le mettoit pas au-deſſus de tout ſoupçon de ſuppoſition ou d'exagération. N'eſt-il pas certain que deux gros de laudanum ſolide auroient endormi pour toujours une perſonne ſaine ? Si la concubine, en proie aux plus vives douleurs, n'en eſt pas morte, c'eſt que les cinq ſixièmes au moins de cette doſe, furent employés contre la douleur, ſervirent à ramener les ſolides au degré de tenſion qui conſtitue l'état ſain, & le reſte à faire dormir.

Si je m'arrête long-temps ſur un objet en quelque ſorte étranger à cet ouvrage, c'eſt que je ſuis bien convaincu, qu'il périt, ſur-tout par les maladies qui ſont du reſſort de la Chirurgie, une infinité d'hommes, par le ſeul effet de la douleur ; & comme il n'eſt aucune douleur que l'opium ne puiſſe ou diſſiper ou calmer, je ſuis également convaincu qu'il périt une infinité d'hommes que l'opium, donné ou appliqué à des doſes proportionnées à l'intenſité de la douleur, auroit conſervés à la ſociété.

Je n'ajoute qu'un mot. Les gens de l'art ne ſont pas aſſez perſuadés de deux vérités fort importantes : l'une, que la douleur eſt l'ennemi le plus redoutable du genre humain ; l'autre, que l'opium eſt le plus grand remède que les hommes tiennent de la bonté du Créateur.

matin ou du ſoir, fût retardé de quelques heures, le malade ſentoit approcher ſes anciennes douleurs, qu'on ne manquoit jamais d'écarter par l'application de nouvel opium. La fièvre ne tarda pas à diſparoître. En un mot, les bienfaits du ſtupéfiant furent ſi marqués, qu'en moins de huit jours, le malade ſe vit en état de ſortir de ſon lit, de ſe tenir debout à l'aide d'un bâton, & bientôt après, de ſe promener dans ſa chambre. Dès qu'il fut en état de ſoutenir la voiture, environ ſix ſemaines après mes premiers ſoins, je le fis partir pour ſa province, où il ne vécut pendant plus de ſix mois que de galettes de bled noir, de fruits bien mûrs, de légumes & de laitage. Lorſqu'il put monter à cheval, il reprit l'exercice de la chaſſe, & s'en trouva bien. Quelques portions d'os ſe détachèrent des foſſes naſales, & l'ulcère du nez ſe cicatriſa, vers le cinquième mois; celui de la jambe ne fut deſſéché parfaitement qu'environ un mois après (1) L'os flottant dans le trou du palais, importunoit beaucoup le malade & rendoit ſa reſpiration infecte. Il revint à Paris, j'en fis l'extraction,

---

(1) Si la guériſon ſe fit moins attendre ici que dans le cas précédent, c'eſt un des bienfaits de l'opium. Le moyen que la nature travaille utilement à réparer un corps dont les liquides & les ſolides ſont également viciés & pervertis, au milieu des douleurs continuelles, ou du mal-aiſe importun qui prend leur place, lorſquelles viennent à s'aſſoupir!

ſans effuſion de ſang; ce que j'avois fort à cœur, parce que la perte de ſubſtance étant déja fort conſidérable, il convenoit de ne pas l'augmenter par de nouvelles lacérations. Ce fragment d'os, que je conſerve, a huit ou neuf lignes dans ſa moindre dimenſion (1). La ſanté du malade étoit alors parfaite, & pluſieurs années après, j'ai reçu de ſa part, avec de nouvelles marques de ſa gratitude, l'aſſurance infiniment plus flatteuſe, que ſa ſanté ne s'étoit point démentie.

Ces trois obſervations ne ſont pas, comme on pourroit le croire, un triage fait à plaiſir ſur beaucoup d'autres de même eſpèce; ce ſont les ſeuls cas graves, où je me ſois permis de confier à la nature tout le ſoin de la guériſon.

Il eſt aiſé de prévoir qu'on ne manquera pas de faire honneur de ces trois guériſons aux remèdes que les malades avoient pris auparavant, quoiqu'en apparence infructueux. Sur cela j'obſerverai premièrement, qu'aucun des Praticiens qui les virent, les uns & les autres, plus ou moins longtemps après le dernier traitement, ne les crut exempts de virus, que tous au contraire reconnurent

(1) L'extraction par la bouche de cette eſpèce d'obturateur ne changea rien dans l'articulation des ſons; le malade ſe fit entendre comme auparavant. J'avois annoncé le contraire; je fus bien agréablement démenti par l'évènement.

la néceſſité de combattre le vice interne, & l'impoſſibilité de le faire avec ſuccès, dans l'état effrayant où ces malades ſe trouvoient alors.

En ſecond lieu, je dis que ces trois guériſons ne ſont pas davantage au-deſſus des forces de la nature, que celle de la femme dont on a parlé dans le quatrième paragraphe : or, la guériſon de celle-ci eſt inconteſtablement l'ouvrage de la nature, puiſqu'elle n'a pris abſolument aucuns remèdes anti-vénériens.

Dira-t-on que le virus roule encore dans les veines de ces trois malades ? Soyons de bonne-foi ; un pareil jugement porté ſur des guériſons que nous aurions opérées nous-mêmes, par un de ces traitemens ambigus, où l'*inobſervation* de quelque précepte de peu d'importance, offre un prétexte à la critique inquiette & jalouſe, paroîtroit ſans doute bien inique ou bien abſurde aux perſonnes qui les auroient procurées. Ces Praticiens, vexés par l'ignorance ou la mauvaiſe humeur, ne manqueroient pas d'en appeller à la bonne ſanté des malades. Eh bien, c'eſt cette même bonne ſanté que j'oppoſe à ceux qui s'oſtineroient à douter de la ſûreté des *guériſons ſpontanées*.

Cette manière de procéder avec les partiſans outrés du mercure eſt ſolide, conſéquente, juſte ; elle paroîtra telle aux bons eſprits, aux perſonnes déſintéreſſées, qui dans la recherche du vrai ne ſe font pas précéder par l'erreur ou par un intérêt ſordide ; mais les enfans de l'habitude, de la routine & du pré-

jugé, qui ſouvent n'ont pas même aſſez de lumières pour être déſabuſés, ſe font d'autres principes & d'autres règles de raiſonnement. Ces Meſſieurs ont deux poids & deux meſures. Arrive-t-il, ce qui n'eſt pas rare, qu'un traitement mercuriel n'ait pas le ſuccès qu'ils s'en promettoient, que la guériſon ſoit ou paroiſſe imparfaite? ils n'en ſeront pas moins affirmatifs pour l'entière dépuration. » S'il ſe trouve quelques malades aſſez hardis pour marquer leurs craintes, on les fait paſſer pour des malades imaginaires, on attribue à des ſéroſités bilieuſes les mauvais effets de la matière vénérienne, &, comme ſi l'on parloit à des enfans qu'on voulût amuſer, on leur dit, que le mercure eſt un furet, dont elle fuit même les approches, tellement qu'ils ſont obligés de s'avouer guéris, pendant qu'ils ſouffrent des accidens inſupportables.

Mais on n'en uſe pas ainſi avec des perſonnes traitées par d'autres remèdes : la moindre indiſpoſition qui leur arrive eſt rapportée à l'action d'une certaine quantité de matière impure, échappée à l'action du médicament. On leur perſuade que cette circonſtance, jointe à celle de n'avoir pas été traitées par ce qu'on appelle *la bonne méthode*, avec le prétendu ſpécifique, ſont des marques indubitables de l'imperfection de la cure, & ſouvent pour quelques petites bubettes ou quelques veſtiges de morſures de puces, on les fait repaſſer par l'étamine, & ne pouvant

tirer de ſuperfluités ni d'impuretés de leurs corps, on épuiſe les humeurs naturelles, on altère la ſubſtance des parties ſolides, & on conſume aſſez d'humidité radicale pour leur ôter la vie, ou du moins pour les rendre étiques, *maraſmés*, deſſéchés, & comme des ſquelettes «. Voilà ce que nous aurions pu dire, & ce qu'a dit pour nous un Ecrivain du XVII^e. ſiècle (1). Les temps ont beau changer, les hommes reſtent toujours les mêmes.

Revenons aux guériſons ſpontanées, dont on ne ſauroit révoquer en doute la réalité. Et certes, bien en prend à la plupart des malades, que les forces vitales puiſſent ou détruire ou chaſſer le virus vérolique. Sans l'utile effort de la puiſſance *médicatrice* individuelle, combien peu de malades ſe trouveroient radicalement guéris, même après le traitement le mieux conduit. Croit-on, bien poſitivement & d'une croyance motivée & réfléchie, qu'un malade qui ſort des remèdes avec un ulcère vénérien, qui ne ſera cicatriſé que trois mois après, avec une gonorrhée foncée en couleur, qui ne ſera tarie qu'à la même époque ou plus tard encore, avec un teſticule endurci, une exoſtoſe, vraie ou fauſſe, ſe trouvât dans la ſuite exempt de tout virus, ſi la nature n'achevoit ce que l'art a commencé ?

On ne peut douter que les liqueurs fournies par

(1) De Blegny, Opér. cit. Part. 3, pag. 19 & 20.

l'ulcère & par l'urètre, inoculées à des ſujets ſains, ne leur tranſmiſſent la maladie, ce qui n'eſt pas rare dans les *inoculations de contact*; elles devroient donc perpétuer l'infection dans l'individu qui les fournit. On voit pourtant le plus grand nombre de ces malades guérir entièrement ſans aucun ſecours poſtérieur. Peut-on méconnoître ici la bienfaiſante nature, abattant enfin toutes les têtes de l'hydre!

En convenant de l'exiſtence du virus vénérien après le traitement, quelques Praticiens prétendront enfin, qu'il eſt détruit par le mercure qui circule encore dans le ſyſtême vaſculaire. Je pourrois faire voir que ce n'eſt-là qu'une allégation deſtituée de preuves; mais il ne faut pas ôter aux gens de l'art une petite reſſource contre les infortunes ordinaires de leur pratique, reſſource dont leur probité répond qu'ils n'abuſeront jamais.

Mais pourquoi, dira-t-on, quelques uns de ces ſujets rechutent-ils? L'objection eſt facile à réſoudre; c'eſt que la nature n'a dans un ſujet quelconque, qu'un degré de force déterminé: ſi le virus repompé ſurpaſſe les forces expulſives de la machine animale, le malade rechutera; au contraire ſi l'énergie du principe conſervateur eſt ſupérieure à celle du virus, celui-ci ſera détruit, & le malade demeurera parfaitement guéri.

Il ſuit delà que, tout étant égal, les perſonnes foibles ſeront plus expoſées à la rechute, que les

perſonnes vigoureuſes, & c'eſt ce que l'expérience confirme. Il s'enſuit encore, qu'on devroit ſur la fin du traitement, relever les forces, ſoutenir le principe vital, &c... & c'eſt ce qu'on ne fait point.

Je n'étendrai pas plus loin mes reflexions ſur cette matière; j'en ai dit aſſez pour le vrai Médecin; c'eſt à lui ſeul que je ſoumets mes vues, & j'aime à croire qu'accoutumé, comme il l'eſt, à rapporter, dans une infinité de circonſtances, l'entier ſuccès à la nature, il ne rougira pas de le partager avec elle dans le traitement des maladits vénériennes.

Qui pourroit, après ce qu'on vient de lire dans cet article, s'obſtiner encore à douer excluſivement le mercure de la faculté anti-vénérienne! qui pourroit ne pas voir que cette faculté eſt preſque auſſi répandue que la maladie elle-même! En effet, quelle abondance de moyens pour celui qui ſait les employer! quelle variété, je ne dis pas de remèdes, mais de genres de remèdes, de ſources diverſes, où le Médecin peut puiſer abondamment, & à ſon choix, les ſecours dont il a beſoin! Ouvrons donc les yeux à la lumière; reconnoiſſons que l'art eſt riche en anti-vénériens, pour celui qui ſait tirer parti de ſes richeſſes, & qu'il peut s'enrichir encore. Avouons enfin, que l'indigence où le réduiſent les partiſans de la vertu excluſive du mercure, n'a d'autre baſe que le défaut d'inſtruction ou le préjugé.

Je terminerai cet article par une réflexion qui doit

ſe préſenter à tout lecteur attentif. Comment des remèdes entre leſquels règne une ſi grande variété, des remèdes ſi différens par leur nature & en apparence par leur manière d'agir (1), peuvent-ils jouir d'une propriété médicamenteuſe commune? comment peuvent-ils tous guérir la vérole? Cette réflexion ne m'a pas échappé, & j'ai cherché la ſolution de la difficulté qu'elle renferme: l'ai-je trouvée? on en jugera.

Pour guérir la vérole, il faut fondre, atténuer, & j'incline à croire qu'il ne faut que cela. Comment les remèdes produiſent-ils l'atténuation? De deux manières, ou en aiguillonnant les ſolides & les déterminant à augmenter leur effort ſur les fluides, ou bien en diviſant & atténuant ces mêmes fluides par l'action immédiate qu'ils exercent ſur eux. Plus cette dernière opération des remèdes ſera conſidérable, tout étant ſuppoſé égal, plus ils poſſéderont éminemment la vertu fondante. Mais ce n'eſt pas à la ſeule action immédiate que ces médicamens doivent leur vertu; car ils ne laiſſeront pas d'être atténuans, pour n'être que ſtimulans, pour n'agir que ſur les ſolides. Ne voit-on pas en effet, ſans beaucoup de réflexion, que l'atténuation eſt principalement l'ouvrage de la nature, & que nos ſolides, ſur-tout les muſcles & les artères, ſont les inſtrumens qui l'exécutent. Or, tous les remèdes, dont nous

(1) Cette manière d'agir eſt commune à tous ces genres de remèdes, ſi l'on en excepte les alimens.

avons parlé, ſont atténuans de l'une ou de l'autre manière; ils ont donc tous une action commune; ils doivent donc tous produire ſur nos corps l'effet dépendant de cette action; s'il ſuffit d'atténuer pour guérir la vérole, ils doivent donc tous être anti-vénériens. Leur diverſité n'eſt donc qu'apparente, & l'objection qu'elle ſemble offrir, une illuſion facile à diſſiper.

Il faut convenir que ces moyens ne poſsèdent pas tous au même degré la vertu anti-vénérienne; mais c'eſt par cette variété même qu'ils ſont très-recommandables; c'eſt par elle qu'ils fourniſſent au Praticien de quoi ſatisfaire, dans une juſte meſure, à tous les cas, quelque variés qu'ils puiſſent être.

D'après la manière dont nous enviſageons les anti-vénériens, on voit que c'eſt moins leur action immédiate qui guérit, que celle qu'ils déterminent dans les ſolides. Il eſt donc plus indifférent qu'il ne le paroît d'abord, d'employer tel ou tel autre moyen. La choſe importante, l'opération eſſentielle ici, c'eſt l'augmentation du mouvement des ſolides : il faut exciter, ſoutenir une émotion fébrile (1), la fièvre même dans

(1) Ce ſeroit contre mon intention qu'on confondroit l'émotion fébrile avec celle qui fait, dit-on, la criſe, à laquelle quelques Ecrivains attribuent la guériſon des maladies vénériennes. La première eſt réelle, ſenſible & dans mes principes; la ſeconde auroit beſoin d'autres autorités que celles qui l'atteſtent, pour ne pas paſſer dans mon eſprit pour une chimère, enfantée par l'eſprit de ſyſtéme, & défendue plutôt par des ſubtilités que par des raiſons ſolides.

certains cas; il faut aiguillonner le principe conſervateur, que nous appellons *nature*, l'avertir en quelque ſorte de la préſence de l'ennemi & l'aider à triompher de ſes attaques.

Après avoir fait voir combien la baſe, où repoſe la prétendue vertu anti-vénérienne excluſive du mercure, eſt chancelante, & eſſayé de la renverſer, paſſons à la *ſpécificité* de ce minéral. Cette propriété tant célébrée a-t-elle des fondemens plus ſolides? Nous oſons aſſurer que non. L'idée de *ſpécifique* renferme celle d'une vertu particulière, propre, individuelle, occulte, ne répondant à aucune indication, n'exigeant pour guérir aucune évacuation & guériſſant ſûrement. C'eſt par l'enſemble de ces qualités, toutes eſſentielles, que le quinquina, le ſeul ſpécifique peut-être, ſelon Freind, que la Médecine poſsède, eſt réputé le ſpécifique des fièvres intermittentes (1). Quoique ſa

(1) Je me garderai bien de prétendre que le quinquina ſoit un ſpécifique abſolu, que ſa vertu anti-fébrile ſoit une faculté ſpéciale, individuelle. Je ſuis forcé de penſer le contraire, quand je vois que preſque toutes les ſubſtances, où l'on trouve à peu-près la même nature & la même proportion de principes ſecondaires, ont des propriétés analogues. Il eſt très-vrai que nous l'adminiſtrons comme ſpécifique; mais qu'eſt-ce à dire? Nous ne verrons en lui qu'un médicament claſſique, lorſque nous aurons découvert l'indication des fièvres intermittentes à laquelle il répond. Mais quand cette condition ſera-t-elle remplie; quand perdra-t-il, à ce prix, le nom pompeux dont notre ignorance le

ſpécificité lui ſoit diſputée, nous le prendrons pour modèle du vrai ſpécifique. Si le mercure mis en regard avec cette écorce, ne ſoutient pas le parallèle, il perd tout droit à la ſpécificité.

Le mercure agit-il d'une manière analogue à celle du quinquina ? qui pourroit le prétendre ? Les plus petites évacuations ſuſpendent ſouvent l'effet de l'écorce du Pérou, rappellent même la fièvre, qui n'auroit pas reparu ſi le ventre n'eût point coulé : le mercure au contraire, après avoir agi comme atténuant méchanique, évacue l'humeur diviſée par les couloirs de la ſalive, des urines, par les ſelles, la peau, &c. ou exige des moyens acceſſoires qui produiſent quelqu'une de ces évacuations, s'il eſt donné à trop petite doſe pour les exciter lui-même. Nous ignorons abſolument la manière dont le quinquina agit ſur la cauſe matérielle des fièvres : la façon d'agir du mercure paroît démontrée. Le quinquina guérit aſſez conſtamment les fièvres non compliquées ; on pourroit même dire qu'il les guérit toujours dans les individus bien conſtitués & ſains d'ailleurs : le mercure ſoutiendra-t-il le paral-

---

décore ? Je l'ai déja dit, lorſque nous connoîtrons la nature des fièvres, & le célèbre Ramazzini, ſi digne du nom de *troiſième Hippocrate*, que lui donna l'Académie des Curieux de la Nature, en l'aſſociant à ſes travaux, ne prouve que trop, que la Médecine l'ignore encore : *Veram febrium theoriam & praxim inter ea quæ adhuc deſiderantur eſſe recenſenda*, eſt le texte d'un diſcours, où ce grand-homme établit cette humiliante vérité.

lèle

lèle à cet égard ? A Dieu ne plaiſe que je veuille porter le déſeſpoir dans le cœur des malades ; mais qu'ils jettent les yeux autour d'eux, ils y découvriront la triſte vérité, dont je me crois permis de leur épargner la preuve. Quels accidens, quels ravages a jamais produits le quinquina donné à propos, ſous quelque forme, de quelque manière & à quelque doſe qu'on l'emploie ? Comme amer, il peut, à la vérité, nuire aux individus anciennement & fortement obſtrués, à ceux qui ſont ſecs, très-chauds, très-irritables, &c. mais il n'eſt perſonne qui ne connoiſſe ces cas d'exception : on me diſpenſera ſans doute de peindre ici les ravages produits par le mercure, même entre les mains des gens inſtruits. Combien ſeroit affreux le tableau des maux dont il eſt tous les jours l'inſtrument dans celles des ignorans ! Convenons donc qu'il n'exiſte aucune analogie entre la façon d'agir, les effets & l'efficacité du mercure, & les qualités correſpondantes du quinquina, ni par conſéquent aucun rapport eſſentiel entre les facultés prétendues *ſpécifiques* de ces deux médicamens.

Ces conſidérations prouvent, à notre avis, d'une manière inconteſtable, que le mercure ne diffère aucunement des autres fondans : comme eux, il atténue, il fond, il déſobſtrue ; comme eux, il convient dans le temps de l'épaiſſiſſement, & nuit quand la diſſolution putride, effet néceſſaire de la ſtagnation, s'eſt emparée des fluides & des ſolides ; comme eux enfin

il produit des accidens formidables dans les conſtitutions ſèches, très-irritables, pléthoriques, fébriles, toutes les fois que les délayans, les humectans, &c. n'ont pas fait perdre à la fibre une portion de ſa ſenſibilité. Eſt-ce donc là le caractère d'un *ſpécifique*.

Ajoutons à ce qui vient d'être dit une conſidération fort ſimple & qui me paroît très-concluante. Si le mercure agit ſur le virus par une ou pluſieurs propriétés qui lui ſoient particulières & indépendantes de ſon mouvement, on conviendra qu'il ne doit jamais manifeſter plus évidemment ſa vertu anti-vénérienne, que lorſqu'il ſera mis en contact avec le virus. Suppoſons maintenant un chancre primitif. Que devroit faire le Praticien perſuadé de la ſpécificité de ce minéral? Il ſe hâteroit, je penſe, s'il étoit conſéquent, de l'appliquer dans toute ſa pureté, ſans altération ni mélange, ſur le chancre même. Perſonne ne s'eſt néanmoins encore aviſé de l'appliquer dans cet état, & il eſt aſſurément très-probable que les malades n'y ont rien perdu; mais on l'a appliqué dans un état de diviſion conſervé par la graiſſe, c'eſt-à-dire, ſelon l'opinion commune, ſous la forme la plus avantageuſe qu'il puiſſe recevoir. Quels effets a-t-il produits? ſans doute que dépouillant le chancre de ſa virulence, il l'aura converti en plaie ſimple? Rien moins que cela: il a irrité l'ulcère & la partie qui le portoit; il l'a aidé à s'étendre, en ſoutenant & augmentant même l'inflammation. S'eſt-on obſtiné à continuer l'application

de la pommade ? elle a rendu calleux & rebelle un *ulcuſcule* qu'en peu de jours l'eau de guimauve auroit guéri.

Il y auroit pourtant quelque ſorte d'injuſtice à mettre ſur le compte du mercure, conſidéré comme tel, des effets dont il eſt aſſurément très-innocent : il n'a rien fait en tant que mercure (1) ; la graiſſe ſeule & le ſel ou ſavon mercuriel qu'elle contient, ont cauſé tout le mal. C'eſt principalement ce dernier agent qui produit tout le bien, lorſqu'il en réſulte quelqu'un de l'application de la pommade ſur les chancres, ce qui ne décèle pas aſſurément la propriété anti-vénérienne ſpécifique du mercure, mais bien la cauſticité du ſel dont il eſt la baſe : ce ſel agit dans ce cas comme les autres préparations mercurielles cauſtiques, & on ſait que celles-ci n'agiſſent qu'à raiſon de leur cauſticité.

Si quelqu'un doutoit de ce que j'avance, il ſuffiroit pour l'en convaincre de lui faire obſerver, que les acides minéraux, les vitriols, la pierre infernale, le beurre

(1) On ſait que je ne parle pas ici des effets que le mercure peut produire en ſe répandant dans la partie où eſt placé le chancre. Je le conſidère du côté de ſon application & non du côté de ſon mouvement. Les effets du mercure mû, bons ou mauvais, ce qui tient aux circonſtances, ſont évidens ; ceux qu'on attribue à ſon contact, ou ce qui eſt la même choſe, ceux qu'on déduit de ſa prétendue ſpécificité, & que j'ai ſeuls en vue ici, ſont abſolument nuls.

d'antimoine, &c. produiſent ſur les plaies vénériennes, ſuſceptibles de leur application, les mêmes effets que les ſels mercuriels corroſifs. En un mot, je le répète, ſi le mercure détruiſoit le virus par une vertu particulière *ſpécifique*, il devroit l'annihiler par ſon ſeul contact. Qui lui reconnut jamais cette propriété? qui l'oſeroit défendre? Renvoyons donc ſa prétendue *ſpécificité* au ſiècle *ſemi-barbare* qui la vit naître (1). C'eſt donner aſſez à l'opinion régnante, que d'admettre le mercure au nombre des meilleurs atténuans ou fondans méchaniques.

L'erreur qui fait du mercure un *ſpécifique*, eſt ancienne, très-répandue & d'autant plus chère à bien des gens, qu'elle s'eſt en quelque ſorte identifiée avec leur pratique. Ils ne conſentiront pas facilement à s'en défaire; ne déſeſpérons pas néanmoins d'obtenir d'eux ce ſacrifice, en faveur de la raiſon, de l'expérience, de la bonne phyſique, & pour rendre ce ſacri-

(1) On a porté l'inattention juſqu'à diſtinguer des degrés dans la ſpécificité du mercure, comme ſi une propriété *individuelle* ou *ſpécifique* pouvoit être plus ou moins ce qu'elle eſt néceſſairement, plus ou moins *individuelle*, plus ou moins *propre*, plus ou moins *ſpécifique*. Il eſt clair qu'on a fait *ſpécifique* ſynonyme d'efficace; mais alors quelle abſurdité de conclure qu'une ſubſtance ne peut guérir la vérole, de ce que le mercure eſt efficace contre cette maladie? C'eſt comme ſi l'on diſoit: *La manne ne peut pas purger, parce que la caſſe eſt efficace contre la conſtipation.*

fice moins pénible & moins douloureux, tâchons de les convaincre qu'ils n'abandonnent qu'une chimère.

A la naiſſance de l'art de guérir, toute ſubſtance médicamenteuſe dut paſſer pour ſpécifique ; mais lorſque l'expérience & la réflexion eurent appris, que telle vertu qu'on croyoit individuelle, ſpéciale, *ſpécifique*, en un mot, particulière à tel corps, étoit commune à pluſieurs autres, les *ſpécificités* diſparurent & les vertus génériques prirent leur place. Cependant les remèdes *ſpécifiques* ont quelque choſe de ſi conſolant pour les malades, de ſi commode pour ceux qui les emploient, qu'ils conſerveront long-temps des partiſans zèlés. Les médicamens hyſtériques, ſpléniques, hépatiques, &c. ſont encore aujourd'hui des *ſpécifiques* pour une claſſe aſſez nombreuſe de Praticiens, quoiqu'à peine jugés dignes du fouet du ridicule il y a deux mille ans (1). Je ne voudrois pas aſſurer avec un Ecrivain du dernier ſiècle, qu'il n'y a que des charlatans qui ſe ſervent du terme de *ſpécifique* (2) ; mais je ſuis

---

(1) *Utrum enim (aiunt) Præſes quidam eis (ſpecificis) impérat ? Quemadmodùm in Tragœdiâ :*

*Abi quidem tu flumina ipſa ad Inachi,*
*Thebas, at age tu pergito Cadmeias.*

*ſic in his (medicamentis) tu quidem ad hepatis portas, tu ad veſicam, vel ad renes duos, proficiſcere.* Galen. de Comp. Medic. S. g. Lib. 1. Cap. 1. Voy. auſſi Boerhaave, Trait. des Malad. vénériennes, pag 55. 89.

(2) Lettres de Guy Patin, tom. 2. pag. 324.

très-perſuadé qu'on ne croit aux *ſpécifiques* que par indolence, que pour s'épargner les frais d'une étude ou d'un examen, dont on ne ſent pas aſſez l'utilité. Pour l'homme inſtruit, il eſt bien peu de ſpécifiques : le quinquina ne l'eſt plus (1); le mercure eſt ſur le point de ceſſer de l'être.

Depuis long-tems le mercure étoit réputé le *ſpécifique* de la galle, lorſqu'on s'aviſa de le tranſporter aux maladies vénériennes. En changeant ſa deſtination, on conſerva ſa vertu putative ; il fut reçu comme *ſpécifique*. Ce n'eſt pas ainſi qu'on doit procéder dans les Sciences. Quand il ſeroit vrai que le mercure poſſédât

---

(1) *Cæcos virium ſpecificarum æſtimatores mecum hoc loco nequaquam conſenſuros prævideo : ſi ſola, interrogabunt, virtus quinquinæ abſterſorio adſtrictoria, ab amaro-auſtero principio derivanda, profligandis rebellibus febribus intermittentibus ſufficit, nec ſpecifica prorsùs, nobis quoad operandi modum ignota, ſubeſt, cur alia amara ſimul auſtera ſimilem effectum heroicum in febribus edere nequeunt ? reſpondeo : Poſſunt omninò alia quoque auſtero-amara, & amaro-auſtera motus febriles, æquè feliciter, ac cortex Peruvianus, ſiſtere, dummodò juſto tempore, & majori, uti apud quinquinam moris eſt, quantitate exhibeantur. Pulvis radicis Tormentillæ, v. g. cum extracto trifolii fibrini, centaurii minoris, aut alio amaro, obſervatâ tamen decenti ſub miſcela proportione, in formam pilularem redactus, parem virtutem febrifugam, quòd ipſe aliquoties, & alii pariter experti ſunt, certiſſimè exeſerit, nec dubitandum eſt, quin plura hujus commatis, deſcripto modo in uſum vocata, idem præſtitura ſint.* Cartheuſ. Fundamenta Mater. Medic. De Cortice Peruviano, §. VII.

*ſpécifiquement* la vertu antipſorique, on n'en pourroit rien conclure en faveur de la faculté anti-ſiphylitique. L'induction ſeroit doublement vicieuſe ; car bien certainement le mercure n'eſt point le *ſpécifique* de la galle. Sans parler d'une multitude de plantes toniques & déterſives, toutes très-efficaces contre les maladies de la peau, ne ſait-on pas que le baume de ſouffre de Ruland, & ſur-tout la décoction de galles aluminée, auroient ſur lui bien des avantages, ſi la ſaine pratique pouvoit autoriſer des applications qui contrarient la nature, de la manière la plus directe, en repouſſant vers le centre l'humeur viciée qu'elle chaſſoit à la circonférence (1). Puiſque le mercure n'eſt pas le ſpécifique de la galle, on a donc commis une double faute, on a donc mal raiſonné ſous deux rapports : 1°. en ce qu'on a conclu de la *ſpécificité antipſorique* à la *ſpécificité anti-ſiphylitique* ; 2°. en ce qu'on eſt parti d'une fauſſe ſuppoſition. Soit, dira-t-on ; nos pères ont mal

(1) On m'a dit, & j'ai peine à le croire, que la plupart des Chirurgiens-majors de Régiment, à qui l'on ne paſſe que 20 ou 30 ſols par galleux qu'ils traitent, pour que la dépenſe n'excède pas l'honoraire, bornent leurs ſoins à des lotions alumineuſes, accompagnées de quelques priſes de jalap. Si les choſes ſont ainſi, que de dépôts conſécutifs, que d'obſtructions, que de fièvres anomales & autres, que de morts enfin ne pourroit-on pas reprocher à cet aveugle empiriſme. Si j'écrivois dans un pays où l'argent fût tout & l'homme rien, car l'on prétend que ce pays exiſte, je dirois, que jamais économie ne coûta plus cher.

raiſonné, mais leur conſéquence eſt vraie, & le mercure eſt le *ſpécifique* de la vérole. Pour détruire une aſſertion ſans preuves, il ſuffit de la repouſſer par l'aſſertion contraire; mais cette marche rigoureuſe du raiſonnement n'eſt pas celle qu'il faut tenir lorſqu'on veut convaincre & perſuader. Raiſonnons donc, & prouvons contre ceux-là même qui veulent en être crus ſur leur parole, & qui ſe diſpenſent de prouver.

L'idée d'un *ſpécifique* emporte celle d'un remède altérant. Un ſpécifique anti-vénérien, s'il exiſtoit, ſeroit donc un médicament plus propre à dénaturer qu'à chaſſer le virus ſiphylitique. C'eſt au moins ſelon cette règle, que les abſorbans ſont le ſpécifique des acides des premières voies, & les acides, celui des miaſmes alkaleſcens, répandus dans nos humeurs. Dans l'un & l'autre cas, dès que le *ſpécifique* a pu joindre le délétère, ce dernier n'exiſte plus. Le mercure doit donc déployer la même énergie, ou renoncer au titre de *ſpécifique*. Continuons. Pour que les abſorbans agiſſent efficacement, & complettement ſur les acides des premières voies, il faut que leur doſe ſoit proportionnée à la quantité de ces ſels. Il en ſera donc de même du mercure, par rapport au virus vénérien. Il faudra donc proportionner la doſe de l'antidote à la quantité préſumée du virus (1). Maintenant, prenons

(1) On n'a jamais établi ſur des preuves phyſiques, qu'il paſſe réellement de l'individu malade à l'individu ſain, une matière,

une doſe moyenne de mercure. Parmi les Praticiens attachés aux frictions, les uns emploient ſix onces d'ongent à parties égales, d'autres deux onces & demie, trois onces. Déterminons la doſe moyenne à quatre onces, & par conſéquent à deux onces de mercure. Cela poſé, qu'on nous diſe pourquoi ſix, huit, dix onces de mercure, reçu par certains individus dans le cours de cinq ou ſix traitemens ſucceſſifs, ce qui n'eſt pas ſans exemple, n'ont fait que pallier, & quelquefois même envenimer leurs maux? Il en eſt tout autrement des abſorbans envers les acides: leurs effets ſont conſtans, certains, invariables.

Voyons l'objet ſous une autre face. Dix onces de mercure n'ont point détruit la quantité de virus préſumée dans un ſujet quelconque. En changeant de méthode, on donne, avec les précautions convenables, douze grains de ſublimé corroſif. Je vois là ſix

---

un corps, un fluide quelconque diſtinct de nos humeurs, modifiées de telle ou de telle manière. De ce que ces individus, par un contact immédiat, ſe communiquent l'infection vénérienne, on a conclu qu'il paſſe quelque choſe appellée virus, de l'un dans l'autre. Je ne nierai point ce tranſport, ce paſſage, cette communication; mais je dis qu'il n'eſt point prouvé, qu'il ne le ſera peut-être jamais, qu'un corps ſubſiſtant & ſe reproduiſant toujours le même, tel en un mot que l'être intellectuel appellé virus vénérien, exiſte dans nos corps. Ainſi conſidéré, ce virus eſt inaſſignable, & par conſéquent inappréciable, quoiqu'on ſemble ſuppoſer le contraire dans le Texte.

grains de mercure. Ce mercure eſt en tout ſemblable à celui de l'onguent mercuriel ; il n'eſt ni plus ni moins mercure, ni plus ni moins *ſpécifique*. Cependant le malade guérit. Qu'on nous explique donc comment ſix grains du même *ſpécifique* ont fait ce que dix onces n'avoient pu faire ?

La réponſe eſt ſur les lèvres d'un grand nombre de mes Lecteurs : c'eſt qu'ici le mercure eſt dans un état ſalin, & qu'ainſi modifié, il eſt plus actif, plus puiſſant, plus efficace. Ces Lecteurs ne s'apperçoivent pas qu'ils ruinent leur cauſe en voulant la défendre. Car le mercure dans l'état ſalin, eſt un tout autre corps que le mercure coulant : il peut avoir des qualités plus éminentes que le métal ; mais ce n'eſt plus le métal même, & ſi la ſpécificité étoit inhérente à la nature métallique, comme ils le prétendent, cette ſpécificité n'exiſte plus. Une des propriétés inhérentes au fer, ſa propriété *ſpécifique*, c'eſt d'être attirable par l'aimant. Uniſſez le fer à un acide quelconque, il perd ſa *ſpécificité*, l'aimant ne l'attire plus : il a acquis des propriétés nouvelles, il fait vomir, il purge, il pouſſe aux urines, &c. mais il a perdu ſa propriété *ſpécifique*, il n'eſt plus attirable par l'aimant. On ne peut douter que la même choſe n'arrive au mercure en s'uniſſant aux acides ; il perd & il acquiert des propriétés : par conſéquent, ſi toutes ſes propriétés métalliques étoient eſſentielles à ſa *ſpécificité*, ſa ſpécificité n'exiſte plus.

On peut faire à l'objection que nous propo-

ſons, une réponſe plus vraie, plus conforme aux loix de la phyſique, la voici : c'eſt que les douze grains de ſublimé corroſif, venant à ſe décompoſer dans la machine animale, y dépoſent ſix grains de mercure coulant, dans la plus grande diviſion. Convenons du fait ; il nous paroît certain. Mais cela poſé, qu'on eſſaie d'expliquer, ſans choquer les premières notions de la phyſique, pourquoi ſix grains de ſpécifique font ici ce que dix onces n'ont pu faire? Je doute qu'on le tente avec ſuccès dans l'hypothèſe de la ſpécificité du mercure. Veut-on perdre un moment de vue cette *ſpécificité*, réduire le mercure & les ſels qui l'ont pour baſe, à leurs qualités, irritante, atténuante, apéritive ; la difficulté n'exiſte plus.

En effet, pour guérir la vérole il ne faut que fondre ; pour fondre il ſuffit d'augmenter le mouvement des ſolides, non-ſeulement des grandes maſſes qui portent ce nom, mais auſſi des élémens organiques qui les conſtituent. Pour produire ce dernier effet, il ne faut qu'irriter. Or, la faculté irritante eſt infiniment plus grande dans le ſublimé que dans le mercure crud. Dès-lors l'irritation, l'ébranlement que le métal n'a pu porter au degré convenable pour opérer la fonte & la dépuration, ſeront déterminés par le ſublimé. Ce ſel peut donc guérir à petite doſe, quand le métal à forte doſe ne guérit point. On pourroit ajouter, que ce ſel mercuriel ſoluble dans nos humeurs, & par-là même autant diviſé qu'il peut l'être, pénétrera

dans des lieux reculés de la machine animale où le mercure, étendu groſſièrement dans le ſain-doux, n'arrivera jamais, & par conſéquent qu'il fera ſentir ſon *ſtimulus* à des parties que le mercure graiſſeux n'auroit ni atteintes ni ſollicitées à ſe débarraſſer de ces ſtagnations rebelles qui reproduiſent ſi ſouvent les maladies vénériennes, plus ou moins long-temps après la diſparition des principaux ſymptômes.

Concluons donc que le mercure n'eſt qu'un atténuant méchanique & paſſif; car puiſqu'il eſt inſoluble dans nos liqueurs, il ne peut exercer ſur elles aucune action phyſique. Comme tel, il doit inconteſtablement être réputé inférieur en vertu aux atténuans phyſiques, aux fondans vrais. Si ce n'eſt qu'à titre d'atténuant qu'il détruit la cachexie vénérienne, ainſi que l'ont penſé Sydenham, Boerhaave, &c. & que nous croyons l'avoir prouvé, ne pouvons-nous pas eſpérer, puiſque nous avons de meilleurs fondans, de trouver un jour de meilleurs anti-vénériens? Je laiſſe au temps & à une longue ſuite d'expériences à fixer le ſort de cette conjecture.

Je crois avoir ſuffiſamment prouvé, que ce n'eſt pas de l'aveu de la raiſon qu'on a cru le mercure le ſeul remède de la vérole & ſon ſpécifique. Je deſire en avoir dit aſſez pour encourager l'homme inſtruit & prudent à chercher de nouveaux anti-vénériens; j'eſpère au moins avoir convaincu ces hommes futiles & tranchans, qui décident de tout ſans rien approfondir,

que lorſqu'ils prononcent qu'un remède quelconque ne guérit pas la vérole, par cela ſeul qu'il n'eſt pas mercuriel, ils nuiſent aux progrès de l'art de guérir, aviliſſent leurs connoiſſances, inſultent à la raiſon & contrediſent l'expérience qui les dément.

Je ne crois pas mes raiſonnemens ſans replique : on peut ſur-tout les éluder en ſoutenant avec obſtination, que ce n'eſt pas à titre d'atténuant que le mercure guérit la vérole ; qu'il doit ſa vertu anti-vénérienne à quelque principe caché, unique dans la nature, comme le minéral qui l'enferre. Je ne me ſuis pas diſſimulé cette ſorte de défenſe. Mais que peut une allégation vague, pour ne rien dire de plus, contre des faits inconteſtables, & des raiſonnemens dictés par la plus ſaine phyſique ? La philoſophie d'Ariſtote n'eſt plus ; avec elle ſe ſont évanouies *les qualités occultes*, après avoir fait pendant plus de deux mille ans la honte d'une infinité d'*amateurs de la ſageſſe*. Que l'exemple de ſa chute nous convainque enfin, qu'il ne ſuffit pas de préconiſer une qualité idéale, de réſiſter en faveur d'une illuſion enfantée par l'ignorance & nourrie par l'aveugle crédulité, à la force irréſiſtible de l'évidence, pour conſtater ſa réalité aux yeux du Phyſicien.

Tout ce qu'on a dit plus haut de la nature de la cachexie vénérienne, & de la manière dont le mercure la détruit, eſt moins étranger qu'on ne penſe à la preuve rationelle que j'ai promiſe, de la poſſibilité de guérir le mal vénérien par les alkalis volatils. En effet, ſi

comme je le crois, ſur de bonnes autorités & de mûres réflexions, l'action du mercure ſe borne à briſer, atténuer les humeurs, à leur rendre leur fluidité naturelle, à déſobſtruer, &c. les alkalis volatils donneront d'autant plus ſûrement aux humeurs ces modifications ſalutaires, que leur action n'eſt pas bornée à la trituration méchanique, au frottement dépendant du mouvement des ſolides ſur les liquides & des liquides ſur les ſolides. Et quand la choſe ſeroit ainſi, les alkalis volatils ne ſont-ils pas très-propres à ſolliciter les oſcillations du ſyſtême vaſculaire, premier principe de l'atténuation ?

D'un autre côté, puiſque la ſubtilité de leurs particules eſt démontrée aux yeux de tout Phyſicien, il n'eſt pas de petits rameaux vaſculaires où ces ſels ne puiſſent pénétrer, tant à raiſon de leur affinité avec les fluides obſtruans & les ſolides obſtrués, qu'à raiſon de leur tenuité. Ils ſont en outre, comme je l'ai dit ailleurs, fondans vrais, c'eſt-à-dire, qu'indépendamment du mouvement, ils diviſent les principes conſtitutifs des humeurs & les empêchent de contracter de nouvelles unions auſſi ténaces que celles qu'ils viennent de vaincre; car ils les décompoſent, la lymphe ſur-tout, & l'on ſait que c'eſt principalement de la trop grande conſiſtance de celle-ci que découlent tous les accidens de la vérole. Si je voulois me livrer aux conjectures, je dirois qu'ils n'agiſſent ſi puiſſamment ſur la lymphe, que parce qu'ils la dénaturent,

en s'emparant de l'huile néceſſaire à ſa compoſition & l'un des principaux inſtrumens de ſa ténacité.

Diſons plus; ſi nous voulions courir le riſque de tomber dans l'abſurdité que nous venons de combattre, qu'eſt-ce qui nous empêcheroit d'attribuer aux alkalis volatils une vertu *ſpécifique?* ne trouverois-je pas les eſprits diſpoſés à leur ſuppoſer cette vertu, par la propriété merveilleuſe qu'on leur connoît, d'arrêter les effets du venin de la vipère & de diſſiper, preſque en un inſtant, les accidens ſurvenus avant leur adminiſtration. Les connoiſſances pathologiques & thérapeutiques concourent donc avec l'expérience pour établir la propriété anti-vénerienne des alkalis volatils (1).

On m'accuſera peut-être d'avoir attaqué ſans néceſſité la confiance due au mercure. Qu'on daigne cependant y téfléchir, on verra que, propoſant un nouveau ſecours contre la vérole, j'ai dû ſapper les fondemens de l'opinion peu raiſonnée qui fait de ce minéral un remède excluſif. Je crois l'avoir fait avec les égards que mérite une opinion très-répandue, & la modération qui convient à l'impartialité. D'un côté, j'ai

(1) On ſent bien qu'en publiant cet Eſſai pour la première fois, nous ne pouvions offrir que le réſultat de notre propre expérience. Il en eſt autrement aujourd'hui : le nouveau remède eſt connu par-tout, & par-tout il a juſtifié mes promeſſes, quelquefois même ſurpaſſé l'attente des gens inſtruits qui l'ont tenté.

évité ſoigneuſement de parler de la vertu abſolue du mercure; de l'autre, n'ayant comparé le mercure à aucun remède du même genre, je n'ai eu ni l'occaſion ni le deſſein d'évaluer ſa vertu reſpective. En accordant à mes raiſons tout ce que je leur crois dû, l'on peut encore conſerver au mercure le premier rang parmi les anti-vénériens, place que l'efficacité de la méthode des frictions, dans les cas où elle convient, ſemble lui mériter, & continuer même à le regarder comme le ſeul connu : car quoique je croie les alkalis volatils & beaucoup d'autres ſubſtances, doués de la même vertu, je ne demande pas pour mon ſentiment une déférence que je ſais n'être due qu'à l'expérience propre à chacun, ou au témoignage de tous. Je n'ai pas aſſurément la folle prétention de vouloir ſoumettre, ſans examen, la doctrine générale à ma façon de penſer, à mon expérience particulière; mais je crois pouvoir eſpérer que tout homme ami de la vérité voudra bien conſulter l'obſervation, & dépoſer à ſes pieds ſes vieux préjugés, ſi elle l'ordonne ainſi.

Il me reſte à dire un mot ſur la manière dont on fait pour l'ordinaire les eſſais ſuggérés par autrui, & ſur l'eſprit qui préſide au jugement dont ils ſont ſuivis. Je me fixerai par un exemple, & reſtant dans mon ſujet, je le prendrai dans le mercure & les alkalis volatils.

On commencera par ſuppoſer que le mercure convient

vient également à tous les individus, à toutes les conſtitutions, à toutes les maladies vénériennes, quelle que ſoit leur nature, leur énergie, ou leur dégénération; qu'il ne nuit jamais adminiſtré ſagement; qu'il eſt toujours efficace, même dans les plus étranges complications : on prétendra qu'il emporte conſtamment les ſymptômes, à quelques exceptions près, en détruiſant la cauſe, qu'il n'engendre jamais de cachexie pire que le mal principal; qu'il n'eſt pas une des principales ſources des maladies vaporeuſes; enfin, qu'il ne rend jamais les gens mélancoliques, hébêtés, maniaques, fous (1), qu'il ne les tue jamais.

Après s'être mis ainſi ſous les yeux le tableau des bienfaits & de la bénignité du mercure, dont l'officieuſe prévention garantit aſſez la fidélité, l'on fera

(1) J'ai vu pluſieurs perſonnes, après des traitemens mercuriels, tomber dans des affections vaporeuſes effrayantes, & même dans l'hypocondrie maniaque, avec laquelle la vérole a d'ailleurs beaucoup d'affinité. J'ai oui dire auſſi, dans une conſultation ſur un cas de cette nature, par un Médecin célèbre de la capitale, qu'il avoit vu plus de dix exemples de cet accident. On lit dans les Livres de l'Art, que des malades ont perdu l'eſprit dans ces traitemens; les uns pour un temps, les autres ſans retour. Eſt-ce l'effet du mercure? eſt-ce celui de ſa mauvaiſe adminiſtration? La première conjecture paroiſſoit la plus probable au célèbre Praticien, dont je viens d'alléguer le témoignage, & je ſuis de ſon ſentiment, ſans néanmoins diſculper entièrement la mauvaiſe adminiſtration de ce capricieux médicament.

des eſſais avec l'alkali volatil, & je réponds d'avance qu'on ne choiſira ni les ſujets les mieux conſtitués, ni les maladies les moins graves. D'abord on trouvera que le nouveau remède agit foiblement (1); bientôt il produira des agitations conſidérables. On aura de la condeſcendance pour le malade; on conviendra que ce breuvage eſt déſagréable, qu'il faut du courage pour en uſer; on dédaignera de s'abaiſſer juſqu'à veiller ſur l'état de la peau. On mettra la même indifférence à réfréner la ſueur, qu'à provoquer la douce & précieuſe moiteur que nous exigeons. Le choix des alimens & des boiſſons, l'ordre de l'adminiſtration, &c. paroîtront vétilleux. Enfin, après un traitement de quelques ſemaines, une carie, une exoſtoſe vraie, maladies abſolument réfractaires aux

(1) Cela ne manquera pas d'arriver, ſi l'on prend l'alkali volatil du commerce, qui contient, à ce qu'on croit, les deux tiers de craie ou de ſel ammoniac, & ſi par le vice de la manipulation, croyant donner l'agent, on ne donne que ſon véhicule. L'alkali cauſtique ou *fluor*, eſt au contraire trop actif & trop incertain dans ſes doſes réelles, abſolument dépendantes de ſa concentration. Je ſais qu'on l'a beaucoup employé, même ſans accident, contre toutes les eſpèce de maux vénériens, en France, en Angleterre, ſur nos vaiſſeaux durant la dernière guerre, dans nos colonies, & qu'il a produit les mêmes bons effets que l'alkali volatil concret, tiré par les alkalis fixes; mais je ſais auſſi qu'il perd en vieilliſſant ſa cauſticité, parce qu'il reprend ſon gaz, & qu'il devient alkali volatil doux, c'eſt-à-dire, tel que je le demande & que je conſeille de l'employer.

agens internes, ſubſiſteront encore... Eſt-il beſoin après cela de tirer la conſéquence?

Je viens de tracer la conduite de certains Guériſſeurs aveuglés par le préjugé. J'aime à croire que les hommes impartiaux garderont un juſte milieu entre ces deux extrêmes : ils ſavent que le mercure ne tient pas toutes les belles promeſſes que font les Livres. Si les alkalis volatils guériſſent la vérole, ils ſont précieux à l'Art & à ſes miniſtres. Je ne dis rien du mérite reſpectif de ces ſels : c'eſt à ceux qui ſavent eſtimer en même temps *la gentiane* & *le quinquina*, *le ſafran* & *l'opium*, à marquer leur place, dans l'ordre des anti-vénériens. Quelque rang qu'ils leur aſſignent, je reconnoîtrai dans leur déciſion le jugement de l'expérience, qu'ils ont ſeuls droit de faire parler.

# REMARQUES
## ET
# *OBSERVATIONS*
## THÉORIQUES ET PRATIQUES
## *Sur la Vérole & ſes principaux Accidens.*

## CHAPITRE PREMIER.
### *De la Vérole.*

IL n'eſt pas facile de déterminer ce qu'on doit entendre par le mot *vérole*; car tel Praticien, dans un cas donné, décidera que la vérole exiſte, & tel autre qu'elle n'exiſte point. En général, c'eſt l'état d'un corps animal infecté d'un virus vénérien diſſéminé, répandu dans la maſſe de ſes humeurs. Mais cet état n'a pas de ſigne univoque. Lorſque les parties que le virus parcourt, pour gagner la maſſe des humeurs, ſont ſaines, il n'exiſte peut-être d'autre ſigne réel de la vérole, que la tranſmiſſion du virus, que l'infection communiquée par le ſujet douteux au ſujet reconnu

ſain. De-là ces déciſions arbitraires, ſouvent contraires, quelquefois contradictoires, qui tiennent les malades dans une perplexité déſolante, & qui tantôt les éloignent d'un traitement néceſſaire, & tantôt les jettent dans un cours de remèdes inutiles ou dangereux. Parmi les Praticiens, comme parmi les Confeſſeurs, l'un a la *manche étroite* & l'autre la *manche large*. C'eſt un terrible homme que le Praticien à manche étroite! A ſes yeux, tout eſt vérole. Aucun coupable ne lui échappe, & c'eſt un des avantages de la rigidité; mais il condamne beaucoup d'innocens, & cet inconvénient vaut bien la peine d'être peſé. Un vaporeux vient-il ſe plaindre au Praticien rigide qu'il voit voler une *mouche* devant ſes yeux. Vérole, s'écrie-t-il. *Le Mal.* Mais, Monſieur, ce que je ſens, m'a-t-on dit, n'eſt qu'une illuſion d'optique, & la maladie que vous me ſuppoſez n'eſt rien moins qu'une illuſion. *Le Prat.* Vérole. *Le Mal.* Mais, Monſieur, je n'ai jamais eu qu'une gonorrhée, qui ſe guérit aiſément & ſans accidens, & depuis vingt ans quelle eſt tarie, je n'ai pas reſſenti la moindre infirmité. *Le Prat.* Ah, vous avez eu une gonorrhée! elle fut mal traitée, je n'en doute point; vérole, vous dis-je. *Le Mal.* Mais, Monſieur, cette gonorrhée ne dura que trois jours, elle provenoit d'un ample boiſſon de bière, & je la guéris par une ample boiſſon d'eau-de-vie. *Le Prat.* Finiſſons; étiez-vous vierge alors? *Le Mal.* Non, Monſieur. *Le Prat.* Hé bien, votre

gonorrhée étoit vénérienne, & vous avez la vérole. *Le Mal.* Mais, Monſieur, mes enfans ſont tous fort ſains. *Le Prat.* Qu'eſt-ce à dire ? ignorez-vous qu'un père & une mère qui portent le germe de la vérole aſſoupi, non développé, peuvent engendrer des enfans ſains? *Le Mal.* Eſt-il poſſible? *Le Prat.* Belle queſtion! ils peuvent bien davantage! ne les voit-on pas tous les jours engendrer alternativement des enfans ſains & des enfans infectés du virus vénérien. *Le Mal.* Je n'ai plus qu'un mot à ajouter; il y a bien long-temps que je n'ai goûté les plaiſirs amoureux. *Le Prat.* La longue privation dont vous vous plaignez, n'eſt pas à mes yeux une raiſon de douter; ſachez, Monſieur le raiſonneur, que le virus vénérien peut reſter aſſoupi dans nos corps dix, vingt, trente ans & plus, ſans porter la moindre atteinte à la ſanté, & s'éveiller enſuite pour exercer ſes ravages accoutumés. *Le Mal.* Vous m'étonnez, Monſieur, & j'avoue que ſi c'étoit un bateleur qui me dît des choſes ſi étranges, je le ſoupçonnerois d'en vouloir à mon argent. *Le Prat.* Quoi, vous joignez l'ironie offenſante à la déraiſon revêche! vous mériteriez..... Mais je ſuis humain, & & je veux bien vous notifier enfin pour la dernière fois, que vous avez la vérole, & que vous l'avez gagnée d'emblée.

Oh, la belle invention que l'infection d'emblée! on va loin avec elle! Qu'on lui aſſocie l'infection par foyer, & je garantis qu'il n'eſt point d'homme, avec

une maladie chronique quelconque, à qui l'on ne vienne à bout de prouver qu'il a la vérole. A la vérité, les raiſons alléguées ne vaudront rien pour le Praticien *à manche large*, mais elles ſeront excellentes pour le malade, & je le vois déja frictionné. Mais, dira-t-on, à quels reproches de la part du malade ne s'expoſera pas le Praticien à manche étoite, qui fait ſubir un traitement long, douloureux, & rarement à l'abri de tout danger, à un homme affecté d'une infirmité ou maladie quelconque, d'une jauniſſe de la conjonctive, par exemple? Ne craignez rien pour lui, ſon triomphe s'apprête. La ſalivation excoriera le palais, le voile qui le recouvre, les amygdales, la luette, quelquefois même l'arrière-bouche; quelqu'un de ces ulcères ne diſparoîtra pas auſſi-tôt après la ceſſation des remèdes; cet ulcère ſera même d'autant plus rebelle, que le mercure aura rendu les humeurs plus âcres. Le Praticien à manche étroite va raiſonner à ſa manière, & nous allons l'entendre ſe vanter de ſes exploits. Que vous êtes heureux, Monſieur! l'ennemi caché dans une embuſcade menaçoit vos jours, il en eût coupé la trame, d'autant plus ſûrement que ne ſoupçonnant pas même ſa préſence, vous ne vous occupiez ni de le déloger, ni de parer ſes coups! Le voilà donc démaſqué! l'ulcère du goſier le trahit. Rendez graces au mercure qui vous l'a fait connoître, & par une ſeconde quarantaine de clôture, de ſoumiſſions, de privations, de ſouffrances même, ſi l'on

ne peut les éviter, obtenez de lui qu'il daigne débuſquer l'ennemi qu'il a démaſqué (1).

Le fond de ce Dialogue, qui s'eſt préſenté de lui-même au bout de notre plume, & qui nous a ſemblé plus propre à corriger l'abus qu'on fait ſi fréquemment des remèdes anti-vénériens, qu'une cenſure didactique & froide, n'eſt pas de notre invention. Le tableau qu'il offre étoit même tracé dans certains Livres claſſiques; nous n'avons fourni que les couleurs, ou plutôt nous n'avons fait qu'éclaircir le rembruni de l'original. Les mélancoliques, cette claſſe malheureuſe d'hommes, que la crainte de perdre la vie empêche d'en jouir, nous ſauront gré de cette petite licence : car c'eſt pour eux principalement que nous écrivons ceci; parce que c'eſt avec eux que les Praticiens à manche étroite ont plus beau jeu. Faut-il le dire ! J'ai vu deux de ces êtres infortunés, exempts à mes yeux de tout vice vénérien, conduits de traitement en traitement juſqu'à la manie, de celle-ci au mépris de la vie, & de ce mépris au S.....

En attaquant le rigoriſme dangereux, qui trop ſouvent ſe choiſit des victimes parmi des perſonnes abſolument exemptes du virus qu'il ſuppoſe, on n'entend pas bannir de la pratique ce doute méthodique, qui d'induction en induction, conduit quelquefois à la vérité.

---

(1) *Vid. Dolæum, Epiſt 3, ad D. Waldſmid; & Lonzoni, Tom. 2. Obſ. 86.*

Il eſt généralement reconnu que la préſence du virus vénérien infectant les liquides & les ſolides, n'eſt pas toujours accompagnée de ſignes ſenſibles qui la décèlent. Je vois ici la nature aux priſes avec le virus; l'un tend ſans ceſſe à épaiſſir, l'autre à atténuer, ou du moins à maintenir les liqueurs dans leur naturelle fluidité. Tant que la faculté atténuante ſera égale à la vertu coagulante, il ne ſurviendra point de ſymptôme vénérien. Tel eſt le cas de cette courtiſanne dont parle Vercelloni, qui pendant plus de trente ans infecta tous ceux qui l'approchèrent, & jouit elle-même de la meilleure ſanté (1). Si la faculté coagulante décroît, la faculté fondante reſtant la même, ou bien ſi la faculté fondante croît, le penchant des humeurs vers l'épaiſſiſſement reſtant le même, la dépuration ſe fera ſpontanément: ſi le contraire arrive, l'épaiſſiſſement augmentera; il ſe fera des ſtagnations, des engorgemens, & les accidens dépendans de ce premier trouble ſurvenu dans la machine, ne manqueront pas de ſe développer. Les maladies de langueur, qui tiennent l'individu dans un état de foibleſſe habituelle, détermineront des engorgemens dans le tiſſu cellulaire des aines, du col, dans celui qui entoure les gros vaiſſeaux, & produiront ce qu'on appelle, mais à tort, des engorgemens de glandes (2). Le périoſte

(1) Traité des maladies qui arrivent aux parties génitales, &c. pag. 62.

(2) Quiconque examinera ſans prévention l'état du pouls chez

ſe tuméfiera, & l'on aura des exoſtoſes fauſſes. Les maladies inflammatoires, dont la nature coagulante eſt aſſez prouvée par la couënne lymphatique qui englue la partie rouge, feront pareillement naître des engorgemens nouveaux, & augmenteront ceux qui exiſtoient déja. Si le gland, le prépuce s'engorgent, la continuité de la chaleur développera des chancres; ſi la peau eſt engorgée par petits eſpaces, la fonte que la chaleur produira dans les ſucs croupiſſans, ouvrira des puſtules, &c. Voilà, à mon avis, pourquoi & comment il ſurvient dans l'état de maladie des ſymptômes vénériens à ceux même qu'on croyoit exempts de virus; pourquoi il arrive des accidens vénériens aux femmes en couche; pourquoi les chagrins longs, qui affectent ſenſiblement la machine, produiſent quelquefois le même effet; voilà enfin pourquoi ces mêmes maladies inflammatoires, qu'on vient d'enviſager comme pouvant développer des accidens vénériens, en détruiront enfin la cauſe, en diſſolvant les épaiſſiſſemens préexiſtans & ceux qu'elles ont d'abord formés, pourvu que le ſujet conſerve quelqu'énergie, & qu'on ne trouble pas la nature, par l'abus de la ſaignée & des autres rafraîchiſſans anti-phlogiſtiques.

Le principe vital s'affoibliſſant à meſure que l'hom-

---

les perſonnes atteintes d'une vérole chronique, le trouvera petit, lent, rare, foible. Joſeph Struthius en avoit fait la remarque il y a plus de deux cents ans; chacun peut la vérifier. *Ars ſphygmica*, in-8°. 1540.

me s'éloigne de l'âge mûr, la vieilleſſe doit auſſi faire éclorre des ſymptômes vénériens, & pour les mêmes raiſons.

J'ai tâché d'expliquer un phénomène inconteſtable & important, ſans faire intervenir la chimérique inaction où l'on ſuppoſe le virus plongé pendant une longue ſuite d'années, inaction d'où il ſort enfin pour reprendre ſon activité naturelle & recommencer ſes ravages. Si mon Etiologie ne ſatisfait pas tous mes Lecteurs, je deſire bien ſincérement qu'on prenne la peine d'en chercher une meilleure & qu'on la trouve. Ce point de théorie a tant d'influence ſur la bonne pratique qu'il vaut bien la peine d'être éclairci.

Concluons cette longue mais utile diſcuſſion, par cette maxime trop peu connue, & dont il eſt à deſirer que les jeunes gens ſe pénètrent de bonne heure, afin d'être en garde contre la contagion de l'exemple; concluons, dis-je, que pour juger ſi un homme a véritablement la vérole, il faut un grand fond de connoiſſances, d'expérience & de PROBITÉ.

## CHAPITRE II.

*Du Virus vénérien.*

Avant de parler des effets du virus vénérien, il conviendroit d'examiner ce que c'eſt que ce virus. Eſt-il un être quelconque diſtinct des humeurs animales dégénérées de telle ou de telle manière? La maſſe de ce virus qui circule aujourd'hui parmi les Européens, eſt-elle la même que Colomb & ſes compagnons apportèrent d'Amérique? eſt-elle plus grande ou plus petite? ſi ce virus ou levain ſe multiplie, s'il amène les fluides animaux à ſa propre nature, de quelle manière opère-t-il cette converſion, cette métamorphoſe? étend-il ſon action ſur toutes nos humeurs, ou ſeulement ſur quelques-unes? s'identifie-t-il également avec la ſalive, qui tend à l'alkaleſcence, & avec le lait, qui tend à l'acidité? qui prouvera jamais que telle ſoit la loi des affinités du virus, qu'il attaque les humeurs animales dans un ordre quelconque fixe & déterminé? par exemple, dans l'ordre que voici : la ſemence & les humeurs ſéminales, les humeurs de la peau, la muqueuſe & la ſébacée; la mucoſité de la bouche & des narines; les humeurs onctueuſes, des jointures & des membranes des muſcles; la moëlle des os, la lymphe, les humeurs lymphatiques des yeux, le cérumen des oreilles, la bile, &c. Quelque

hypothèſe qu'on adopte, ſi les forces vitales, ſubjuguées d'abord par le délétère, ne peuvent pas dénaturer à leur tour le virus vénérien, commenr un corps, une fois infecté, pourra-t-il ſe dépouiller de tout virus? car enfin, puiſqu'un atôme de virus a pu infecter toute la maſſe des liquides, la maſſe des liquides doit infecter, bien plus facilement encore, les nouvelles humeurs qui réparent les pertes continuelles du ſujet infecté? y a-t-il des preuves poſitives, telles qu'on doit les exiger en phyſique, que le venin vérolique paſſe matériellement, &, comme parloient nos pères, *ſelon toute ſa ſubſtance*, du corps malade au corps ſain? à quelle doſe doit-il être reçu pour donner des marques de ſa préſence? ſe modifie-t-il de telle manière, en parcourant les filières de l'organe à travers lequel il gagne l'intérieur de nos corps, qu'il ſoit plus ténace quand il a pris la route de l'urêtre, que lorſqu'il a ſuivi les ſentiers tortueux du gland? eſt-il quelquefois fort & quelquefois foible, tantôt ſubtil & tantôt groſſier? Sa virulence a-t-elle une certaine latitude? peut-il dégénérer, c'eſt-à-dire, être moins ce qu'il eſt eſſentiellement, & reſter virus? être dénaturé, & néanmoins ne ſe laiſſer détruire ou chaſſer que par le même moyen auquel il cède quand il poſsède ſa nature propre, quand il n'eſt pas *dénaturé?*

Par quelle énergie inconnue le virus peut-il rendre virulentes certaines humeurs, & leur laiſſer néanmoins les apparences qui leur ſont propres? je veux

parler ici des fluides qui ſont réputés les principaux véhicules de la contagion, tels que le lait, la ſalive, la ſueur, la ſanie ſéreuſe, le pus, &c. Ce virus, ſi puiſſant lorſqu'il s'agit de tranſmuer les humeurs du corps humain en ſa propre nature, de leur imprimer le caractère ſpécifique qui le diſtingue des fluides animaux, perd-il toute ſon énergie, toute ſa force *commutative* lorſqu'il eſt aux priſes avec d'autres virus ? pourquoi fait-il un virus de la ſalive, &c. & laiſſe-il ſubſiſter à côté de lui d'autres virus qui viennent partager le théâtre de ſes ravages ? comment ſouffre-t-il que les virus ſcorbutique, ſcrophuleux, pſorique, dartreux, variolique, cancéreux, &c. jouent paiſiblement à ſes côtés leurs rôles divers (1) ? Les auteurs claſſiques, pour qui la circonſpection eſt un devoir, & qui ne laiſſent pas d'admettre la coexiſtence de ces virus dans le même ſujet, ſe ſont-ils aſſurés que ces virus, quoique divers, n'ont rien de contraire ni d'excluſif. Car, s'il n'en étoit pas ainſi, ces virus s'entredétruiroient ou ſe modifieroient ; tandis que, ſelon ces Ecrivains, ils jouiſſent ſans oppoſition chacun de ſes propriétés, & produiſent, chacun de ſon côté, les effets qui lui ſont propres, tout oppoſés & contradictoires qu'ils peuvent être, & cela dans

(1) Comme une contradiction de plus ou de moins ne coûte rien à certains Ecrivains, vous en trouverez qui vous diront, que le virus vénérien devient quelquefois virus ſcrophuleux.

le même temps & dans le même ſujet. Eſt-ce que pour le bien de la paix, le levain vérolique permettroit aux virus ſcorbutiques, dartreux, &c. de diſſoudre nos humeurs, à condition que ceux-ci ne trouveroient pas mauvais qu'il les coagulât ?

Mettons un terme à des queſtions inſolubles pour le vrai Praticien. L'ignorant ſyſtématique, l'enthouſiaſte inconſéquent les expliqueroient ſans doute. La difficulté n'exiſte que pour ceux qui ſavent la voir. Qu'il eſt humiliant pour la raiſon orgueilleuſe qu'un des plus grands efforts de l'eſprit humain ſoit de s'élever juſqu'au doute !

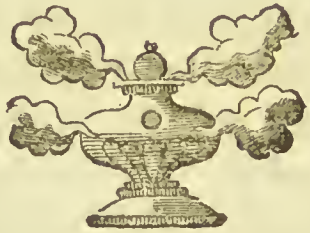
Admirons la ſagacité, le profond ſavoir de ces hommes privilégiés qui ſavent rendre raiſon de tout, & convenons humblement qu'à nos yeux le virus vénérien eſt un être purement intellectuel, abſolument inaſſignable, un être de convention, connu ſeulement par les effets qu'il produit médiatement ou immédiatement, ou par ceux qu'il eſt cenſé produire. Laiſſons à l'écart, comme oiſeuſes, toutes les queſtions relatives à la tranſmiſſion du virus d'un corps dans un autre, bornons-nous à répondre, ſi nous ſommes interrogés, que nous ſavons qu'à l'occaſion du contact immédiat de certaines parties d'un corps infecté de virus vérolique avec un corps ſain, il s'excite dans celui-ci des accidens déterminés par ce contact, & que nous ignorons tout le reſte.

Tout inſaiſiſſable qu'eſt le virus vénérien, il s'eſt

trouvé

trouvé des Ecrivains qui, jugeant de ſa nature par ſes effets, ont prononcé qu'il étoit *acide*, avec autant de confiance que s'ils l'avoient ſoumis à l'analyſe la plus ſévère. De Blegny le ſuppoſoit tel; Aſtruc ne lui refuſoit pas ce caractère; un Auteur moderne fait de cette acidité la baſe de la théorie répandue dans ſes livrets. Quoique plus intéreſſé, ſans doute, que ces Ecrivains, à ſaiſir l'acidité du virus, pour accommoder la cauſe aux remèdes alkalins, que je propoſe, j'avoue que le caractère acide du virus vénérien ne m'eſt annoncé que par des effets; & ces effets, à combien d'autres cauſes ne peut-on pas les rapporter! L'épaiſſiſſement des humeurs dans le premier temps de la vérole, rend la ſuppoſition d'un acide ſpécieuſe autant que commode. La cachexie vénérienne eſt réelle. Comme toutes les autres affections cachectiques, la vénérienne abat les forces, produit les laſſitudes & les inquiétudes que les malades éprouvent dans les membres, & principalement vers les articulations; quelquefois même des maux de tête, des digeſtions viciées, des douleurs vagues, &c.... Mais pour admettre une cauſe auſſi contraire aux connoiſſances phyſiologiques & pathologiques, que l'eſt un acide préſent dans nos humeurs, qui s'y conſerve tel ſans former de combinaiſon qui l'enchaîne ou le détruiſe, & qui s'y reproduit ſans ceſſe, il faudroit quelque choſe de plus que la ſimplicité, la commodité & la fécondité d'une pareille hypothèſe. Cette acidité fût-elle la ſeule

cauſe qui pût rendre raiſon des phénomènes, il vaudroit mieux les déclarer inexplicables, que d'admettre une cauſe gratuite. Mais eſt-on réduit à cet aveu ? Quand le virus vénérien ne ſeroit qu'irritant, propriété qu'on ne peut lui refuſer, ne ſuivroit-il pas de ſon action ſur nos organes, des ſpaſmes dans les ſolides de tout genre, des gênes dans le mouvement des liquides, principalement dans la circulation des ſucs blancs ; des ſtagnations de ces mêmes ſucs ; des épaiſſiſſemens, des engorgemens, &c. ? De-là des duretés dans le prépuce, les corps caverneux, l'urètre, &c. ; de-là les bubons, les exoſtoſes, &c. Tout s'explique, comme on voit, ſans recourir à l'acidité du virus vénérien. N'allons donc pas augmenter le nombre des ſuppoſitions gratuites : nous n'en avons que trop. A cet égard il vaudroit mieux perdre qu'acquérir.



# CHAPITRE III.

*Des Méthodes anti-vénériennes.*

Qu'est-ce que la difficulté du diagnoſtic de la vérole, dans quelques circonſtances embarraſſantes, ſi l'on vient à la comparer avec la difficulté plus grande encore, de choiſir, entre les diverſes méthodes, la plus appropriée au cas ſpécial où ſe trouve le malade ſoumis à nos ſoins. Le mercure ne guérit pas toujours; il eſt des cas où ce minéral, de quelque manière qu'on l'adminiſtre, ne détruit pas le virus vénérien. On ne reconnoît point ces cas *à priori;* ce n'eſt que par une ſuite de traitemens infructueux, qu'on vient à bout enfin de les diſcerner. Telle eſt ſur cet objet la déciſion des Livres dogmatiques. S'il en eſt ainſi, l'on doit plaindre les malades placés dans l'exception, lorſqu'ils tombent dans les mains des partiſans outrés des frictions; car il eſt telle méthode d'adminiſtrer ce remède, qui conſtitue véritablement une maladie réelle, toujours accompagnée de quelque danger. Je veux parler de la méthode avec pleine ſalivation. On ſait que cette ancienne manière d'adminiſtrer le mercure a beaucoup perdu de ſon crédit. La méthode par extinction s'eſt principalement enrichie de ſes pertes. Il ſemble que ce ſoit moins la raiſon que le haſard qui décide un jeune Chirurgien

a préférer la ſalivation à l'extinction. Il préférera la dernière, s'il fait les premiers pas dans l'étude de ſon art à Montpellier ; peut-être fera-t-il le choix contraire, ſi les écoles de Paris commencent ſon éducation.

Les partiſans de l'extinction conviennent tous que la méthode contraire peut guérir. Les zélateurs de la ſalivation ſont moins accommodans ; ils exigent la ſalivation, comme condition eſſentielle du ſuccès. Cependant ils ſont quelquefois forcés de modifier cette déciſion rigoureuſe ; car enfin les frictions, même dans leurs mains, n'excitent pas toujours la ſalivation. Ils conviennent donc, pour ne pas trahir l'intérêt de leur cauſe, que les frictions ſans ſalivation guériſſent quelquefois ; mais ils exigent que l'abſence du flux de bouche dépende de l'inaptitude du malade à ſaliver, & non des moyens employés pour évacuer, par d'autres couloirs que la bouche, les matières fondues par le mercure. Comme il eſt des malades qu'on ne ſauroit faire ſaliver ſans les expoſer aux plus grands dangers, ils avouent encore que ces malades peuvent guérir, quoiqu'on détourne, à certaine époque du traitement, l'humeur fondue, vers d'autres émonctoires. Mais, ce qui doit ſurprendre, après tous ces aveux, c'eſt qu'ils ne s'obſtinent pas moins à ſoutenir, que la méthode par extinction n'eſt pas ſûre, qu'il faut exciter la ſalivation, & ſur-tout ne pas la modérer. A les entendre, le flux de bouche n'eſt jamais conſidérable, quand le traitement eſt bien

conduit; rarement paſſe-t-il alors *dix livres par jour.* Je friſſonne lorſque je conſidère un malheureux condamné pendant quinze, vingt jours & davantage, à dégorger, plus ou moins douloureuſement, dix livres de liqueur infecte, dans l'eſpace de vingt-quatre heures (1)

Si l'on entend les deux partis, ils ont l'un & l'autre pour garant de la bonté de leur méthode l'expérience. L'expérience ne parle donc pas le même langage à tous les hommes, elle les accorderoit; ou bien l'expérience, ſemblable *aux cloches de Varennes* (2), ne dit-elle à chacun que ce qu'il eſt réſolu d'entendre? Pour bien apprécier les réſultats de l'expérience, il faudroit beaucoup de ſavoir, de diſcernement, & ſur-tout beaucoup d'impartialité; conditions qui vont rarement enſemble, & qui rendront toujours infiniment rares les bons obſervateurs & les bonnes obſervations.

Laiſſons ces hommes prévenus, qui ſemblent craindre qu'on les déſabuſe, ſuivre obſtinément les ſentiers de la routine. Mais rappellons à ceux qui cherchent de bonne-foi les motifs capables de fixer leur choix,

---

(1) Au milieu de ces deux claſſes de partiſans outrés du mercure, on voit le grand Boerhaave conſerver toute ſa vie une répugnance extrême pour les frictions, & n'y recourir jamais. Sanchez, Obſerv. ſur les Malad. vénér., pag. 187.

(2) Pantagruel, Chap. 26.

que l'expérience ſeule, quelque copieuſe qu'on la ſuppoſe, eſt non-ſeulement inutile, mais nuiſible, lorſqu'on la ſubſtitue aux dogmes. L'expérience nue & privée de cette critique ſage qui l'apprécie, la décompoſe, l'analyſe, flatte également toutes les opinions, & fournit des armes aux opinions même contradictoires; & comme elle les fait naître, elle les détruit l'une par l'autre, lorſqu'on vient à les attaquer avec l'arme de la raiſon.

Un des argumens favoris des partiſans de la ſalivation, c'eſt qu'il faut une forte & abondante *Criſe*, pour guérir la vérole; & ils ajoutent, que de toutes les voies par leſquelles l'humeur peut s'évacuer, comme celles des ſelles, des ſueurs, des urines, &c. la plus avantageuſe eſt ſans contredit les conduits ſalivaires. Cette erreur, ou ſi l'on veut, cet abus du mot *criſe*, qui ne ſeroit d'aucune conſéquence, ſi l'on n'en inféroit pas la néceſſité d'une évacuation abondante & ſenſible, eſt fort ancienne dans les Livres de l'Art. On la voit d'abord paroître dans l'ouvrage de Thierry de Hery, & de-là paſſer dans celui de Paré, ſon contemporain & ſon copiſte. Oubliée pendant plus d'un ſiècle, elle fut repriſe par de Blegny, qui la fit valoir en homme d'eſprit. Cet ancien Médecin-Chirurgien, en Ecrivain conſéquent, ne s'expoſa pas au juſte reproche de troubler la criſe en purgeant pendant la ſalivation, comme l'ont fait depuis quelques modernes. Il eſt en effet contraire à toute règle

médicale, de contrarier la nature, lorſqu'elle travaille utilement à la dépuration des corps impurs. On ſait le ſort que cette doctrine a eu depuis : c'eſt la juger, que d'obſerver ici, qu'aucun Ecrivain d'un certain ordre, ne l'admit jamais, & que Sydenham, Boerhaave, Aſtruc, &c. ne l'ont pas même honorée d'un mot de réfutation. En effet, ces grands hommes pouvoient-ils ignorer que les maladies chroniques ſe guériſſent comme elles ſont produites, lentement & ſans ſecouſſes. Ce ne ſera point par de copieuſes, mais par de légères évacuations, qu'on pourra les ſurmonter; ce ne ſera point non plus en pouſſant vigoureuſement par la ſalive, les ſelles, les urines, les ſueurs, &c. mais en évacuant par un ou pluſieurs de ces émonctoires, d'une manière douce & preſque inſenſible, les matières fondues par les médicamens; ce ne ſera pas enfin en épuiſant le ſang, mais en le corrigeant, en détruiſant le virus qui l'infecte, qu'on ramènera la ſanté.

Une autre raiſon alléguée en faveur de la ſalivation, c'eſt qu'elle ſeule peut annoncer que le mercure agit. On doit en croire ſur ſa parole un Ecrivain qui déclare ne reconnoître qu'à cet indice l'action du mercure; mais il ne faut pas laiſſer ignorer aux jeunes gens qu'ils ont dans le pouls du malade une bouſſole ſûre : que l'artère ſoit développée, que ſes battemens ſoient amples ſans être fréquens; alors, qu'ils ſe tiennent pour aſſurés, non-ſeulement que le mé-

dicament agit, mais encore, qu'il agit avec ſuccès. Sans cette condition, le flux de bouche lui-même, non plus que les autres évacuations, ne promettent que des traitemens infructueux ou des guériſons illuſoires.

C'eſt une choſe bien étrange que le préjugé de la ſalivation, quand on l'enviſage dans ſa ſource. Jean Carpi, Chirurgien de Bologne en Italie, inſtruit par les Ecrits des Arabes, que le mercure eſt utile aux vieux ulcères, en éteignit, dit-on, dans de la graiſſe & l'appliqua ſur un ulcère, dont il ne pouvoit venir à bout par les moyens ordinaires (1). La ſalivation ſurvient au grand étonnement du Chirurgien; il héſite; mais voyant l'état de l'ulcère s'améliorer, il reprend courage, continue l'application de ſa pommade, entretient la ſalivation & guérit le malade. Fidèle à l'une des maximes fondamentales de la Médecine empirique, l'imitation ſcrupuleuſe, Carpi ne ſépare pas l'action utile du mercure, de l'excrétion de la ſalive. Il croit ces deux choſes inſéparables, frictionne dans la vérole, alors caractériſée, ſelon Fallope, par des ulcères ou puſtules à la peau (2),

(1) On prétend que Carpi reçut ſa méthode d'un Barbier de Veniſe. Cette prétention peut être fauſſe; mais on ne peut nier que l'emploi des frictions dans les maux vénériens, avec ou ſans ſalivation, ne fût connue du temps de Carpi, par Vigo, par Wendelin. Hock, par Catanée, A. Bolognini, Almenar, &c.

(2) On ſait que les puſtules étoient plus fréquentes dans l'in-

fait ſaliver, guérit; & pendant trois ſiècles les Praticiens, auſſi dociles au précepte de Carpi, qu'il l'avoit été lui-même à l'obſervation, font ſaliver ſur ſa parole. Si Carpi eût guéri ſon malade ſans flux de bouche, cette évacuation, non moins douloureuſe que dégoûtante, n'eût jamais paſſé que pour un accident, pour un inconvénient de la méthode des frictions. Lorſqu'enfin la raiſon ſe fit entendre aux Médecins de Montpellier (1), & qu'ils voulurent ſéparer la ſalivation de l'action utile du mercure, l'habitude étoit contractée; on voulut à peine les entendre: les conquêtes de la raiſon furent retardées par l'empire du préjugé. Ce préjugé s'affoiblit de jour en jour; mais il exiſte encore, & il ſe ſoutiendra juſqu'à ce qu'un Livre dogmatique impartial (2) faſſe tomber

---

vaſion de la maladie, qu'elles ne le ſont aujourd'hui. Le virus s'eſt-il donc modifié? non; mais on fortifioit autrefois, on affoiblit aujourd'hui. On peut en dire autant des exoſtoſes, devenues plus fréquentes dans le ſecond période, c'eſt-à-dire, à meſure que les puſtules ſont devenues plus rares.

(1) Ce n'eſt pas que la méthode par extinction ait pris ſa ſource dans cette école; on en trouve des veſtiges dans Wendelinus Hock, Maſſa, Am. Luſitanus, Luc. Ghinus, Sorbait, & plus marqués que par tout ailleurs, dans Hery, pag. 55 & 120; mais c'eſt à Montpellier qu'elle a reçu la forme ſous laquelle on l'a vu ſe répandre & acquérir de la célébrité.

(2) Les Livres claſſiques devroient être un des travaux des corps enſeignans. Chaque coopérateur apporteroit ſans doute ſes opinions, ſes erreurs, ſes préjugés; mais détruits par les opinions,

des mains des jeunes gens, certains Ouvrages, où tout, juſqu'aux contradictions les plus choquantes, eſt mis en œuvre, pour prolonger leur nuiſible exiſtence.

Une autre cauſe qui conſervera quelque temps des partiſans à la ſalivation, c'eſt le génie imitatif. L'anarchie qui règne dans les différentes branches de l'art de guérir, fait qu'il reſte ouvert à quiconque veut s'y gliſſer. Pour ſe charger des cas vénériens les plus graves, les jeunes gens n'attendent pas l'inſtruction que ces cas exigent : ils ont vu faire leurs maîtres, ils ſe croient en état de faire auſſi bien qu'eux. Ont-ils vu frictionner juſqu'à la ſalivation ? ils frictionnent juſqu'à faire ſaliver. Quand l'âge viendra leur apprendre à raiſonner, quand ils en ſeront capables, il ſera trop tard ; l'habitude ſera priſe. Sourds à la raiſon, ils feront dans l'âge mûr par habitude, ce qu'ils ont fait dans la jeuneſſe par imitation.

Nos réflexions ſur la ſalivation paroîtront outrées ou peu ſolides aux partiſans de cette méthode ; mais au moins ils ne ſauroient nous ſoupçonner de partialité. Car enfin, quel autre intérêt que celui de l'humanité nous feroit préférer la méthode par extinction à la méthode par ſalivation, lorſque nous enſeignons à ſe paſſer de l'une & de l'autre, comme

---

les erreurs, les préjugés contraires, ils diſparoîtroient dans la diſcuſſion : il ne reſteroit que la raiſon & la vérité !

nous nous en paſſons nous-même depuis plus de quinze ans.

Il n'en eſt pas de même de ce qui nous reſte à dire ſur l'efficacité générale & abſolue de ces deux méthodes. Dans une maladie quelconque, la guériſon emporte avec elle l'idée de la diſparition des ſymptômes & des accidens qui l'accompagnoient. Ici c'eſt autre choſe ; la guériſon de la vérole, par les frictions, conſiſte principalement dans la dépuration des humeurs, dans l'expulſion ou la deſtruction du virus (1) qui les infectoit, & par conſéquent dans la ſuppreſſion de la cauſe qui produiſoit les accidens. Mais pour les accidens eux-mêmes, ce n'eſt pas la même choſe; il ſemble que la ſphère d'activité des frictions ne s'étende pas juſqu'à eux. Une obſervation, que bien d'autres ſans doute ont faite avant nous, c'eſt qu'il ſeroit difficile de trouver, même parmi les remèdes qui n'ont eu qu'une vogue paſſagère, un antivénérien qui ait auſſi peu d'empire ſur les accidens vénériens, que les frictions mercurielles. Qu'on en juge par le tableau ſuivant, tableau d'autant plus fidèle, que pour éviter tout ſoupçon de partialité, je l'emprunte du plus zèlé, comme du plus inſtruit, des partiſans des frictions mercurielles. Aſtruc fait deux claſſes des maladies ou des accidens qui réſiſtent au traitement par les frictions : 1°. Les mala-

(1) Voyez ci-devant, Chap. 2.

dies qui reſtent après l'uſage des frictions mercurielles, mais qui ſont guériſſables ; 2°. les maladies preſque incurables, qui reſtent quelquefois après les frictions mercurielles.

## *Première Classe.*

Il y a deux eſpèces principales de vérole, l'une qui attaque les fluides ; & l'autre les ſolides.

Après la guériſon de la ſeconde, il reſte ordinairement des vices dans les ſolides, tels que les ſuivans. 1. La gonorrhée, ſoit récente, ſoit habituelle, ſubſiſte après les frictions. 2. Les poireaux vénériens. 3. Le phimoſis & paraphimoſis habituels. 4. Les condilômes, les crêtes & les autres excroiſſances de l'anus & des parties naturelles. 5. La fiſtule à l'anus & la fiſtule lacrymale. 6. Les douleurs de rhumatiſme & de goutte. 7. Les dartres & la gratelle. 8. Les gerſures des mains. 9. Les ulcères opiniâtres. 10. Les différentes eſpèces de caries des os 11. Le ſcorbut, 12. Les écrouelles, &c.

## *Seconde Classe.*

13. Les tumeurs des teſticules. 14. Les courbures de la verge dans l'érection (1). 15. L'impuiſſance.

(1) Cet accident, bien marqué, ne s'eſt préſenté qu'une fois dans notre pratique, & il a été guéri très-facilement. Voyez ci-après, le Chap. XI, *Des duretés des Corps caverneux.*

16. Les nodus, les ganglions, les tubercules, les tumeurs gommeuſes. 17. Les exoſtoſes vraies. 18. Les douleurs dans les os. 19. Les cancers qui dépendent d'une cauſe vénérienne. 20. L'ulcère de la matrice. 21. La paralyſie vérolique. 22. Le tremblement des membres qui vient d'une cauſe vérolique. 23. L'alopécie ou la chute des poils. 24. L'affaiſſement du nez.

Je pourrois charger ce tableau de tous le traits négligés par Aſtruc, & reprocher aux frictions leurs mauvais effets, tant propres qu'accidentels; mais je fâcherois les partiſans outrés de ce remède, gens excluſifs, par conſéquent intolérans, qu'il importe de ménager, lorſqu'on veut vivre en paix.

## CHAPITRE IV.

*Des Anti-vénériens nouveaux, & des épreuves auxquelles on les ſoumet.*

ON a fait beaucoup d'expériences pour conſtater légalement l'efficacité ou l'inefficacité d'une multitude d'anti-vénériens nouveaux, & toujours il eſt arrivé de deux choſes l'une : ou qu'on a rejetté le remède, tantôt comme mauvais en lui-même, & tantôt comme inférieur au mercure ; ou bien qu'on l'a reçu comme utile. Dans ce dernier cas, les Commiſſaires n'ont guères manqué d'être ſuſpectés de condeſcendance ou de corruption. Ce qui eſt arrivé tant de fois, arrivera toujours, ſi l'on s'obſtine à conſerver la forme uſitée dans les épreuves des nouveaux remèdes.

Il n'eſt point de maladie pour laquelle on manque de remèdes, même vantés, & il n'eſt point de maladie qui ne réſiſte quelquefois à ces remèdes ; ſoit que le malade ſuccombe, ou qu'il conſerve ſon infirmité. Il ne faut donc pas rechercher, dans les épreuves qu'on fait ſubir à l'anti-vénérien propoſé, s'il guérit toutes les véroles, mais s'il en guérit quelques-unes, & s'il guérit celles-là, ſûrement, agréablement, promptement. On doit enſuite comparer

les effets du remède ou des remèdes anti-vénériens les plus accrédités, avec ceux du nouvel agent. Si dans quelques cas, ce dernier guérit mieux que les remèdes connus, on doit l'adopter, spécifier les cas où il mérite la préférence, le répandre & l'accréditer. Car exiger d'un remède qu'il guérisse toutes les complications des maladies vénériennes, c'est demander plus qu'on ne peut obtenir. Un remède antivénérien ne laisseroit pas d'être précieux, quoiqu'il embrassât un moins grand nombre de cas que le mercure, pourvu qu'il fût plus doux, plus commode ou plus sûr dans ses effets, pour le petit nombre de cas contenus dans sa sphère d'activité. Et comment apprécier, comment évaluer au juste le mérite respectif d'un remède nouveau, sans expériences comparatives! Des Commissaires vous diront: sur douze malades, six ont été guéris, trois ne l'ont pas été, & les trois autres sont restés dans un état douteux. Qu'est-ce à dire? Faudra-t-il donc rejetter le nouveau remède parce qu'il ne guérit pas toujours, parce qu'il ne convient pas également à tous les tempéramens, à toutes les constitutions, à toutes les complications du virus vénérien! rejettez donc le mercure & ses préparations. Il est tel Hopital du Royaume, où sur cent vénériens, il ne s'en trouve pas trente à la fin du traitement, qu'on puisse réputer guéris. S'il vous faut des remèdes infaillibles, cherchez ailleurs; le mercure ne l'est point. Quel parti donc prendre? le voici.

Un homme quelconque ſe prétend poſſeſſeur d'un anti-vénérien, qu'il annonce comme nouveau. Ne repouſſez pas cet homme. Aſſurez-vous ſeulement de deux choſes : l'une, que ſon remède, aux doſes énoncées, n'eſt ni mortel ni nuiſible ; l'autre, qu'il n'eſt pas contenu dans la liſte des anti-vénériens déja jugés. Il ſeroit abuſif de rejuger ſans ceſſe le même médicament ; & l'on ſait que la plupart des remèdes nouveaux ne ſont que des remèdes renouvellés. Quelquefois même ils ne ſont que les remèdes qu'on trouve dans nos pharmacies, opérés par des procédés groſſiers, que l'art a proſcrits, lorſqu'il a trouvé des procédés plus ſimples ou plus expéditifs. Ces précautions priſes, accordez au nouveau venu le nombre de malades qu'il demande, à condition qu'il conſignera cent cinquante livres par chaque individu mis en expérience : on verra bientôt la double utilité de cette conſignation. D'un autre côté, chargez un ou pluſieurs Chirurgiens, du nombre de ceux qui dirigent les Hopitaux anti-vénériens, ſeul ou accompagné des conſultans qu'il voudra choiſir, d'un nombre égal de malades, que celui-ci traitera ſelon la méthode adoptée dans ſon Hopital. Quant à la diſtribution des malades, afin de bannir tout ſoupçon de partialité, on les réunira dans le même appartement ; des Commiſſaires conſtateront leur état, & le certifieront par leurs ſignatures. Cela fait, le propoſant choiſira le premier malade, le Chirurgien le ſecond ;

ſecond, le propoſant choiſira le troiſième; le Chirurgien le quatrième, & ainſi de ſuite, juſqu'au nombre convenu. Avant de paſſer plus avant, diſons que le choix des Commiſſaires ne peut appartenir qu'aux Sociétés qui cultivent l'art de guérir. L'homme étranger à cet art, ne ſauroit faire un choix raiſonné. Il pourroit tout au plus conſulter la voix publique, & la voix publique ne ſait ce qu'elle dit : on l'entend repéter avec la même complaiſance le nom d'un ſtupide, fameux par ſes ſottiſes, & celui de l'homme habile, illuſtré par ſes ſuccès.

Revenons à nos malades. Pour la commodité des Commiſſaires, on les réunira dans le même lieu. Des perſonnes intelligentes ſeront chargées de tenir regiſtre des moindres circonſtances de l'un & de l'autre traitement. Tous les huit jours les Commiſſaires conſtateront l'état actuel des malades. Enfin, le temps demandé par l'inventeur du nouveau remède étant expiré, ils dreſſeront un procès-verbal de l'état des perſonnes traitées, ſur deux colonnes parallèles, afin de rendre plus ſenſible la différence des réſultats. Ici finiroient les fonctions des Commiſſaires, ſi tous les malades du Chirurgien étoient guéris. Dans la ſuppoſition contraire, le propoſant pourroit demander & obtenir le délai qu'il croiroit néceſſaire à l'entier ſuccès. Le Chirurgien en profiteroit auſſi, ſi l'état de ſes malades exigeoit une prorogation de ſoins. Après l'expiration du délai, les

réſultats ſeront conſtatés dans la forme ci-deſſus preſcrite.

Ou tous les malades traités par le propoſant ſont guéris, ou ils ne le ſont point tous. Dans le dernier cas, ſi les malades manqués par le nouveau remède ſont en plus grand nombre que ceux manqués par la méthode miſe en oppoſition, ou ſeulement à nombre égal, la conſignation, deſtinée à mettre un frein néceſſaire à la cupidité du charlataniſme, ſervira de dédommagement à ſes victimes. Les malades, non guéris par le remède nouveau, ſe partageront l'entière conſignation.

Dans le cas où tous les malades traités par le nouveau moyen ſeroient guéris, ou au moins, dans le cas où le propoſant auroit guéri plus de malades que le Chirurgien, les eſſais ſeroient recommencés juſqu'à trois fois. Si le nouveau remède conſerve ſes avantages, l'inventeur mérite une récompenſe; on ne ſauroit la lui refuſer. Mais dans aucun cas, s'il n'a d'ailleurs la miſſion légale de pratiquer, il ne doit être admis à diſtribuer, vendre, adminiſtrer ſon remède. Plus ce remède eſt ſupérieur aux moyens connus, plus on doit ſe hâter d'étendre ſes bienfaits en le rendant public. Accorder un brevet, eſt ſans doute un expédient très-ſimple & ſur-tout très-économique pour récompenſer l'inventeur; mais un brevet eſt une arme dont l'homme étranger à l'art de guérir ne peut qu'abuſer. Qu'on ſuive cette marche, &

bientôt l'on verra s'éclipſer les demandeurs de brevets, qui ne ſont quelquefois que les prête-noms de certains hommes cupides, qui mettent en avant des gens ſans reſſources comme ſans aveu, pour que la honte attachée au métier de charlatan n'arrive pas juſqu'à eux. Ils rendent cet hommage à la décence publique, qu'ils en prennent le maſque.

Quelquefois l'amour de l'humanité mal-entendu produit les mêmes effets que le charlataniſme. Avec les meilleures intentions du monde, on s'enthouſiaſme, ſans ſavoir pourquoi, d'un remède impuiſſant ou dangereux; & plus on étoit élevé par la voix publique au-deſſus de l'erreur, moins on veut avouer qu'on s'eſt trompé. On a vu le célèbre Van-Swieten protéger le ſublimé corroſif ſur parole, & mettre dans la protection qu'il accordoit à ce dangereux médicament, une conſtance qui n'appartient qu'à la conviction. » Van-Swieten, ſurchargé d'affaires importantes, » ne pouvoit pas s'occuper lui-même des expériences » qu'il jugeoit néceſſaires pour apprécier les effets du » ſublimé corroſif. Il chargea de ce ſoin les Méde- » cins de quelques Hopitaux. Parmi ceux qu'il ho- » nora de ſa confiance, il s'en trouva qui, dans » la vue de s'attirer ſa bienveillance, ne craigni- » rent point de lui faire de faux rapports, & de » ſe vanter dans leurs relations, d'avoir guéri des » malades par *centaines* & par *milliers*. Croyant avoir » affaire à des gens intègres & éclairés, Swieten

» n'eut pas de peine à croire vrais & ſincères les ſuc-
» cès dont on berçoit ſa prévoyante ſagacité. Si ce
» grand homme avoit connu le peu de ſuccès ré-
» ſultans de ce remède, les dangers qu'il faiſoit
» courir aux perſonnes miſes en expérience, & les
» évènemens funeſtes qui ſuivoient ſon adminiſtration,
» loin de protéger ce remède, il l'eût replongé ſans
» doute dans l'oubli d'où il l'avoit tiré.... Une choſe
» qui doit ſurprendre dans l'hiſtoire du ſublimé cor-
» roſif, c'eſt que notre premier médecin, huit ans
» avant d'accorder à ce remède la protection qui l'a
» mis en vogue, fit chaſſer du ſervice militaire le
» Chirurgien-major du Régiment de Dignen, pour
» l'avoir fait prendre à un jeune cavalier, qui tomba
» dans l'étyſie (1).... Parmi les milliers de malades
» que le Docteur Locher diſoit avoir guéris par le
» ſublimé corroſif, il comptoit ceux que le déſeſ-
» poir avoit portés à s'évader de l'Hopital, ceux qui
» étoient ſortis des remèdes comme ils y étoient en-
» trés; quelques-uns preſque aveugles, ou ſourds, cra-
» chant le ſang; les femmes groſſes accouchées d'enfans
» morts pendant le traitement, &c. «.

Le Lecteur ſtupéfait des imputations graves qu'il vient de lire, oſe à peine en croire ſes yeux. De pareilles anecdotes lui paroiſſent incroyables; il en

(1) Cet accident eſt trop ordinaire au ſublimé corroſif, pour qu'on puiſſe l'attribuer à la mauvaiſe adminiſtration.

cherche l'Auteur & ne ſe perſuade pas qu'il oſe ſe montrer. Que le Lecteur ſe détrompe : ces anecdotes ſont atteſtées & publiées par un témoin oculaire dont le témoignage contrebalanceroit celui de Van-Swieten lui-même, quand ce premier Médecin auroit vu les faits qu'il raconte ; en un mot, c'eſt le premier Chirurgien de l'Empereur, qui contredit après avoir vu, le premier Médecin du même prince, qui a cru ſans prendre la peine de voir, c'eſt le célèbre M. de Branbilla, digne à tous égards de ſeconder les grands projets de bienfaiſance de ſon auguſte maître (1).

Nous deſirerions pouvoir ſéparer la cauſe du ſublimé de celle de Van-Swieten, afin d'éviter l'injuſte ſoupçon d'en vouloir à la mémoire de ce Médecin, tandis que notre unique but ſeroit d'opérer une réforme utile dans l'abus étrange qu'on fait aujourd'hui du médicament qu'il a divulgué, pour la ſeconde ou troiſième fois.

Dans les reproches faits à Van-Swieten par M. Bran-

(1) Ce ſavant Chirurgien commence avec ſuccès dans les états de l'Empereur, en faveur de la Chirurgie, l'heureuſe révolution conſommée en France par le célèbre M. de la Martinière. Voyez, dans tout leur détail, les anecdotes mentionnées au texte, dans ſon *Trattato Chirurgico-Pratico, ſopra il Flemmone. In Milano*, 1777, in-4°. Part. 2, pag. 272 & ſeq.

M. Sanchez eſt abſolument dans la même opinion que M. Brambilla. » Je ſuis entièrement convaincu, dit ce Médecin, que M. le

billa, renouvellés par M. Sanchez (1), l'erreur peut être involontaire; il peut avoir été trompé par des expérimenteurs infidèles. En eſt-il de même des reproches qu'on entrevoit dans l'anecdote qui nous reſte à publier. Tout le monde connoît la franchiſe, la modération, la candeur qui caractériſoient M. Sanchez, & qui reſpirent dans ſes écrits. C'eſt néanmoins de cet homme reſpectable que nous apprendrons ſi Van-Swieten a mis dans les éloges prodigués au ſublimé corroſif, la bonne-foi qu'on devoit atten-

---

Baron Van-Swieten a été, dans cette occaſion, la dupe des courtiſans, ainſi que M. le Chevalier Pringle celle des Chirurgiens des Hopitaux dont il avoit la direction, tous louant à outrance la teinture de ſublimé corroſif, que ces deux ſavans Médecins avoient introduite dans la Pratique de la Médecine ». *Obſerv. ſur les Maladies Vénériennes*, Paris, 1785, in-12. pag. 149.

» (1) M. Van-Swieten a conſeillé la teinture de ſublimé corroſif ſans les précautions que je lui avois communiquées; mais » les Médecins & Chirurgiens auxquels il avoit ordonné d'en » faire l'eſſai, lui en rapportèrent des effets merveilleux, ſans » avoir eu la précaution de mettre deux fois par jour les malades » dans le bain de vapeur : il a publié, ſur la foi de ſes adulateurs, les bons effets qu'ils aſſuroient en avoir obtenus. La » même choſe eſt arrivée en Angleterre à M. Pringle; il a préconiſé la même teinture d'après le rapport des Chirurgiens qui » étoient ſous ſon commandement, & qui s'occupoient plus à » lui plaire, qu'à déclarer ce qu'il y avoit de nuiſible dans l'adminiſtration de ce remède ». *Obſervations ſur les Maladies Vénériennes*, par M. Sanchez, pag. 144.

dre d'un auſtère républicain, d'un homme revêtu des ſuprêmes dignités de l'art qu'il profeſſoit.

» Dès 1742, j'avois appris d'un Chirurgien Alle-
» mand, qui avoit été pendant pluſieurs années en
» Sibérie, dit M. Sanchez, qu'on y faiſoit uſage
» du ſublimé corroſif dans la maladie vénérienne.
» ....il me dit ſeulement qu'il donnoit le ſublimé dans
» l'eau-de-vie de grain, & qu'immédiatement après
» il faiſoit entrer les malades dans le bain de vapeurs
» ruſſe, où ils ſuoient ſelon leurs forces «. M. Sanchez fixa la doſe du remède, l'adminiſtra conjointement avec les bains ruſſes, & ne tarda pas à s'appercevoir
» que ce médicament étoit plus ſûr, & avoit plus d'effi-
» cacité, ſi le malade entroit d'abord dans le bain ruſſe,
» & prenoit le remède lorſqu'il commençoit à ſuer;
» laiſſant aller les ſueurs ſelon les forces, & ſe
» mettant au lit, en ſortant du bain, dans une
» chambre chaude placée à côté. Ce fut alors, con-
» tinue M. Sanchez, que je communiquai les effets
» de ce remède à M. le Baron Van-Swieten, qui
» m'en témoigna publiquement ſa reconnoiſſance;
» mais je ſuis ſurpris qu'il n'ait fait aucune mention
» de l'utilité des bains de vapeurs pendant l'uſage
» de ce remède, & qu'au lieu de ce bain il ait con-
» ſeillé la décoction de racines de guimauve & de
» réglisſe, dans quelque partie de lait, ou quelque-
» fois ſeulement la décoction d'orge ou d'avoine,
» mêlée avec la quatrième partie de lait. Je ſuis en-

» core plus ſurpris que cet Auteur reſpectable ait » avancé, que je lui avois communiqué que la ſa- » livation paroiſſoit ordinairement chez les malades » qui faiſoient uſage du ſublimé corroſif. Il eſt vrai » que je l'ai vu ſurvenir chez les malades qui, » après être ſortis du bain, n'avoient pas eu ſoin » de ſe tenir chaudement, & s'étoient refroidis; » mais je n'ai jamais vu ni obſervé la moindre ſaliva- » tion chez les perſonnes qui s'aſſujettiſſoient rigou- » reuſement au régime preſcrit ci-deſſus « (1).

Voilà les plaintes infiniment modérées de M. Sanchez. Nous ignorerons toujours ce qui porta M. Van-Swieten à mutiler, par un ſilence réfléchi, la méthode d'adminiſtrer le ſublimé corroſif; mais nous ſavons que les bains ruſſes n'exiſtent ni dans l'Allemagne, ni dans le reſte de l'Europe méridionale. Conſerver à ces bains l'importance que l'expérience leur accordoit dans le traitement par le ſublimé, n'étoit-ce pas renvoyer le remède qu'on vouloit répandre, dans les climats d'où l'on venoit de le tirer.

En même temps que l'archiatre de Vienne tronquoit & mutiloit la méthode, peut-être exagéroit-il les ſuccès du ſublimé corroſif; il eſt au moins certain qu'il étendoit beaucoup plus loin que l'archiatre de Ruſſie, la ſphère d'activité de ce médicament. Ecoutons ce dernier, &, comme lui, défendons-nous

(1) Ibid. pag. 3 & ſuiv.

également de l'enthouſiaſme qui ne voit point, & de la mauvaiſe-foi, qui ne veut pas voir. » On ſait » par des Ouvrages publiés en Angleterre & en » France, que ce remède a manqué pluſieurs fois. » Malgré ces autorités, je ne balancerois point à » faire uſage du ſublimé corroſif, *de la manière ci-* » *deſſus décrite, ſi j'avois à ma diſpoſition des bains de* » *vapeurs, conſtruits à la ruſſe*, & que les ſymptô- » mes vénériens ſe montraſſent à la ſuperficie du » corps, comme ſont les ulcères, les dartres croû- » teuſes, les exoſtoſes, la carie, les condylomes, &c. » car ſi la maladie vénérienne ne ſe manifeſtoit pas » de cette manière, & que je n'euſſe pas le ſecours » des bains de vapeurs, je n'entreprendrois jamais » de guérir cette maladie avec le ſublimé corroſif, » quoique ce remède ait été vanté par des Médecins » très-renommés » (1). Eſt-ce avec cette circonſpection que Van-Swieten a recommandé l'uſage du ſublimé? Si l'enthouſiaſme ſimulé de ſes adulateurs eſt devenu réel & vrai dans ſa tête, il faut le plaindre; c'eſt un tribut qu'il payoit à la foibleſſe humaine: s'il ne partageoit point l'enthouſiaſme qu'il tâchoit d'inſpirer, que faut-il penſer de ſa perſonne & de ſes écrits.

Parmi les diverſes cauſes qui devoient accréditer le ſublimé corroſif en France, même indépendam-

(1) Ibid. pag. 9.

ment de ſon efficacité, l'on doit mettre au premier rang l'opinion qui s'eſt formée inſenſiblement, & comme par communication, dans la tête des ignorans, & par conſéquent dans la tête du plus grand nombre, que le ſublimé corroſif, ayant réuſſi dans quelques maux rebelles aux mercuriaux ordinaires, réuſſiroit également contre les maux vénériens en général, ſans attendre que la néceſſité de ce vigoureux agent fût indiquée par l'impuiſſance des moyens plus doux. Mais ils ſe trompent étrangement dans leur conſéquence. Un *ſtimulus* quelconque eſt néceſſaire pour ſolliciter les ſolides à broyer les fluides épaiſſis; mais un *ſtimulus* trop fort augmente les ſtaſes, les engorgemens, & chaſſe les matières non fondues en des lieux foibles, où il les cantonne & les retient. Un *ſtimulus* trop foible n'irrite pas aſſez les ſolides; leur force atténuante, car les ſolides ſeuls atténuent, eſt inférieure à la tendance des fluides lymphatiques vers l'épaiſſiſſement; celle-ci l'emporte & la maladie réſiſte à l'aiguillon trop foible, où même elle va croiſſant. C'eſt ici que le ſublimé corroſif, le précipité blanc, le vitriol de mercure ou la portion ſoluble du turbith, le turbith lui-même, le mercure doux, la panacée, &c. développeront avec ſuccès leur puiſſante énergie.

Je raiſonne, & je ne m'appercois pas que j'ai affaire à la tourbe des imitateurs, qui ne raiſonne point. La véritable cauſe de la préférence qu'ils accordent

au ſublimé corroſif, c'eſt le bon marché : car puiſque les Charlatans titrés ſont ſoufferts, accueillis, je dirois preſque recherchés, il faut qu'une infinité de guériſſeurs, qui dévaſtent la capitale, traitent à leur taux, & rivaliſent avec eux, par le prix comme par la conduite, & quelquefois par l'ignorance & par les mœurs.

Une ſeconde cauſe, non moins puiſſante, c'eſt la fauſſe opinion où ſont les routiniers, que le ſublimé guérit indépendamment de la bonne adminiſtration. Ils vont, & j'en ai reçu cent fois l'aveu, juſqu'à ſe perſuader qu'il n'y a point de règle pour diſcerner les cas où le ſublimé peut convenir ; qu'il n'y a pas de méthode pour l'adminiſtrer avec toute la ſûreté qu'il comporte, & tout le ſuccès qu'on en peut attendre. La ſeule choſe eſſentielle à leurs yeux, c'eſt de le donner à petite doſe. Les diſpoſitions phyſiques du ſujet, ſon tempérament, ſa conduite actuelle, &c., tout cela n'eſt que minuties, qu'ils négligent ſciemment ; bien ſûrs de trouver au beſoin, après le non-ſuccès, des ſubterfuges capables d'excuſer leur conduite aux yeux des Conſultans qu'ils ſe choiſiront. Ils n'ont point exigé que le malade renonçât à ſon train de vie ordinaire, parce qu'il auroit cherché des guériſſeurs plus commodes, maintenant ils allèguent les ſuites néceſſaires de ce train de vie, qu'il leur plaît d'appeller imprudences, & qui le ſont en effet ; mais qu'eux ſeuls ont perdu le droit

de qualifier ainſi; parce qu'ils les ont prévues, ſans vouloir les prévenir, de peur de ſe rendre trop difficiles, & que les malades n'allaſſent chercher ailleurs des guériſſeurs plus accommodans.

Qu'on n'infère pas de ces conſidérations générales, que le ſublimé corroſif ne guérit point la vérole. Nous avons reconnu le contraire ailleurs; mais nous avons dit auſſi très-affirmativement qu'il ne convient point, qu'il eſt même pernicieux aux perſonnes fort ſenſibles, aux femmes vaporeuſes, aux bilieux, aux mélancoliques, &c., & nous avons ajouté, qu'en pareille circonſtance, il augmente les accidens, & n'attaque point la cauſe.

On pourroit peut-être alléguer quelques exemples de perſonnes de cette conſtitution, guéries impunément & ſûrement par le ſublimé corroſif. Si l'on en trouve, qu'on peſe les circonſtances de ces guériſons, & l'on ſe convaincra que l'abſence des accidens qui ſont propres au ſublimé ne le juſtifient point; qu'une illuſion fort ordinaire met ici l'apparence à la place de la réalité. Les premiers principes de la chymie, les élémens les plus ſimples de l'art de formuler, font voir dans certaines manières d'adminiſtrer le ſublimé, des décompoſitions ſucceſſives, qui transforment, émouſſent, dénaturent ce ſel, ſans le concours de l'organe qui le reçoit. Les tiſanes les plus ſimples, le lait, quelques eaux communes.... décompoſent le ſublimé corroſif. Les reſtes d'alimens qu'il rencontre dans l'eſto-

mac & le *duodenum*, continuent la décompoſition commencée dans les vaſes, par les véhicules terreux; les boiſſons, & ſur-tout les matières terreuſes, plus ou moins abondantes dans les premières voies, l'achèvent peut-être. En un mot, il arrive toujours d'une manière obſcure, ce qu'on voit arriver d'une manière très-claire, lorſqu'on adminiſtre le ſublimé dans l'eau de chaux. Ici la décompoſition eſt plus conſidérable & plus manifeſte, mais elle n'eſt pas plus réelle que dans le petit nombre de cas où des perſonnes très-ſenſibles ont pris impunément le ſublimé corroſif. Telle eſt la ſource de l'illuſion : on donne véritablement du ſublimé, on le donne à telle ou telle doſe; mais il eſt de ces circonſtances où le malade ne reçoit point de ſublimé; il en eſt d'autres où il n'en reçoit qu'une partie; il en eſt enfin où tout le ſublimé reçu ſe décompoſe dans les premières voies, & ſe dépouille entièrement du terrible aiguillon qui le rend ſi redoutable à la claſſe de malades indiquée plus haut.

Diſons nettement, une fois pour toutes, ce que nous penſons du ſublimé corroſif. Réſervé pour les cas déſignés par Boerhaave, & reſtreint aux doſes autoriſées par ce grand homme, il pouvoit augmenter les reſſources de l'art; étendu à preſque tous les cas d'infection vénérienne, augmenté dans ſes doſes, adminiſtré par toutes ſortes de mains, il eſt un vrai fléau. Le bien qu'il fait, d'autres anti-vénériens le feroient comme lui : le mal ſeul lui appartient exclu-

ſivement. Le grand nom de Van-Swieten n'impoſera point à l'homme inſtruit. Swieten étoit homme, il avoit ſes foibleſſes, & c'en étoit une ſans doute de s'obſtiner, & de mettre tout en œuvre pour faire proſpérer un remède adoptif dont il avoit entrepris la fortune.

Avant de mettre fin à ce Chapitre *Des anti-vénériens nouveaux*, nous croyons devoir entrer dans quelques détails ſur notre propre remède, *l'alkali volatil.* Toujours preſſé, dans mes Ecrits, d'arriver au but, & plus occupé de les reſſerrer que de les étendre, j'avois négligé dans la première édition de cet Eſſai, des éclairciſſemens, qui me ſembloient alors peu néceſſaires, ſur les eſpèces d'alkali volatil, eſſentiellement les mêmes, mais différentes à raiſon des procédés divers par leſquels on les retire du ſel ammoniac ou des ſubſtances animales. L'expérience & les fréquentes queſtions qui m'ont été faites à cet égard, m'ont prouvé depuis, que dans la claſſe de Praticiens réputés inſtruits, les connoiſſances chimiques les plus triviales ſont moins répandues qu'on ne ſe l'imagine.

L'alkali volatil, que j'emploie de préférence à tous les autres, eſt celui qu'on retire du ſel ammoniac, par l'intermède des alkalis fixes, ſelon le procédé du *Codex* de Paris. Cet alkali eſt en même temps un des plus doux, & le plus ſûr dans ſes doſes. Pour avoir à cet égard la plus grande certi-

tude, j'exige que ce ſel ſoit concret & ſec. Lorſqu'il eſt humide ou liquide, on ignore dans quelle proportion la portion ſaline eſt contenue dans le véhicule qui l'humecte ou le diſſout; & par conſéquent on ne peut doſer le remède que par appréciation, ce qui n'eſt pas ſans inconvénient. A cela près, ſon action & ſes propriétés ſont abſolument les mêmes.

Je rejette l'alkali volatil concret & fluide, tiré de la corne de cerf, des os & des autres ſubſtances animales; par ce qu'il retient, à moins qu'on ne le convertiſſe en ſel ammoniac, ce qui le rendroit fort cher, une petite portion d'huile empyreumatique, infiniment déſagréable au goût. Il eſt plus doux que celui que je préfère, il eſt moins actif; mais je ne doute point qu'en augmentant la doſe de quelques grains par gros, il ne produisît les mêmes bons effets que l'alkali volatil tiré du ſel ammoniac.

J'exclus auſſi l'alkali volatil concret du *Commerce*. il eſt tiré par la craie, & beaucoup plus foible que celui qu'on obtient par l'intermède des alkalis fixes. Il eſt impoſſible que dans l'alkali volatil du commerce, tout ſoit alkali. On ſuppoſe que dans le ſel ammoniac l'acide & l'alkali ſont en poids égal; par conſéquent on ne peut obtenir au plus, d'une livre de ſel ammoniac, que huit onces d'alkali volatil concret, & je ne crois pas qu'on en obtienne communément au-delà de cinq. Lorſqu'on décompoſe le ſel ammoniac par la craie, le produit eſt tout

concret, & s'élève juſqu'à xiv, xv, xvj, & même xvij onces. Tout, dans ce produit, n'eſt donc pas alkali volatil. Ce n'eſt pas dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, qu'on doit rechercher en quoi conſiſte cette augmentation de poids. Eſt-ce le gas crayeux, l'eau, la craie, ou le ſel ammoniac non-décompoſé, qui font cette augmentation, enſemble ou ſéparément? Dans quelle proportion concourent-ils à cette augmentation, &c.? il ſuffit au Praticien de ſavoir qu'en donnant dix-huit grains d'alkali volatil tiré par la craie, il n'en donne au plus que neuf, & que ces neuf grains, ſelon toute apparence, n'agiſſent pas auſſi puiſſamment que neuf grains d'alkali volatil concret, tiré par les alkalis fixes, c'eſt-à-dire, tel que je le demande dans cet Eſſai.

Nous donnons la même excluſion à l'alkali volatil, dégagé du ſel ammoniac par l'intermède de la chaux. On appelle ce ſel alkali volatil *cauſtique*, à cauſe de ſon âcreté brûlante, & alkali volatil *fluor*, parce qu'il eſt de ſon eſſence d'être fluide; il devient doux lorſqu'il perd ſa fluidité. L'alkali volatil du commerce pèche par défaut d'action; celui-ci, par l'excès contraire, puiſqu'il cautériſe & détruit les parties auxquelles on l'applique. Le véhicule affoiblit ſa cauſticité, mais ne la détruit pas. Je ſais qu'on l'a donné quelquefois avec ſuccès, & qu'on a jugé vaines les juſtes craintes que je tâchois d'inſpirer. J'ai dans les mains des relations d'où l'on ſe croit

en

en droit d'inférer, qu'on peut, à des doſes convenables, employer ce ſel, comme on emploie l'alkali volatil concret. Toutes les obſervations qui tendent à prouver l'innocuité de l'alkali volatil cauſtique, ont été faites dans l'Inde, en Amérique, ou ſur nos flottes & celles des Anglois, pendant la dernière guerre, c'eſt-à-dire, dans des circonſtances où l'on n'avoit ſous la main que cette eſpèce d'alkali volatil. Or, perſonne n'ignore que cet alkali perd en vieilliſſant de ſa cauſticité, ou reprend de ſon gaz, même dans les vaiſſeaux fermés, & qu'on n'ouvre point. Combien plus aiſément doit ſe *gazer* l'alkali cauſtique conſervé dans un vaiſſeau où l'on puiſe ſouvent, & qu'on ne bouche pas toujours avec l'attention & la célérité néceſſaires, pour ne lui laiſſer que la moindre communication poſſible avec le gaz méphitique, abondamment répandu dans l'atmoſphère. Je préſume donc que ſous l'étiquette d'*alkali fluor*, ſe trouvoit réellement un alkali volatil doux. Au reſte, l'alkali volatil *fluor* eſt à l'alkali volatil concret, ce que la leſſive des ſavonniers eſt à l'alkali concret tiré du tartre ou du nitre, au ſel de ſoude, &c. Maintenant que les Praticiens ſe décident dans leur choix. En conſeillant l'alkali volatil, je garantis l'uſage & non l'abus. S'ils déſapprouvent ma timidité, puiſſent-ils ne pas donner lieu un jour de blâmer leur imprudence & leur témérité!

L'alkali volatil cauſtique, trop actif pour être ap-

pliqué ſans riſque à nos foibles organes, eſt ſuſceptible d'être adouci par ſa combinaiſon avec les huiles, & de former avec elles un véritable ſavon. Ce médicament, trop peu connu des Chirurgiens François, eſt un moyen très-puiſſant qu'ils ont tort de négliger. Il réunit aux propriétés que Fuller attribue à ſon *liniment volatil* (1), la vertu anti-ſcrophuleuſe, anti-pſorique, anti-vénérienne : voici ſa formule.

℞. Alkali volatil très-cauſtique, . . . . ℥j.

Verſez-le dans une capſule de verre, & ajoutez peu-à-peu, en même temps que vous agiterez le mêlange en rond avec une ſpatule d'ivoire,

Huile d'amandes douces, . . . . . ℥ij

On ceſſe d'agiter le mêlange dès qu'il a pris une conſiſtance de crême, & on le verſe dans un bocal à large ouverture. Au bout d'un petit nombre de jours, il eſt déja parvenu à la conſiſtance d'extrait liquide, quelquefois même à celle du ſavon médical ordinaire.

Le fréquent uſage que je fais depuis long-temps de ce médicament, qu'on pourroit appeller *ſavon animal*, dans tous les cas où je veux réſoudre, m'a mis à portée de l'apprécier. Je l'ai vu fondre & diſſiper des noyaux de glandes inguinales, reſtes d'anciens bubons, des tumeurs ſcrophuleuſes fort an-

(1) La formule de Fuller eſt trop vague : on peut la ſuivre & n'obtenir ni *liniment* ni ſavon.

ciennes, des exoſtoſes fauſſes non enflammées, des empâtemens rebelles du prépuce, & beaucoup d'autres accidens du même genre.

En obſervant attentivement l'action du ſavon animal, j'ai vu qu'elle étoit double : une portion agit comme topique ſur le lieu qui le reçoit, l'autre portion eſt réſorbée & devient médicament interne. Cette dernière agit ſur tous les ſolides & les fluides du corps humain, comme agiroit l'alkali volatil pris par la bouche : il ſtimule, augmente l'action des ſolides, & produit le *mouvement fébrile*, d'où dépend l'atténuation ou la fonte, qui atteſte & garantit la guériſon de la cachexie vénérienne. Il fait plus, il pouſſe aux urines ou aux ſueurs, ſelon des circonſtances dont le Praticien peut diſpoſer à ſon gré. Ces obſervations, pluſieurs fois répétées, m'ont conduit à penſer, que des frictions méthodiques avec le ſavon animal, guériroient la vérole, auſſi ſûrement & plus commodément que l'alkali volatil pris par la bouche. Des eſſais déja tentés avec ſuccès, m'affermiſſent dans mon opinion ; mais ils ne ſont pas aſſez déciſifs pour m'autoriſer à réduire en méthode & propoſer avec confiance les frictions de ſavon animal. Si quelqu'un les tente, il éprouvera comme moi, qu'il faut faire entrer par cette voie un peu plus d'alkali volatil que par la bouche ; que lorſqu'on les fait ſur des peaux très-ſenſibles, on doit étendre le ſavon dans un quart, un tiers, &c. de beurre de

cacao, ou de quelqu'autre excipient; qu'il faut purger de temps en temps..... Mais j'oublie que je ne fais que propoſer de légères tentatives, faites avec un remède étrange autant que nouveau, & qu'il n'eſt pas temps encore de rédiger la méthode ſelon laquelle il conviendroit de l'adminiſtrer (1).

Au haſard de faire rire les Praticiens routiniers, je terminerai l'expoſition de mes expériences & de mes vues ſur les alkalis volatils, par une anecdote relative à la vertu antivénérienne de la matière qui les fournit. » J'ai appris en Ruſſie, dit M. Sanchez, » de perſonnes dignes de foi, que les Perſans ſe » guériſſent de la maladie vénérienne, de la manière » ſuivante : le malade ſe met tout nud dans une la» trine juſqu'au col, avec une eſpèce de chapeau ſur » la tête, afin que la vapeur des matières échauffe » la reſpiration & toute la tête (2). On lui fait pren» dre des liquides ſeulement pendant 21 jours, qu'il y » reſte. Il y dort, & au bout de ce temps, il ſort

(1) J'ai quelque idée confuſe d'avoir lu dans Frédéric Hoffmann, qu'une vérole confirmée fut guérie par des frictions faites avec une ſorte de pommade ou liniment compoſé de camphre diſſous dans l'huile. Si ce fait eſt vrai, il fournit une probabilité de plus en faveur des frictions qu'on feroit avec le ſavon animal.

(2) Sans doute que les latrines de Perſe & de Pologne n'ont point de méphitiſme ; autrement les malheureux qui s'y plongent juſqu'au col, courroient riſque de n'en point ſortir vivans.

» parfaitement guéri, & ſon corps renouvellé. En » Pologne, on traite de la même manière ceux qui » ſont attaqués de la Plique Polonaiſe, & ils ſont » guéris. Ceux qui ſont atteints de la maladie véné- » rienne, & qui veulent s'aſſujettir à cet horrible » remède, ſont également guéris (1) «. Nous croyons devoir nous diſpenſer de tirer de ces faits les inductions qu'elles préſentent en faveur des alkalis volatils; ce ſeroit un travail ſuperflu pour ceux de nos Lecteurs qui ſont en état d'en profiter, il ſeroit inutile aux autres.

---

(1) Obſerv. ſur les Malad. vénérienn. pag. 109. Voy. auſſi dans Camerarius (*Sylloge memorabilium, Centur. IX, pag.* 75.) l'hiſtoire d'un Mendiant qui ſe guérit de la vérole, en reſtant un certain temps plongé juſqu'au col dans le fumier de cheval.

# CHAPITRE V.

## *Des Préparations.*

ON commet d'énormes fautes dans l'adminiſtration des moyens généraux, deſtinés à frayer la voie aux frictions mercurielles, lorſque, conduit par la routine, on ne ſaiſit pas l'eſprit des précepres relatifs *à ces préparations.*

On débute preſque toujours par une ou pluſieurs ſaignées. Cependant ſi le malade n'eſt pas pléthorique, ces ſaignées ne peuvent que lui nuire; or, la plupart de ceux que leurs maux forcent à recourir à un remède rel que les frictions, ſont dans un état très-contraire à la pléthore.

On purge, en débutant, trois ou quatre fois & davantage. Mais qu'attend-on de ces purgations? veut-on entraîner une portion du virus? On ne fait donc pas attention que ce n'eſt point par cette voie que ſe fait la dépuration; & quand ce ſeroit par-là qu'elle devroit ſe faire, les humeurs n'étant pas atténuées, ces évacuations préliminaires ne ſauroient produire aucun bien réel. Diſons plus, il faur du phlegme, du véhicule, quand on veut fondre ou atténuer: l'entraîner avant le temps, ou trop abondamment, c'eſt nuire à l'action des fondans, en général, & des anti-vénériens en particulier.

On ne doit avoir en vue dans l'uſage des pur-

gatifs, que d'entraîner doucement les gros excrémens A la vérité, cette précaution eſt eſſentielle; car ſi on la négligeoit, le ventre venant à ſe ſerrer, comme il arrive d'ordinaire dans le cours du traitement, la chaleur que les frictions déterminent ameneroit bientôt les matières fécales à la putréfaction abſolue, & les miaſmes échappés de ce foyer putride iroient infecter les humeurs, qui n'ont déja que trop de tendance à la putréfaction, & produiroient la fièvre. Ce repompement des miaſmes qu'un trop long ſéjour des excrémens dans les inteſtins a mis en liberté, explique, pour le dire en paſſant, d'une manière ſimple & natutelle, comment la conſtipation ſeule, indépendamment de la quantité des matières tetenues, peut donner & donne en effet le mal de tête, la fièvre, &c.

Du même principe découle auſſi la néceſſité de tenir le ventre libre pendant le cours du traitement. Car le mercure & les autres anti-vénériens, tendent à produire la diathèſe putride, & par-tout où cette diathèſe ſe rencontre, la liberté du ventre eſt de la plus grande importance. Pourquoi donc le commun des Praticiens néglige-t-il cette indication? c'eſt que la routine le veut ainſi.

On inonde les malades de tiſanes humectantes; on les baigne ſouvent, & long-temps. L'uſage indéterminé de ces moyens eſt encore pernicieux. Suppoſons un individu dont les ſolides ſoient flaſques,

peu irritables & les liquides ſurabondans en phlegme; un tel malade a certainement moins beſoin de frein que d'aiguillon. Pourquoi donc épuiſer ſes forces, en ôtant le reſſort à ſes ſolides? Le cas que je ſuppoſe ſe préſente ſouvent dans la pratique, tant par la conſtitution propre aux habitans de ce climat, que par l'effet de la maladie elle-même, qui, preſque toujours accompagnée de cacochilie & de cacochimie, exclut néceſſairement la pléthore, & produit ſouvent l'atonie. Enfin, s'il eſt vrai, comme le penſoit Thierry de Hery, que les pituiteux & les femmes, en général plus pituiteuſes que les hommes, ſoient, à raiſon de leur conſtitution, plus difficiles à guérir que les perſonnes d'un autre ſexe & d'une autre tempérament, eſt-il raiſonnable de ſe créer des obſtacles pour avoir le plaiſir de les renverſer.

Mais ſuppoſons la néceſſité de porter dans les ſolides & les liquides beaucoup de phlegme. Les bains ſont-ils donc le moyen le plus propre à produire ce double effet? Boerhaave n'en jugeoit pas ainſi. Il préparoit ſes malades en les mettant dans une chambre chaude & au lit; il leur faiſoit boire une décoction de racines de chien-dent, de ſquine, de ſalſepareille, d'orge mondé, très-chaude, à la doſe de quatre onces, toutes les heures, juſqu'à ce qu'il parût dans les urines un ſédiment blanchâtre & peſant; ſigne auquel on reconnoît que les humeurs ſont délayées & ſans cohéſion inflammatoire. Les ma-

lades étoient préparés ainſi pendant ſix ou ſept jours, & toujours entretenus dans une douce tranſpiration. Si cette manière de préparer les malades aux traitemens anti-vénériens ne mérite pas une préférence abſolue ſur la méthode triviale, peut-on nier au moins qu'elle ne ſoit préférable dans bien des circonſtances, & que l'oubli où elle eſt tombée, ne ſoit une véritable perte pour l'art de guérir.

Je penſe avec le célèbre Sydenham, qu'en général on ne ſent pas aſſez le prix des forces; on les épuiſe, ſans ſonger qu'elles ſeront néceſſaires pour ſoutenir les fatigues du traitement: c'eſt, dit plaiſamment le Médecin Anglois, couper les jarrets à ceux qu'on mène au combat (1).

C'eſt ſur les vues que je viens d'expoſer, que les bons Praticiens règlent les préparations; car pour eux il n'y a pas de règle générale; c'eſt toujours de l'état actuel du malade qu'ils tirent les indications: tantôt ils omettent toute préparation, tantôt ils y inſiſtent

---

(1) *Quæritur utrum corpori, conſtantibus adhuc viribus, vegeto & valenti, ac proinde frangendis inimici conatibus haud impari; an eidem miſſione ſanguinis & tenui diæta jam debilitato rectiùs committatur venenum* (le mercure)? *Haud dubiè ſatiùs eſſe duxerit æquus rerum æſtimator nihil agere, quàm ita importunè ſatagendo nocere. Quid, quòd experientia teſtatur, nullis evacuationibus, aut alio modo infirmatos ſalivationis impetum multò meliùs ſuſtinere, quàm eos, quorum quaſi ante prælium inciſi ſunt nervi?* Epiſt. Reſponſor. 2.

beaucoup, comme par exemple, lorſque leur malade a la peau ſèche, la fibre très-irritable, les humeurs épaiſſes & dépourvues de phlegme. Ils craindroient ici que les liquides n'ayant pas été aſſez délayés, ni les ſolides aſſez humectés, la fièvre, accident formidable dans cette circonſtance, s'emparât du malade, pendant l'action du mercure. Il faut, l'on ne ſauroit trop le répéter, ſe tenir d'autant plus en garde contre l'activité de cet agent, qu'il n'eſt pas plus poſſible d'évaluer *à priori* ſa force *abſolue*, que de graduer à volonté ſa force *relative*.

Voilà les principes d'après leſquels je preſcris les remèdes préparatoires, dans les traitemens par l'alkali volatil. Il eſt maintenant inutile que j'entre dans le détail des préparations.

Quant à la clôture, la raiſon nous dit qu'il eſt utile, ſouvent même néceſſaire de tenir les malades, quelque traitement qu'ils ſubiſſent, dans une chambre cloſe & modérément échauffée; mais l'expérience de ſon côté témoigne que la clôture n'eſt pas toujours une condition eſſentielle au ſuccès. Les Charlatans, s'emparant du petit nombre de faits favorables au penchant qu'ont tous les hommes à repouſſer loin d'eux toute gêne & toute contrainte, ſe ſont ſervis de ces faits pour décrier l'utilité de la retraite, que la prudence exige dans les véroles confirmées. Si cette opinion dangereuſe bornoit ſes fâcheux effets aux malades qui ſe livrent à cette ſorte de gens, le

mal ne ſeroit pas grand; il faut bien qu'ils portent la peine de leur ſotte crédulité. Mais elle influe ſur ceux même qui vont puiſer les ſecours de l'art dans ſa véritable ſource : rarement s'abſtiennent-ils d'oppoſer à l'utile ſévérité de nos méthodes, la trompeuſe douceur des procédés empiriques. Ils ne ſe prêtent qu'imparfaitement à ce qu'on exige d'eux; & même n'étant pas convaincus de la néceſſité de ce qu'ils ont promis d'obſerver, ils cherchent ſans ceſſe des prétextes nouveaux pour s'autoriſer à étendre des adouciſſemens qu'ils ont arrachés par importunité. De-là réſulte un tort réel pour l'art & pour ſes Miniſtres. Car ſi le ſuccès n'eſt pas tel qu'on peut le deſirer, le malade, après s'être mis de moitié dans le traitement, ſe gardera bien de prendre ſa part du manque de ſuccès : il a commencé par être indocile & raiſonneur, il finira par être injuſte & ingrat.

La clôture n'eût-elle d'autre avantage que celui de tenir le malade à portée de faire ce qui lui eſt preſcrit, & de le faire, de la manière & aux heures fixées, elle ſeroit d'un très-grand prix. Mais elle en a d'autres, elle lui ſauve mille écarts, elle le défend contre les intempéries de l'air, auquel il eſt d'autant plus ſenſible que ſes ſolides ſont irrités par le remède dont il fait uſage; elle le préſerve enfin d'une multitude d'accidens inflammatoires, qui menacent ſur-tout les malades traités par le mercure crud ou

par ſes préparations. Les partiſans outrés de ce minéral vous diront, qu'il fond puiſſamment les humeurs, & que c'eſt à raiſon de ſa propriété fondante qu'il excite la ſalivation. Cependant qu'on ſaigne les malades dans les premiers jours de la ſalivation, on leur tirera du ſang d'un rouge vif, épais, en un mot, du ſang véritablement inflammatoire.

On n'eſt pas d'accord ſur la température qu'il convient de donner au lieu que le malade occupe : quelques-uns la règlent d'après l'impreſſion qu'ils en reçoivent ; d'autres la déterminent au thermomètre. La première meſure eſt infidelle, parce que le Chirurgien, qui ne paſſe que quelques inſtans dans l'appartement, & qui d'ailleurs ne porte pas en lui le foyer de chaleur maladive que le remède allume & entretient chez le malade, trouve toujours trop bas un degré trop haut pour celui-ci. La ſeconde eſt infidelle auſſi, parce que le même degré ne convient ni à tous les malades, ni au même malade aux différentes époques de ſon traitement. D'ailleurs le thermomètre ſuſpendu contre un mur ne rend pas la vraie température de l'air de l'appartement : il faudroit, pour éviter cette erreur ; l'accrocher au fauteuil, ou aux rideaux du lit du malade, &c.

Quelle meſure peut-on donc prendre ? La ſenſation agréable du malade : les ſueurs dépuratoires viendront ſans être déterminées par l'excès de la chaleur, ſi le remède porte à la peau ; & les ſueurs qu'une

forte chaleur produiroit, ne seroient pas députatoires, ni par conséquent profitables (1).

Cette règle ne peut pas servir à mesurer la chaleur dans les Hopitaux, où l'on renferme jusqu'à cent malades dans la même chambre. En général, on donne la chaleur trop forte dans ces lieux-là; & c'est une des principales causes de la décomposition putride, ou scorbut factice, qui vient assaillir une grande partie des malades sur la fin du traitement, de l'hydropisie qu'il n'est pas rare de voir succéder à la diathèse putride, enfin de l'étisie, si souvent funeste, &c. C'est par de semblables malheurs que le *grand remède* a paru justifier le reproche qu'on lui a souvent fait, de guérir la maladie, & de tuer le malade.... Mais ne pénétrons pas dans ces pieux asyles: on ne peut admirer assez leurs fondateurs, ni plaindre assez l'indigent qui s'y réfugie.

---

(1) Graces aux expériences hardies de M. Alexandre, célèbre Chirurgien d'Edimbourg, on sait aujourd'hui que la trop forte chaleur supprime la sueur. *Experimental Essays*, pag. 160.

# CHAPITRE VI.

## *Des Pauſes.*

Les pauſes que j'ai tant recommandées, ſont tantôt néceſſaires, & tantôt ſeulement utiles. Quelque foible que ſoit un malade, on ne doit pas craindre de lui donner l'alkali volatil à demi-doſe, & quelquefois à doſe entière. Mais ce ſeroit abuſer de la douceur même du remède, que d'en continuer autant l'uſage ſans interruption chez les perſonnes épuiſées de longue main, que chez les ſujers qui conſervent des forces, avec la faculré de manger & de digérer aſſez d'alimens pour les ſoutenir. Les ſujets épuiſés & très-foibles ne peuvent manger que peu à la fois, & l'uſage du remède s'oppoſe à ce qu'ils mangent ſouvent; car les alimens pris fréquemment rencontrant le remède dans les premières voies, en émouſſeroient ou anéantiroient l'action. Il eſt donc eſſentiel de multiplier les pauſes, & de ne pas continuer longtemps de ſuite l'uſage de l'alkali, dans les cas de foibleſſe & d'épuiſement.

Il y a plus, quoique les malades aient des forces ſuffiſantes pour ſoutenir un long uſage du remède, l'expérience nous a fait connoître qu'il eſt utile de le ſuſpendre, pour laiſſer agir paiſiblement & ſans ſecouſſes la portion déja paſſée dans les vaiſſeaux :

ſi l'on ſe hâte, les liquides ne ſont pas delayés dans la même raiſon que les ſolides ſont ſollicités; d'où il arrive que les engorgemens exiſtans deviennent plus compactes, que de nouveaux ſe forment, que la peau ſe ſèche, que le corps s'enflamme, &c. Le temps de repos, employé principalement à rétablir les forces dans les cas de foibleſſe, ſert dans cette circonſtance à porter beaucoup de véhicule dans les humeurs, à humecter les ſolides, à leur rendre la ſoupleſſe que le remède leur a fait perdre, & à calmer l'érétiſme. L'utilité des pauſes eſt ſur-tout très-marquée lorſque les fluides ſont épais, le ſyſtême vaſculaire & le tiſſu adipeux engoués. Elles ſeroient eſſentielles, ſi l'on avoit à combattre des engorgemens, des obſtructions conſidérables, ſi la fièvre exiſtoit, &c.

L'activité du remède augmente aſſez ordinairement pendant le temps de repos, & la raiſon m'en paroît ſimple : pendant l'uſage du remède, le ventre eſt libre; il ſe ſerre dès qu'on l'a ceſſé. L'action du remède, quoiqu'effectivement moindre pendant la conſtipation, devient reſpectivement plus forte, parce qu'elle eſt plus concentrée. Le même effet ſuit l'uſage de tous les fondans; leur action, tout étant égal, eſt plus forte lorſque le ventre eſt ſerré, que lorſqu'il eſt libre. Le mercure lui-même n'a pas d'autre marche : la ſalivation une fois excitée vient-elle à s'arrêter, ou le ventre à ſe ſerrer? l'activité du

mercure, qui roule dans les vaiſſeaux, acquiert de nouvelles forces; l'agitation du malade augmente & devient même quelquefois extrême & funeſte.

J'ai cru devoir joindre au précepte d'établir des pauſes, leſquelles auroient pu paroître inutiles aux gens de l'art, qui, pour la plupart, aiment à aller vîte, les conſidérations qui lui ſervent de baſe.

Il me ſemble que les *intermiſſions* & les *repriſes* dont j'ai parlé plus haut, ſeroient placées avec fruit dans le traitement, quel qu'il puiſſe être, des véroles invétérées. Je n'ai jamais pu parvenir à me convaincre, qu'un traitement de 40, de 50 jours puiſſe guérir radicalement de pareilles maladies. Le commun des Praticiens, dita-t-on, tient le fait pour indubitable. Cet argument eſt d'un très-grand poids ſans doute, mais il eſt incapable de ramener à l'opinion générale celui que ſes réflexions en ont écarté. D'ailleurs tous les Praticiens ne ſont pas tellement d'accord ſur ce point, que je ne puiſſe en avoir quelqu'un pour moi. Vigo (1) & N. Maſſa (2) mettoient quelquefois des ſemaines, des mois entiers entre une friction & celles qui la devoient ſuivre. Si Boerhaave n'a pas révoqué en doute la ſûreté des guériſons opérées dans l'eſpace de cinq à ſix ſemaines, au moins eſt-il conſtant qu'il étoit plus pénétré de la crainte

(1) *Practic. de Additionn. Lib. v, initio, pag.* 903.

(2) *De Morbo Gallico, Tract. IV, Cap.* 2.

des

des récidives, que les Praticiens de nos jours. Jugeons-en par le temps qu'il exigeoit pour un traitement ordinaire. *Pergendum*, dit-il, en parlant de la salivation, *donec omnia symptomata evanuerint, vulgò per 36 dies. Tum subinde leni dosi mercuriali utendum per alios 36 dies, ut leniſſimæ ſputationis maneat veſtigium.* Ce double traitement ne raſſure pas entièrement Boerhaave ; il tient encore ſon malade au régime pendant un ou deux mois, *quum ferè ſemper aliquid hæreat, unde ſepultus reſurgat morbus, novaſque vires capiat* (1). Qu'on joigne enſemble ces différentes époques du traitement, qu'on y ajoute au moins quinze jours pour les préparations, l'on aura de bon compte cent quarante-ſept jours. Je demanderois moins de temps pour guérir les vieilles véroles, mais j'en ferois un autre uſage ; le voici.

Quelqu'ancienne que ſoit une maladie, ſi les ſymptômes cèdent dans le cours d'un traitement de cinq ou ſix ſemaines, bien fourni de mercure, on tient la guériſon pour radicale & ſûre. J'en juge autrement ; je préſume que les accidens reparoîtront, ou pourront reparoître, & voici ſur quoi je fonde ma conjecture. Je ſoupçonne dans ce malade, prétendu guéri, beaucoup d'humeurs viciées, non à la vérité dans le grand torrent de la circulation, où la dépuration a dû s'opérer, mais dans le tiſſu cellulaire,

(1) Aphoriſme 1476, 1477.

dans le parenchyme des viſcères, dans les glandes & les follicules glanduleux, dans les tuyaux capillaires de tout genre : les ſolides eux-mêmes en ſont pétris; car ils ont ſouffert des pertes journalières pendant le temps qu'a duré l'infection, & ces pertes ont été journellement réparées aux dépens des humeurs imprégnées de virus. L'état phyſique du malade prétendu guéri, étant tel que nous l'annonçons, qu'arrivera-t-il lorſqu'il aura quitté les remèdes? le principe conſervateur, qui tend ſans ceſſe à donner à nos fonctions toute la perfection dont elles ſont ſuſceptibles, déſobſtruera peu-à-peu les vaiſſeaux & le tiſſu cellulaire, déſengouera les glandes & les viſcères, & ramènera dans le torrent de la circulation des miaſmes contagieux, qui ne tarderont pas à pulluler, à ſe multiplier à l'infini, & à ramener l'infection générale, ſi l'expulſion ne s'en fait pas dans la proportion du reflux. Les ſolides eux-mêmes, par leur perte journalière, renverront aux liquides des corpuſcules virulens. Voilà, ſi je ne me trompe, les ſources & les cauſes des rechutes que je prévois, que je crains, & contre leſquelles il me ſemble qu'on n'eſt pas aſſez en garde. Tous les individus y ſont expoſés, mais les ſujets foibles & languiſſans rechutent plus ſouvent que les forts & vigoureux, parce que le principe conſervateur ſuccombe ſouvent chez les premiers, & qu'il eſt preſque toujours vainqueur chez les autres (1).

(1) Voyez ci-devant, Sect. VI, pag. 86 & ſuiv.

Pour prévenir la récidive, voyons ce que dicte, je ne dis pas la Médecine dogmatique, mais la plus mince notion de phyſique, le gros bon ſens. Un traitement de ſix ſemaines a diſſipé complettement une foule d'accidens, dans un temps où le virus abondoit; donc il a chaſſé ou détruit la plus grande partie de ce virus; donc un traitement de quatre ſemaines produira le même effet ſur le virus refoulé dans le ſyſtême vaſculaire, pendant les trois ou quatre mois qui auront ſuivi le premier traitement; donc un quart de traitement, placé à trois ou quatre mois de diſtance de celui-ci, achèvera la dépuration & aſſurera le ſuccès. Il n'eſt pas néceſſaire d'employer le même moyen dans chacun de ces traitemens: on aura frictionné d'abord; on pourra ſe ſervir pour la première repriſe de la panacée mercurielle; les tiſanes ſudorifiques ſuffiront pour la ſeconde, &c. Si j'ai ſu me rendre clair, le Lecteur ſait déja pourquoi je mets des intervalles entre les repriſes, & il apperçoit clairement les raiſons qui ne permettent pas d'attendre le même ſuccès des mêmes traitemens faits l'un à la ſuite de l'autre, ſans aucune intermiſſion. Cette ſage méthode a été ſuivie en diverſes rencontres par des Praticiens du premier ordre, & j'ai eu moi-même pluſieurs occaſions de me féliciter d'avoir marché ſur leurs traces.

La lenteur de ce traitement pourroit en éloigner également & les malades & le Chirurgien. Mais il

eſt aiſé de montrer aux premiers, que cette lenteur n'eſt qu'apparente, & de prouver au ſecond, que, ſon but principal étant la guériſon, il doit donner la préférence à la méthode la plus ſûre, ſur-tout quand elle eſt en même temps la plus douce. On pourroit même convaincre celui-ci, qu'il ſuit, dans un cas très-analogue aux vieilles véroles, le précepte & les vues que nous lui propoſons. Dans le ſcorbut invétéré, après avoir employé une ſaiſon entière à combattre la diathèſe putride, quelque complète que la guériſon paroiſſe, ne reconnoît-il pas d'avance la néceſſité de recourir de nouveau aux anti-ſcorbutiques, à une ou pluſieurs repriſes? ne tombe-t-il pas d'accord, que ce n'eſt que par ce moyen qu'on peut aſſurer la guériſon du ſcorbut? n'eſt-ce pas dans la crainte d'avoir laiſſé ſubſiſter des foyers, ou au moins des miaſmes ſcorbutiques, propres à reſſuſciter la maladie, qu'on ſe conduit ainſi? croit-on donc que la craſe vénérienne ſoit moins générale, moins tenace, moins difficile à extirper que la ſcorbutique? Convenons donc que non-ſeulement il eſt utile dans les maladies vénériennes invétérées, de revenir à l'uſage des anti-vénériens, quelque temps après le traitement principal, mais même que, ſans cette ſage précaution, la curation la mieux entendue, la plus heureuſe ne garantit pas toujours des récidives.

Qu'on n'en appelle pas à l'expérience, pour éluder la force de nos raiſons. Sans doute on a guéri des

maladies anciennes d'une ſeule fois. Et pourquoi non! la nature peut bien ſeule triompher du levain vérolique; pourquoi ne pourroit-elle pas achever la dépuration que les remèdes ont ſi fort avancée! mais il faut, pour qu'elle triomphe, des circonſtances heureuſes, qui ſont rares, & de l'exiſtence deſquelles il n'eſt pas même toujours poſſible de s'aſſurer. Veut-on donc confier au haſard le ſort des malades, quand il eſt en notre pouvoir de le fixer!

# CHAPITRE VII.

## *De la Gonorrhée.*

ON a fait beaucoup de recherches sur les siéges des gonorrhées, sur la nature de l'humeur qu'elles fournissent, sur les causes qui donnent naissance à l'écoulement, sur celles qui l'entretiennent &c., & rien de tout cela n'est éclairci.

Les uns veulent que la gonorrhée ait son siége aux environs du *verumontanum*, dans les cellules de la face interne de l'urètre, dans les glandes de Cowper, à la prostate; les autres excluent quelques-uns de ces siéges, & par conséquent rendent plus constantes les sources qu'ils n'excluent pas. Parmi les derniers, ceux qui font des véficules séminales l'une des sources les plus ordinaires de la gonorrhée, sont d'autant moins fondés, que les malades traités, comme on le dira plus bas, n'ont aucune marque d'épuisement, ce qui seroit presque inévitable dans leur hypothèse, & que les pollutions nocturnes ne sont pas rares durant le cours d'un écoulement, qui devroit les prévenir. Quant à la prostate, heureusement que cette glande est rarement affectée; lorsqu'elle a ressenti les effets du virus, elle se tuméfie, s'engorge, produit des stranguries très-rebelles, & trop souvent incurables.

L'état de l'urètre n'eſt pas mieux connu que le ſiége de l'infection. L'un admet dans ce canal des excoriations, l'autre de vrais ulcères. Peut-être cherche-t-on fort loin ce qu'on a ſous la main. J'avoue que de toutes les opinions qui m'ont paſſé par la tête, l'hypothèſe qui me plairoit le plus, ſeroit celle qui ſuppoſeroit dans l'urètre l'état que nous offrent le prépuce & le gland dans la gonorrhée *bâtarde*. Ces organes fourniſſent quelquefois après un commerce impur, une humeur très-abondante, en tout ſemblable à la liqueur de la gonorrhée ordinaire. Que découvre-t-on dans le lieu d'où cette humeur découle? une légère tuméfaction, une rougeur plus éréſipélateuſe que phlegmoneuſe, & enfin un ſuintement, ſans qu'on découvre à l'œil ſimple les canaux qui le fourniſſent. Cette ſuppoſition eſt d'autant plus vraiſemblable, qu'elle ne fait qu'aſſimiler les effet du virus vénérien ſur une portion d'organe, à ces mêmes effets connus, ſur une autre portion du même organe, ſoumiſe à nos yeux; car, il eſt preſque inutile de le dire, le gland n'eſt que l'urètre développé.

On ſent que la curation dogmatique, déduite de ces notions vagues, confuſes, incertaines, ne doit pas être fort heureuſe. Elle a trois iſſues, la guériſon, la non-guériſon, & la non-guériſon avec des accidens. Le Chirurgien, incertain dans ſa route, ignore juſqu'à la fin à laquelle de ces trois iſſues il

aboutira. Pourquoi faut-il que les deux dernières ſoient les plus battues!

Qu'on ne rapporte pas le peu de ſuccès de la pratique ordinaire au défaut de moyens; nos Livres en ſont pleins, & chaque Praticien poſsède en outre ſa petite formule favorite. C'eſt une remarque à faire, que plus nos Diſpenſaires abondent en remèdes contre une maladie, moins nous la guériſſons : il ſemble que leur efficacité ſoit en raiſon inverſe de leur nombre.

L'infortune de l'Art dans le traitement d'une maladie, qu'on dit être ſon opprobre, auroit bien dû deſſiller les yeux des Praticiens, & leur inſpirer une juſte défiance de leur ſavoir! Nous oſons le dire, au riſque d'être accuſés d'ignorance par ceux qui croient leur honneur intéreſſé à ſoutenir la perfection de l'art, nous oſons le dire, la gonorrhée n'eſt pas connue; ſa vraie curation n'eſt pas trouvée : ſi elle l'étoit, nous la ſuivrions tous, & nous avons chacun la nôtre. Parcourez les Auteurs les plus célèbres, vous les trouverez, non-ſeulement en contradiction les uns avec les autres, mais encore avec eux-mêmes. Les uns commencent le traitement par une ou deux ſaignées; les autres ne ſaignent pas du tout; d'autres ne ſaignent pas au commencement, Sydenham, par exemple, & ſaignent au milieu du traitement. Aſtruc, qu'on n'accuſera pas de relâchement, en matière vénérienne, convient, que » la gonorrhée

» ſe guérit ſouvent ſans autre remède qu'un régime » convenable «; Boerhaave & pluſieurs autres grands hommes font le même aveu. Cependant, faute de pouvoir reconnoître d'avance la gonorrhée qui doit guérir ſpontanément, ils recommandent les uns & les autres une multitude de remèdes diſſemblables, contraires, oppoſés, ou, ſi l'on peut parler ainſi, contradictoires : le procédé curatif que Sydenham, par exemple, a conſacré aux riches eſt très-compoſé; mais il guériſſoit très-bien les pauvres avec la ſeule racine de jalap. L'on guérit quelquefois avec les balſamiques, c'eſt-à-dire, en échauffant; on réuſſit plus ſouvent encore en rafraîchiſſant; il y a plus, on guérit auſſi en échauffant & rafraîchiſſant tout à la fois. Peut-être doit-on rapporter à ce genre de traitement, partie échauffant & partie rafraîchiſſant, les guériſons opérées par les eaux minérales en général, & en particulier par celles de Barèges. Les uns donnent des fondans, les autres n'en donnent point. Les uns purgent beaucoup, les autres peu, les autres point du tout. Les uns croient impoſſible de guérir radicalement ſans mercure; Sydenham, Boerhaave, Aſtruc, &c. penſent le contraire : veut-on de meilleurs garans? Il eſt fâcheux, & je ne puis le dire ſans un certain dépit, qu'on veuille abſolument du mercure pour guérir une gonorrhée, un bubon, un chancre primitifs, &c. : le mercure n'eſt pas un médicament indifférent; il nuit toujours, au moins paſſagèrement; il nuit donc en pure perte, quand, n'étant pas

néceſſaire, il ne rachette par aucun bienfait réel, le mal qu'il produit.

Enfin, on ne peut diſſimuler que, quelque oppoſition & quelque contrariété qu'il règne entre ces procédés, ils n'aient tous des ſuccès, & à-peu-près les mêmes, quoique la préférence qu'on donne à l'un ſur l'autre vienne moins des indications actuellement exiſtantes, que de l'habitude où eſt le Praticien de préférer telle ou telle méthode à telle ou telle autre. Et en effet, comment choiſir! quels ſeront les motifs déterminans, lorſqu'il faut les prendre dans l'eſſence d'une maladie qu'on ne connoît point du tout ou qu'on voit mal? Quant à moi, ſi je devois faire un choix, ne pouvant m'aider des lumières de l'Art, je n'héſiterois pas à préférer à toutes les autres méthodes celle qui guérit ſouvent la gonorrhée ſans autre remède qu'un régime convenable.

J'entends par un régime convenable, les alimens ſains, pris en moindre quantité que dans l'état de ſanté; en quoi je ne m'éloigne pas beaucoup de la manière dont on traite généralement la gonorrhée en Italie, en Eſpagne, en Portugal. Je n'exclus pas même les fruits bien mûrs, qui, mêlés à la boiſſon aqueuſe dont je vais parler dans un inſtant, font une ſorte de tiſane, tout-à-la-fois douce & diurétique. Boerhaave permettoit le thé, le café, le matin, avec du ſucre, du miel ou du ſuc de réglisſe; je ne le défends pas, après la première huitaine,

pourvu que l'inflammation ſoit beaucoup diminuée, & que les urines paſſent librement. Il preſcrivoit en même temps une ample boiſſon de lait coupé, de petit-lait & ſur-tout d'eau. Je donne la préférence à l'eau; elle eſt toute digérée & ne fatigue point l'eſtomac. Cependant, comme il faut en boire deux, trois, quatre pintes dans la journée, ſur-tout le matin, un verre de demi-heure en demi-heure, pour qu'elle paſſe plus aiſément, je l'aiguiſe avec dix grains de nitre par pinte, au plus. Ceux qui portent la doſe de ce ſel à demi gros, un gros ou davantage, ignorent, ſans doute, qu'à cette doſe le nitre irrite, échauffe & nuit. Depuis quinze ans, je vois céder à l'eau & au régime toutes les gonorrhées récentes; cependant je ſuis prêt d'adopter toute autre méthode, qui ſeroit auſſi ſûre, moins embarraſſante & plus expéditive. Car je dois l'avouer, il eſt rare dans cette méthode, de voir la fin de l'écoulement avant un mois & demi deux mois. Terminons des détails inutiles à la plupart de nos Lecteurs; parcourons rapidement les divers moyens employés contre la gonorrhée, & diſcutons les motifs qui les ſuggèrent.

Le premier pas vers une vérité, c'eſt de reconnoître qu'on l'ignore. Tant qu'on croira ſavoir traiter la gonorrhée, on n'apprendra pas à la guérir. Commençons donc par avouer notre ignorance, obſervons enſuite.

Je haſarderai ſur cet objet quelques idées vagues

quelques conjectures détachées. Conſidérons d'abord la marche de la gonorrhée abandonnée aux ſoins de la nature. Le canal devient plus ſenſible ; les glandes, les cryptes, les lacunes qui le tapiſſent, donnent plus abondamment les humeurs qu'elles ſéparent ou qu'elles raſſemblent ; la ſenſibilité ſe change en douleur ; le gonflement, la chaleur & les marques d'inflammation, ſuivent de près. Il ſe manifeſte une fièvre plus ou moins forte, dont la durée n'eſt pas plus conſtante, que l'intenſité. Les urines coulent douloureuſement & avec difficulté ; l'appétit du malade diminue, il mange peu & boit beaucoup. Tous ces ſymptômes vont en croiſſant durant huit jours, ou à-peu-près. Bientôt ils commencent à baiſſer ; le dégorgement ſe fait abondamment, augmente pendant quelques jours, diminue enſuite & ſe tarit. J'ai vu pluſieurs fois, en ſpectateur oiſif, mais prêt à agir, ſi les circonſtances l'avoient demandé, la marche de la nature, que je viens de tracer, conduire en peu de temps à une guériſon parfaite & ſûre.

La meilleure méthode de guérir eſt ſans contredit celle qui reſſemble le plus au procédé que ſuit la nature dans les guériſons ſpontanées. Voyons, d'après cette maxime, ce que l'on doit penſer des méthodes uſitées de traiter la gonorrhée.

Quand la gonorrhée eſt abandonnée à elle-même, la chaleur, la douleur, le gonflement, l'inflammation ſont peu conſidérables, & ſe ſoutiennent à-

peu-près dans le même état pendant ſix, huit, dix jours. Que fait l'art, appellé dans des circonſtances pareilles? il réunit toutes ſes forces contre ces ſymptômes; il ne ſe donne pas de relâche qu'il ne les ait diminués, anéantis même, autant qu'il eſt en lui. Cependant, ſi, comme je n'en doute pas, l'augmentation de mouvement & de chaleur étoit favorable au briſement, à l'atténuation des ſucs épaiſſis par le virus, l'Art ne s'oppoſe-t-il pas à un effet utile & peut-être néceſſaire.

L'Art modère l'engorgement des parties; il l'empêche de devenir tel que la nature ſembloit le demander. Mais ſi cet engorgement étoit deſtiné à déterminer un dégorgement conſidérable, ſeul moyen peut-être capable de débarraſſer la partie des miaſmes vénériens, & d'empêcher le repompement de ces miaſmes, l'Art ne contrarie-t-il pas encore par ce côté la nature, qu'il devoit aider?

L'obſervation n'eſt pas moins favorable à cette conjecture que le raiſonnement : plus l'écoulement eſt abondant dans le ſecond temps de la gonorrhée, plus la guériſon eſt facile & prompte; & réciproquement, moins le dégorgement eſt conſidérable, comme par exemple dans la gonorrhée qu'on appelle très-improprement *sèche* (1), dans celle qu'on nomme avortée, maladies plus familières aux vieillards &

(1) Comme il faut ſe faire entendre, j'emploie cette abſurde

aux perſonnes foibles, qu'au reſte des hommes, plus la guériſon eſt tardive & difficile à obtenir.

Faut-il donc laiſſer aller ces phénomènes ou accidens, juſqu'à produire la gangrène? l'inflammation eſt néceſſaire; mais ſon excès, qui menace la vie de la partie, eſt nuiſible. C'eſt contre cet excès que l'Art doit ſe roidir. Mais qu'on ne croie pas que la gangrène ſoit une iſſue bien familière aux gonorrhées, même abandonnées à elles-mêmes? Elle eſt très-rare, & lorſqu'elle arrive, elle eſt moins l'effet de l'intenſité de l'inflammation ou de l'énergie ſingulière du virus inoculé, que de la mauvaiſe conſtitution de l'individu qui le reçoit.

N'arrive-t-il pas ici quelque choſe de ſemblable à ce qu'on voit arriver quelquefois après l'application d'un emplâtre de cantharides. Le malade eſt-il froid, phlegmatique & peu irritable? l'inflammation ſera foible, & la ſuppuration abondante. Eſt-il maigre, acrimonieux, très-irritable? la ſuppuration ſera nulle; on n'obtiendra qu'une eſcare gangréneuſe. L'évènement eſt divers & l'aiguillon eſt le même. Si l'on veut nous perſuader que le virus vénérien qui produit des gonorrhées malignes, des chancres gangréneux eſt plus actif ou d'une autre nature que celui qui produit les gonorrhées bénignes & les chancres pure-

---

dénomination & ne l'adopte point. Un écoulement de ſperme qui eſt *ſec*!

ment phlegmoneux, on doit donc nous le prouver autrement que par la diſſemblance de ſes effets.

Les anti-phlogiſtiques, ſur-tout les muqueux groſſiers, tels que la décoction de graine de lin, de racines de guimauve ou de nénuphar, &c. s'oppoſent, comme la ſaignée, à la voie de guériſon que la nature affecte; ils troublent, pervertiſſent les fonctions, & donnent naiſſance à diverſes maladies, qui dans la ſuite compliquent la principale. Je ne connois rien, en effet, de plus propre à produire la cacochilie, la cacochymie & les accidens qui en découlent, l'inappétence, l'épaiſſiſſement des liqueurs, les engorgemens, la proſtration des forces, la fièvre, &c. que la ſaignée, les boiſſons muqueuſes abondantes, l'abſtinence, &c. Auſſi voit-on ſouvent la plupart de ces accidens s'emparer des malades pendant le cours du traitement. Qu'on conſidère ces malades ſans prévention; à leur air have, défait & tiré, à leur teint pâle, à leurs yeux enfoncés & éteints, à leur démarche négligée & chancelante, ne les prendroit-on pas pour des gens qui relèvent d'une longue & fâcheuſe maladie? comment méconnoître ici l'empreinte de la cachexie! qu'on n'attribue pas cet état à la maladie elle-même! l'obſervation ne le permettroit pas: la gonorrhée contre laquelle on n'emploie qu'un régime convenable, laiſſe au malade à-peu-près la ſanté dont il jouiſſoit avant ſon apparition.

La ſaignée eſt ſur-tout très-pernicieuſe ici. Quelle

ſoit contraire à la grande règle de l'analogie, qui pourroit le méconnoître! ne ſait-on pas qu'il eſt rigoureuſement défendu de ſaigner, toutes les fois qu'on a lieu de craindre le reflux. La ſaignée procure, dit-on, le repompement des miaſmes relégués à la ſurface du corps, par une ſorte de ſuccion, que je ne garantis pas, & par l'affoibliſſement des forces du cœur. Si tel eſt en général l'effet de cette évacuation, comment a-t-on pu n'en rien craindre dans la gonorrhée? c'eſt dans la vue d'éviter ce danger, ou plutôt, parce que la ſaignée eſt moins puiſſante qu'on ne l'auroit ſoupçonné, contre les inflammations de la verge & des teſticules, que certains Praticiens ont eu recours aux ſaignées locales, & qu'à l'imitation des anciens, ils ont ouvert les veines *du ſcrotum*, inciſées autrefois par Haly Abbas, pour diſſiper les varices des teſticules, celles du prépuce (1), de la verge, &c. (2).

Un autre effet plus immédiat & plus certain de la ſaignée, c'eſt de diminuer l'inflammation. Tous les Praticiens conviennent que celle-ci peut être trop forte. Mais ce n'eſt preſque que par inadvertence qu'ils laiſſent voir qu'elle peut être trop foible. Ils conviendront tous que la gonorrhée eſt plus difficile

(1) M. A. Severin, *Med. effic.* Par. 2, Cap. 23 & 24.

(2) Traité des Maladies vénériennes, traduit du latin de Boerhaave, pag. 15.

à guérir chez les vieillards, que chez les jeunes gens; dans les ſujets foibles que dans les ſujets forts. Pourquoi donc affoiblir les perſonnes jeunes ou vigoureuſes, & les priver ainſi du bénéfice inhérent à leur âge, à leur conſtitution ? Il eſt certain encore qu'un accident local infecte plus ſouvent la maſſe des humeurs chez les ſujets débiles, que chez les perſonnes fortes. Pourquoi donc procurer aux malades l'état le plus favorable à l'infection générale ? la vérité a beau percer de tous côtés, on diroit que certains Ecrivains détournent les yeux de peur de la rencontrer. Ils ont obſervé cent fois, que plus la gonorrhée tarde à ſe manifeſter après un commerce impur, plus elle eſt opiniâtre & rebelle. Ils ſavent auſſi que l'inflammation ſera d'autant moindre, que le délai ſera plus long, *& vice versâ*. Ne Croyez pas qu'ils en concluent que la moindre inflammation influe ſur la plus grande opiniâtreté, ou plutôt que l'opiniâtreté n'exiſte que parce que l'inflammation manque, ici, comme dans la gonorrhée *sèche* & les cas analogues. L'induction eſt trop ſimple pour qu'ils daignent la tirer ; mais ils diront aux jeunes gens, qui le croiront peut-être, que la gonorrhée lente à ſe manifeſter n'eſt plus difficile à guérir, que *parce que le virus a eu le temps de jetter de plus profondes racines*. Je paſſerois *les racines du virus*, pourvu qu'on convînt, que c'eſt faute d'inflammation qu'on a tant de peine à le *déraciner*.

Fidèle aux principes que je me ſuis faits ſur les

bons effets de l'inflammation dans la gonorrhée, je ſaigne peu, ou, pour mieux dire, je ne ſaigne point du tout. Cependant certains malades impatiens de ſouffrir ſe laiſſent difficilement perſuader que la douleur même a ſon utilité; ils veulent du repos. Alors, de deux maux préférant le moindre, j'ai recours à l'embrocation ſuivante:

Faites diſſoudre, à une douce chaleur, dans quatre onces d'eau, douze grains d'*opium*; trempez dans la diſſolution une bandelette de linge, dont vous entourerez lâchement la partie ſouffrante, en repaſſant deux ou trois fois ſur le même tour de bande. Le malade aura ſoin d'humecter ce petit bandage lorſqu'il commencera à ſe deſſécher. Si cette doſe d'*opium* n'amenoit pas un calme ſuffiſant, on pourroit ſans aucun danger la porter à vingt, trente grains, même au-delà.

Que conclure de cette diſcuſſion? 1. Que l'inflammation de la gonorrhée eſt moins dangereuſe qu'on ne penſe. 2. Qu'elle eſt utile, en ce qu'elle s'oppoſe à la progreſſion du virus, & le retient, en quelque ſorte dans ſon premier ſiége. 3. Que la ſaignée eſt rarement indiquée, lorſqu'on a bien réglé le régime. 4. Qu'elle a moins d'empire qu'on ne croit ſur les inflammations de la verge & des teſticules. 5. Qu'elle nuit ſouvent par quelque côté, lors même qu'elle eſt indiquée. 6. Enfin, que l'abus qu'on en fait doit être corrigé.

On peut dire des fondans, & ſur-tout des purgatifs, ce que nous avons dit des autres ſecours. Tout le monde convient qu'une gonorrhée récente n'a pas beſoin des premiers. Quant aux ſeconds, il ne ſauroit m'entrer dans la tête qu'ils ſoient néceſſaires. Qu'après avoir rendu le malade cacochyme, on le purge, à la bonne heure; mais qu'on emploie les purgatifs contre la maladie elle-même, cela n'eſt pas concevable. L'on convient que le vice eſt local; pourquoi donc s'en prendre à toute la machine? pourquoi vexer les inteſtins parce que la verge ſouffre? mais on guérit avec les purgatifs, on guérit même avec eux ſeuls. J'en conviens, & c'eſt pour moi une forte preuve de l'inutilité des moyens généraux: car, puiſque la nature ſe ſuffit, lors même qu'elle eſt contrariée par les purgatifs, pourroit-elle ne pas ſe ſuffire lorſque rien ne trouble ſon action!

Sydenham, Boerhaave & quelques autres Praticiens, du nombre de ceux qui font autorité, conſeillent, il eſt vrai, les purgatifs contre la gonorrhée: les accuſera-t-on de s'être trompés, d'avoir mal apprécié les évènemens de leur pratique? Nous l'avons déja dit, l'abus des relâchans & quelques circonſtances étrangères à l'écoulement, peuvent néceſſiter l'uſage des purgatifs. On peut encore employer les purgatifs pour remplir les indications qui font recourir aux ſudorifiques, indications que nous expoſerons plus bas; mais ces illuſtres modèles n'ont jamais

imaginé, comme on l'a dit après eux, que les purgatifs détournent & chaſſent par les ſelles une partie de l'humeur véritablement gonorrhéique. S'il en étoit ainſi, rien ne ſeroit plus nuiſible que les évacuans. Car ce n'eſt qu'en ſe répandant dans les voies générales de la circulation, que la matière de l'écoulement pourroit enfin parvenir aux inteſtins, & delà ſe porter au-dehors. Par conſéquent on dériveroit dans la maſſe des humeurs le germe fécond de l'infection générale, ce qu'on doit toujours éviter avec le plus grand ſoin (1).

Je reviens à la maxime générale de laquelle je ſuis parti, & je dis que je ne vois rien dans tout cela qui imite le procédé de la nature, rien qui reſſemble à la légitime curation de la gonorrhée, rien par conſéquent qui puiſſe ſatisfaire le Praticien judicieux, qui ſe ſera défait des préjugés de ſon éducation médicale, rien en un mot qu'on doive préférer à la méthode de guérir négative, à celle qui guérit ſans autre remède qu'un régime convenable.

J'ai dû prévoir que mes réflexions ſcandaliſeroient les enthouſiaſtes, & une certaine claſſe d'hommes

---

(1) On dit que certains Praticiens étrangers ſuppriment la gonorrhée, bien convaincus qu'ils donnent la vérole à leurs malades, vérole qu'ils ſe propoſent de traiter enſuite. Leurs motifs ſont ſpécieux; mais aſſurément ils ne me détermineront jamais à marcher ſur leurs traces.

ſimples, qui ont la bonhommie de croire à la perfection de l'Art. Mais la vérité ne veut point être flattée. J'ignore la méthode de guérir la gonorrhée; je l'avoue : je crois qu'elle n'eſt pas trouvée ; je le dis. Ceux qui penſent comme moi, me ſauront gré de ma franchiſe. Quant aux autres, ſi je tance leur indolence, ſi je trouble leur vaine ſécurité, je les prie de me pardonner le mal que je leur fais, en faveur du bien que je voudrois faire à leurs malades.

De quelque manière qu'on attaque la gonorrhée, la guériſon eſt douteuſe tant qu'elle n'eſt pas conſommée. Une ſeule choſe eſt certaine ici, c'eſt que lorſque la guériſon n'arrive point dans les premières ſix ſemaines, on ne voit plus de terme à la maladie, elle ſe change en gonorrhée habituelle. Alors le Praticien eſt dérouté ; il ne ſait plus à quoi s'en prendre, il ne voit plus d'indication préciſe à remplir ; il entaſſe ſans choix & ſans ordre des remèdes divers. L'inconſtance des cauſes fait l'inconſtance de ſa conduite, & l'incertitude du ſuccès.

Parmi ces cauſes, peut-être très-nombreuſes, j'en remarque deux aſſez ordinaires, la phlogoſe, & des engorgemens, ſemblables à des grains de chapelet, répandus dans l'épaiſſeur des parois de l'urètre.

La phlogoſe ſe fait appercevoir ſur les lèvres du méat urinaire. Nous ignorons juſqu'à quelle hauteur elle remonte dans le canal. La ſeule choſe que nous ſachions bien certainement, c'eſt que tant qu'elle

ſubſiſte, on attend en vain l'étanchement de la gonorrhée ; mais auſſi, que cet écoulement ne tarde pas à ſe tarir lorſque la phlogoſe eſt diſſipée.

Tout le monde connoît cette phlogoſe ; mais tout le monde ne la voit pas du même œil : la plupart des Praticiens la croient l'effet de l'écoulement ; nous penſons qu'elle en eſt la cauſe immédiate. Ce n'eſt jamais contr'elle qu'on dirige les moyens curatifs ; nous croyons qu'on doit l'avoir uniquement en vue dans certaines gonorrhées habituelles & chroniques.

Après avoir reconnu que la légère phlogoſe dont nous parlons, entretient l'écoulement, on n'a encore rien fait pour la guériſon, il faut la vaincre, & elle réſiſte obſtinément. D'où vient donc ſon opiniâtreté ? eſt-ce que nous manquerions de remèdes contre une affection ſi ſimple ? peut-être bien ; cette conjecture ne me répugne pas. Seroit-ce parce que nous en faiſons mauvais uſage ? c'eſt très-poſſible.

Cette phlogoſe eſt de deux eſpèces, phlegmoneuſe & érésipélateuſe. Le premier pas vers la guériſon conſiſte à bien caractériſer cette inflammation, & ce pas eſt gliſſant. Nous avons remarqué que celle qui tient du phlegmon eſt plus rare, plus conſtante lorſqu'elle exiſte, d'un rouge plus foncé que celle qu'on doit rapporter à l'érésipèle. L'une & l'autre ſont accompagnées de chaleur & de douleur ; mais la chaleur de la première eſt douce & en quelque ſorte naturelle ; la douleur qu'elle excite eſt foible & pour

l'ordinaire ſans élancemens : la chaleur de la ſeconde eſt âcre & ſa douleur poignante, lancinante. Cette dernière eſpèce de chaleur & de douleur accompagne conſtamment la gonorrhée *sèche*, & fait peut-être ſa ténacité.

On trouvera mes diſtinctions ſubtiles; je conviens qu'elles le ſont : qu'on tâche d'en donner de plus marquées, c'eſt un ſervice eſſentiel à rendre à l'Art; je ſerai le premier à les adopter.

Nous n'entrerons dans aucun détail ſur le choix des médicamens appropriés à ces deux eſpèces d'inflammation : les Chirurgiens exercés à traiter l'éréſipèle, les dartres & le phlegmon, les connoiſſent ſuffiſamment, & les Traités de Thérapeutique-Chirurgicale les indiqueront aux autres.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir aſſigné les cauſes immédiates qui perpétuent certains écoulemens gonorrhéiques, il faut montrer que ces cauſes ne ſont elles-mêmes que des effets dépendans de cauſes plus éloignées, qu'il importe d'attaquer, ſi l'on veut établir une curation méthodique. Pour ne pas nous égarer dans la recherche où nous allons entrer, prenons l'obſervation pour guide, ſuivons-la de ſi près, que nos préceptes ne ſoient que des conſéquences immédiates des faits inconteſtables qu'elle va nous fournir.

C'eſt un fait également atteſté par les gens de l'Art & par les voyageurs, que la gonorrhée eſt gé-

néralement moins tenace en Portugal, en Eſpagne, en Italie, & ſur-tout dans le Levant, où elle eſt infiniment légère, qu'en France, & moins rebelle en France, qu'en Angleterre, en Hollande, en Suède, en Ruſſie, où elle eſt très-grave.

Tous les Praticiens accoutumés à réfléchir ſur les bons & les mauvais ſuccès de leurs ſoins, conviennent auſſi que les gonorrhées ſont plus difficiles à tarir en hiver qu'en été; chez les vieillards que chez les adoleſcens, dans le pituiteux que dans le ſanguin, chez les femmes que chez les hommes, dans le mélancolique qui s'affecte de ſon état, que dans l'homme qui prend gaiement ſa méſaventure; enfin ils avouent, que de tous les ſujets, les plus difficiles à guérir, ſont ceux d'une conſtitution bilieuſe, acrimonieuſe, ſur-tout ſi l'on découvre ou ſi on a lieu de ſoupçonner dans leurs humeurs une diſpoſition dartreuſe, pſorique, ou quelqu'autre vice acrimonieux, tels que ceux qui produiſent les boutons habituels, les furoncles, & ſur-tout les hémorrhoïdes ou les flux hémorrhoïdaux.

Quelles ſont les conſéquences les plus immédiates de ces faits? J'en infère:

Premièrement, que plus la tranſpiration eſt abondante, plus la gonorrhée eſt bénigne & facile à guérir.

Secondement, que moins cette évacuation eſt copieuſe, plus la gonorrhée eſt vive & tenace.

Troiſièmement, que la tranſpiration moins abondante ne rend la gonorrhée plus rebelle, qu'en ſe jettant en partie ſur le ſiége de l'irritation, ſource de l'écoulement. Ce phénomène eſt encore plus marqué chez les femmes que chez les hommes; parce qu'antérieurement à toute infection, chez les dernières, livrées à l'inaction, une partie de la tranſpiration s'échappe habituellement par le vagin, confondue avec l'exſudation propre à ce conduit (1).

Quatrièmement, que tout étant égal, les diathèſes pſorique, dartreuſe, &c. communiquant à la matière propre de l'écoulement gonorrhéique leur aiguillon acrimonieux, rendront les gonorrhées qu'elles compliqueront, beaucoup plus rebelles que celles que ces vices accidentels ne compliqueront point (2).

---

(1) Cette dernière aſſertion exigeroit une ſuite de preuves que cet Ouvrage ne comporte point. D'ailleurs, pour la prouver, il faudroit l'étendre, & je rencontrerois ſur mon chemin des vérités étrangères à la Pathologie courante, qu'il faudroit prouver de nouveau, ce qui ne finiroit pas : par exemple, je dirois que la tranſpiration déterminée vers l'*uterus* par le défaut d'exercice, eſt une des cauſes les plus ordinaires des ulcères de la matrice, & que telle femme éprouve un cancer dans cette partie, parce qu'elle n'a pas voulu ſouffrir un bouton.

(2) Au riſque d'être taxé, par les rigoriſtes, d'un excès de relâchement ou de crédulité, je ne puis m'empêcher de convenir ici, qu'il n'eſt point démontré pour moi, qu'un gland, qu'un vagin dartreux ne puiſſent point s'infecter réciproquement, de

D'après ces propoſitions fondamentales, eſſayons de ramener les ſudorifiques, les baumes, les eaux minérales ferrugineuſes, &c. à des indications poſitives & rationnelles.

Après les traitemens où l'on a prodigué les aqueux, les muqueux, les inviſcans &c, le corps affoibli tranſpire moins que dans l'état ſain. Ici le véhicule phlegmatique eſt, par rapport à la partie conſtituante propre de nos humeurs, dans une proportion plus grande qu'en ſanté. Ce phlegme eſt en même-temps plus acrimonieux. Les ſudorifiques, en augmentant la tranſpiration, ſans exciter même la ſueur, feront deux choſes également utiles : la première, qu'il ſe portera moins de ce phlegme ſurabondant vers le ſiége de la gonorrhée ; la ſeconde, que la portion de l'écoulement dépendante de cette cauſe, ſera moins acrimonieuſe (1). Si jamais les cautériſations aux lombes

---

telle manière qu'il en réſulte un écoulement non vénérien, & qu'on prendra néanmoins pour tel. Thierry de Hery, dont le nom peut encore aujourd'hui faire autorité, reconnoiſſoit trois eſpèces de gonorrhées, dont, à ſon avis, une ſeule étoit vénérienne. Les Livres des anciens offrent preſque tous des eſpèces de gonorrhées qui néceſſitoient un traitement long & ſuivi. Ou ces gonorrhées n'exiſtent plus, ou nous ne les voyons pas où elles ſont. Vid. *Commer. Letter. Norimberg.*

(1) C'eſt par la raiſon contraire que les bains augmentent quelquefois les inflammations particulières, comme on le voit arriver dans la gonorrhée, la ſtrangurie, &c. lorſque le ſujet eſt très-acrimonieux.

& aux aines, indiquées & conſeillées par M. A. Severin dans les flux gonorrhéiques opiniâtres (1), & le ſéton *ſous les teſticules*, preſcrit par Roland (2), pour les douleurs chroniques de ces parties, ſe réaliſoient, il y a lieu de croire que ces moyens influeroient ſur l'écoulement, d'une manière fort analogue à celle que nous attribuons aux ſudorifiques.

Les baumes, dont on fait un ſi grand uſage à la fin des gonorrhées, adoptés par nos pères d'après la fauſſe idée de déterger & d'incarner, les baumes, dis-je, agiſſent de la même manière que les ſudorifiques : leur action propre tend à pouſſer vers la peau; mais lorſqu'on ne favoriſe pas cette tendance, ils ſe jettent ſur les voies urinaires, & deviennent diurétiques; ce qui n'eſt pas un grand inconvénient, attendu la diſpoſition que les organes ſécrétoires des urines ont à ſuppléer ceux de la peau. Je ne parle pas de l'action purgative des baumes; elle tient plus à leur quantité qu'à leur qualité. Les grandes doſes qui purgent, irritent davantage encore & nuiſent toujours à l'étanchement de la gonorrhée.

Je ne dis rien non plus de la propriété d'aſtreindre, qu'on leur ſuppoſe, parce qu'ils ne ſont point aſtringens proprement dits, & qu'ils ne le deviennent que par accident, c'eſt-à-dire, en tant que dimi-

(1) Med. effic. pag. 530.

(2) Chir. Lib. 2, Cap. 45.

nuant la proportion du phlegme, ils permettent aux ſolides de reprendre le reſſort qui leur eſt propre.

Je paſſe ſous ſilence les aſtringens vrais, donnés intérieurement; leur incapacité reconnue de produire l'effet qu'on s'en promet, peut ſeule en faire pardonner l'uſage. Comme l'impuiſſance des aſtringens externes n'eſt pas également démontrée, je ne vois aucune circonſtance qui puiſſe en légitimer l'uſage. Je reconnois bien que la doctrine du *relâchement des vaiſſeaux* peut être utile à la réputation du Chirurgien, mais moins occupé de celui-ci, que du malade, je n'admets point cette hypothèſe. Quant à l'injection ſtupéfiante publiée par mon célèbre ami, M. le Docteur Foart Simmons, je reſpecte trop ſon autorité pour condamner l'uſage d'un moyen qu'il approuve, & je ſuis trop en garde contre tout médicament externe, qui modère ou ſupprime l'écoulement, pour en garantir l'impunité.

Nous avons compté parmi les cauſes de la ténacité des gonorrhées, de petites duretés diſſéminées dans l'épaiſſeur des parois de l'urètre. Peu d'Ecrivains ont parlé de ce phénomène, & aucun d'eux, que je ſache, ne lui accorde toute l'influence qu'il a réellement ſur la gonorrhée. Le ſiége de ces petits nœuds eſt le tiſſu ſpongieux de l'urètre, & leur cauſe matérielle, la lymphe; car il eſt naturel de les ſoupçonner formés par le liquide qui parcourt habituel-

lement l'organe qui les contient. Ces nœuds ne ſont pas également apparens dans tous les états de la verge: dans ſa flaccidité abſolue & dans ſa très-grande tenſion, ils ſont difficiles à trouver; dans la demi-tenſion, ils ſont autant ſenſibles qu'ils puiſſent le devenir.

Si l'on me demande comment je me ſuis aſſuré que ces nœuds ſont une des cauſes qui perpétuent les gonorrhées, je répondrai par l'expoſition de la conjecture qui ſert de baſe à mon aſſertion. J'ai vu des gonorrhées réſiſter des années entières aux moyens uſités, quoiqu'adminiſtrés par d'excellens Praticiens. Pour ne pas échouer à mon tour, j'ai recherché ſoigneuſement la cauſe de cette réſiſtance, & rencontrant ces duretés ſur mon chemin, je leur ai imputé l'opiniâtreté de la maladie. Enſuite revenant ſur les traitemens antérieurs, il m'a ſemblé qu'on avoit négligé l'indication que cet accident peut fournir. Enfin, j'ai tourné tous mes ſoins vers cette indication, & quand j'ai détruit ces petits engorgemens, la guériſon ne s'eſt point fait attendre. De-là j'ai conclu, que ces engorgemens entretenoient la gonorrhée. Cette conſéquence n'eſt pas à la vérité fort exacte; elle tient un peu du *poſt hoc*, *ergo propter hoc*; mais quand bien même on lui refuſeroit des ſuccès, que je crois lui devoir, au moins m'accorderoit-on qu'elle n'eſt pas dangereuſe dans la pratique. Elle m'a fait combattre comme cauſe, ce qui pourroit n'être qu'ac-

cident; mais elle m'a procuré des ſuccès; le vœu de l'art eſt rempli.

Les remèdes que j'ai employés acceſſoirement contre ces duretés ſont, les alkalis fixes, préparés à la manière de Tachenius, & dans les ſujets moins ſenſibles, les alkalis fixes ordinaires, en injection, depuis trente grains juſqu'à un & deux gros, ſur une pinte d'eau. Je n'emploie pas d'autres moyens contre la gonorrhée *cordée*, dont le nœud ou noyau ſolitaire, qui ſert de point fixe à la *corde*, ne diffère ni par ſa nature, ni par ſon ſiége des duretés diſſéminées, obſervant néanmoins de laiſſer tomber conſidérablement ou diſſiper entièrement l'inflammation avant de paſſer à leur uſage. Dans la plupart des gonorrhées des femmes, on peut, à cauſe du peu d'inflammation qui les accompagne, employer, même dès les premiers jours, les injections alkalines : ſouvent elles ſuffiſent ſeules pour l'entière guériſon. J'ai pluſieurs exemples d'un pareil ſuccès, & ſi j'en manquois, mes Elèves m'en fourniroient (1).

Ces duretés ſont quelquefois très-multipliées & très-voiſines l'une de l'autre, & forment dans l'urètre une traînée d'éminences & de dépreſſions, qui don-

(1) J'ai employé ces mêmes ſels en injections & en lotions, à titre de préſervatif, dans des circonſtances qui devoient en légitimer l'uſage, & j'ai lieu de croire qu'elles ont produit l'effet que j'en attendois. Les alkalis fixes ſont puiſſamment déterſifs & point du tout aſtringens.

nent, en quelque ſorte, au canal la forme d'une trachée-artère d'oiſeau. J'ai vu pluſieurs fois cette dernière maladie, & je ne l'ai jamais traitée. Il paroît que l'Art n'eſt pas fort avancé ſur ce point. Un malade, dont l'urètre étoit dans l'état que nous venons de décrire, paſſa dix-huit mois entre les mains de divers Praticiens de cette Ville, je ne dis pas ſans guérir, mais même ſans la moindre amélioration. Un de ceux qui l'avoient traité lui conſeilla, pour dernière & unique reſſource, la diète humectante, les bains, les injections d'eau tiède, portée ſans violence dans le canal. Au bout de quelques ſemaines le dégorgement ſe fit, l'écoulement, qui étoit peu de choſe, devint très-abondant, & en moins de quatre mois, la guériſon fut parfaite. J'ai toujours rapporté cette guériſon à la diſſolution putride de la lymphe ſtagnante, qui conſtituoit les duretés.

Nous avons cru ces remarques propres à ramener dans quelques cas particuliers, à des connoiſſances ſûres, des ſuccès en apparence capricieux, & qui ſemblent moins appartenir à la ſcience qu'au haſard. Peut-être auſſi qu'en facilitant le diagnoſtic des obſtacles qui s'oppoſent à la guériſon des gonorrhées, elles rendront plus aiſé le choix exact des moyens, & leur juſte application moins arbitraire.

Il nous reſte encore quelques obſervations à faire ſur un accident très-ordinaire à la gonorrhée, ſa chute dans les bourſes. Cet accident n'eſt pas tou-

jours produit par l'imprudence du malade, il eſt ſouvent déterminé par les purgatifs donnés inconſidérément, dans le premier ou le ſecond temps de la maladie. Nous n'entreprendrons pas de déterminer ce qu'il peut y avoir de vrai dans cette *chute* (1), qu'on a tort ſans doute de faire enviſager aux jeunes gens, dans les Livres claſſiques, comme l'effet conſtant de la matière gonorrhéique, déviée vers les teſticules, comme une ſorte de métaſtaſe. Si la théorie de l'engorgement vénérien des teſticules eſt erronée, la pratique eſt-elle irréprochable? Ne pourroit-on pas, à la faveur des inductions les plus ſimples & les plus immédiates, tirées des faits, la rendre plus rationnelle?

La ſaignée, en quelque ſorte prodiguée ici, ajoute aux inconvéniens expoſés plus haut, une impuiſſance preſqu'abſolue de produire la réſolution qu'on deſire. J'ai obſervé ſouvent que le gonflement des teſticules, ſoit qu'on ſaigne peu, beaucoup, ou point du tout, va croiſſant pendant cinq ou ſix jours, ou qu'au moins il ne commence pas à diminuer avant le ſixième jour. Durant cette première époque, on ſe borne, ou l'on doit ſe borner, aux applications émollientes. Mais bientôt on paſſe aux préparations de plomb, aux terres aſtringentes, &c. Ces applications n'ont rien de fondant & ſont irritantes; elle ſont donc très-propres à prolonger l'irritation & la fluxion. Nous les rem-

(1) Vid. Morgagn. de Sedib. & Cauſ. Morb. Epiſt. 44.

plaçons avantageuſement par les cataplaſmes de farines réſolutives, rendus anodins, durant les premiers huit jours, par l'addition de ſix ou huit grains d'opium & davantage, diſſous dans ſuffiſante quantité d'eau, & jettés dans la pâte au moment de l'application. Après la première huitaine, ſi la chaleur & la douleur n'exiſtent plus, nous ſupprimons l'opium & nous détrempons les farines dans une légère infuſion d'abſinthe, de rhue, infuſion que nous avons ſoin de fortifier, à meſure que la maladie s'éloigne de l'époque de l'inflammation.

La chute de la gonorrhée dans les bourſes qui eſt un des accidens les plus ordinaires des gonorrhées, eſt auſſi, ſi l'on en croit certains Ecrivains, l'un des plus redoutables par ſes ſuites. Il eſt des Praticiens qui penſent, que la gonorrhée donne rarement la vérole, & j'inclinerois aſſez à croire, avec MM. Renny & Simmons, qu'en effet ſur cent gonorrhées, paſſablement bien traitées, il n'y en a pas une qui donne la vérole générale (1). La chute dans les bourſes mériteroit peut-être une exception, s'il étoit prouvé que la matière gonorrhéique eſt ici véritablement tranſportée du canal de l'urètre dans les teſticules, ce dont on peut raiſonnablement douter.

---

(1) London Medical Journal..... pag. 245, ann. 1783.

Cet excellent Ouvrage périodique eſt en même temps, un des mieux faits & des plus répandus de ce genre.

Quelques Praticiens, en petit nombre, ſe déclarent pour l'opinion contraire, & non contens de prétendre que la gonorrhée infecte ſouvent toute la maſſe des humeurs, ils ajoutent que les véroles & les accidens vénériens de tout genre, qui ſuccèdent aux gonorrhées, ſont en général plus difficiles à guérir que celles qui ſont la ſuite des chancres (1). Ce n'eſt pas que le virus, qui fait ces derniers, ſoit moins actif que celui qui produit la gonorrhée, puiſqu'au contraire le chancre donne preſque toujours la vérole, tandis que la gonorrhée admet des exceptions; mais cela dépend ſans doute de la même cauſe qui fait, ſelon ces Obſervateurs ſubtils, que les modifications que le virus ſubit dans une gonorrhée, changent l'ordre des affinités entre le virus & les humeurs dans leſquelles il ſe répand. J'avoue que la délicateſſe de ces remarques paſſe d'autant plus ma ſagacité, que je ne vois pas même la poſſibilité d'arriver par d'autres voies que celle de l'imagination, à de pareils réſultats, & qu'enfin je ne conçois pas davantage, que les canaux qui pompent le virus, puiſſent l'altérer dans ſon paſſage,

(1) On doit d'autant moins compter ſur l'expérience dont on s'étaie en cette occaſion, que le célèbre Klein, qui obſervoit auſſi, aſſure préciſément le contraire. *Interpres Clinic.* pag. 296. Si j'oſois haſarder mon avis, je dirois que cette différence eſt une fiction.

que je ne concevrois que la filière altérât le métal qui la traverſe.

Il eſt une autre opinion, avec laquelle je ne me familiariſe point, quoique plus répandue que la précédente, c'eſt celle qui fait dépendre l'ophthalmie vénérienne d'un virus porté rapidement de la verge aux yeux. Ce tranſport direct ſuppoſe des canaux qui s'étendent ſans divergence des parties génitales aux yeux, ou plutôt à un œil ſeulement; car pour l'ordinaire un ſeul eſt affecté. Je dis que le virus doit arriver directement à l'œil, car s'il ſe mêloit à nos humeurs, il ſeroit alors dans le cas du virus caché, qui ne produit jamais, à ce qu'on prétend, l'ophthalmie vénérienne. Pour l'ordinaire, cette eſpèce d'ophthalmie ſuccède à des écoulemens ralentis ou ſupprimés; & dans ces circonſtances, on rend facilement raiſon de cet accident, ſans recourir aux affinités du virus, ce qui n'eſt pas un mince avantage, au moyen de certaines voies de communication, qu'on admet, avec autant de confiance, que ſi l'anatomie ne les réprouvoit pas. Mais comment expliquer d'une manière ſatisfaiſante cette même ophthalmie, lorſqu'elle ſurvient à la gonorrhée qui coule *librement ?*

La théorie de l'ophthalmie vénérienne eſt donc gratuite, oppoſée aux connoiſſances anatomiques, erronée. Il faut donc la retrancher des Livres dogmatiques. On gagne toujours à ſe défaire d'une er-

reur; car on ne cherche pas les vérités qu'on croit tenir dans ſes mains. Voulez-vous appeller la vraie ſcience, chaſſez le faux ſavoir. Très incapable aſſurément d'expliquer ce phénomène, j'invite ceux qui s'en occuperoient, à ne pas perdre de vue la très-grande ſympathie des yeux, de la bouche, des mammelles (1), du col (2), de la tête (3), &c., avec les parties de la génération.

---

(1) Voy. Vercelloni, pag. 46.

(2) Catule dit de la nouvelle mariée, le lendemain de ſes noces,

*Non illam nutrix orienti luce reviſens*
*Externo collum poterit circumdare filo.*

(3) Une expérience fort reſſemblante à celle dont parle Catule, faite & répétée pluſieurs fois par Charles Muſitan, a convaincu ce Médecin de la relation intime que la nature a miſe entre la tête, le col & les parties de la génération.

# CHAPITRE VIII.

## *De la Strangurie.*

C'est un fait inconteſtable, que les anti-vénériens n'ont preſqu'aucune action ſur les cauſes qui gênent l'excrétion des urines, & cependant rien n'eſt plus ordinaire que de ſoumettre à des traitemens généraux, aux frictions même, des perſonnes dont la ſanté n'eſt altérée que par cette indiſpoſition unique. Si l'on n'avoit à craindre de la part du mercure que ſon inutilité, l'Art pourroit peut être en tolérer l'uſage; mais ſi, ne donnant d'un côté que de bien foibles eſpérances, de l'autre, il expoſe les malades à mille dangers, nous devons le proſcrire.

Un des grands inconvéniens des traitemens qu'on haſarde ainſi, c'eſt de convertir la ſtrangurie ou ſortie difficile des urines, en rétention totale. Les anti-vénériens agiſſent ſur la plupart des obſtacles à la manière des exercices violens, des alimens échauffans, des boiſſons ſpiritueuſes, &c. & le mauvais effet de ceux-ci n'eſt pas douteux. Les uns & les autres, en occaſionnant la pléthore fauſſe, augmentent le volume des obſtacles & diminuent de tout l'accroiſſement de ceux-ci, le calibre de l'urètre. Juſques-là le mal eſt de peu de conſéquence. Mais ils vont plus

loin quelquefois; ils excitent tantôt une légère phlogoſe, & tantôt une inflammation vraie, accidens d'autant plus redoutables que l'excrétion qu'ils ſupprimeut devient à chaque inſtant plus difficile à rétablir, & dans la même raiſon, de plus en plus dangereuſe, tant par ſes ravages locaux, que par ceux qu'elle produit dans toute l'économie animale.

La rétention d'urine ſurvenant dans ces circonſtances, c'eſt-à-dire, à cauſe de l'inflammation, met le malade dans un très-grand danger, ſi elle ne cède pas aux anti-phlogiſtiques généraux : car la bougie ne ſuffit pas alors pour rétablir le cours des urines; l'introduction de la ſonde devient indiſpenſable; & que n'a-t-on pas à craindre de la part de celle-ci, ſurtout ſi l'on eſt forcé de la laiſſer en place!

La ſonde ſatisfait à l'indication preſſante, celle de vider la veſſie; mais on ne peut diſconvenir, que lorſque les obſtacles ſont inflammatoires, elle ne les rende ſouvent plus conſidérables & plus difficiles à détruire, dans le temps même où elle en triomphe. Car ſon introduction ne ſe fait pas ſans irritation, ni pour l'ordinaire ſans déchirement; l'effuſion de ſang, & quelquefois l'hémorrhagie qui la ſuit, en ſont la preuve. La nouvelle inflammation occaſionnée par ce nouvel état de l'urètre, ſe joignant à celle qui exiſtoit déja, & reſſerrant de plus en plus le paſſage, rend enfin la ſortie des urines impoſſible. C'eſt ordinairement dans ces circonſtances qu'on ſe décide

à laiſſer la ſonde en place, attendu la très-grande difficulté qu'on trouve à la réintroduire toutes les fois que la plénitude de la veſſie l'exige.

J'ai montré dans le chapitre des fiſtules urinaires, quels accidens pouvoit produire le ſéjour de la ſonde dans la veſſie, & j'ai dû prévoir qu'on m'accuſeroit de les avoir exagérés : je deſirerois bien ſincérement que mes craintes, à la vue de cet inſtrument ſouvent ſalutaire, mais formidable dans bien des circonſtances, fuſſent moins fondées qu'elles ne me le paroiſſent; mais les douleurs qui accompagnent ſon introduction & les accidens qui la ſuivent, m'annoncent ſes ravages, & malheureuſement j'ai vu pluſieurs fois l'ouverture des cadavres les manifeſter clairement à tous les yeux, que la prévention ne couvroit pas de ſon voile.

S'il eſt ſi dangereux de laiſſer la ſonde dans la veſſie, quel parti donc prendre, lorſque les ſecours généraux ont échoué, & qu'en retirant la ſonde pour la ſeconde ou la troiſième fois, les urines reſtent ſupprimées ?

1°. Il auroit fallu prévoir de loin cette dure extrémité, & bannir du traitement tout ce qui pouvoit y conduire. Il me ſemble qu'on l'éviteroit ſouvent en ſe contentant de franchir les obſtacles avec la bougie, n'imitant pas ceux qui l'inſinuent, en pure perte, & au grand préjudice du malade, auſſi avant qu'elle peut aller. Car la bougie ne preſſe pas impunément le col de la

veſſie ; pour peu que les circonſtances la ſecondent, l'irritation qu'elle produit détermine l'engorgement & l'inflammation, tant au col de la veſſie que dans la proſtate, & j'ai vu cet accident convertir la ſtrangurie en rétention totale, & celle-ci, ſecondée par la ſonde tenue en place, donner enfin la mort.

2°. Il faudroit s'exercer à bien conſtruire & à placer avec douceur & dextérité la ſonde creuſe flexible, dont parle F. d'Aquapendente (1). Cet ingénieux inſtrument réunit tous les avantages des bougies & des ſondes diverſes, ſans avoir aucun de leurs inconveniens : comme il n'excède pas l'étendue des obſtacles, il n'agit que ſur eux ; il ne les comprime que mollement ; il conſerve le paſſage aux urines, & peut être tenu en place pluſieurs jours de ſuite, non-ſeulement ſans incommoder le malade, mais même ſans qu'il s'apperçoive de ſa préſence.

3°. Enfin ſuppoſons, comme nous l'avons fait d'abord, la rétention totale exiſtante. Quel moyen nous reſte-t-il, après avoir rejetté la ſonde, pour ſecourir le malade ? celui que nos Pères ont rendu recommandable par ſes ſuccès, la *Boutonnière*.

Cette opération conſiſte à ouvrir le bulbe de l'urètre, le plus près poſſible du col de la veſſie, de la manière uſitée dans la taille au *petit appareil*. Com-

(1) De Chirurgic. Operationibus ; de auferendâ Carunculâ pag. 83, in-fol.

ment un secours aussi sûr, aussi prompt & aussi efficace a-t-il pu tomber en désuétude, après l'accueil général de tous les Chirurgiens célèbres, depuis le milieu du XVI^e. siècle, temps où l'on en voit déja des vestiges bien marqués dans les Livres, jusques vers le milieu du siècle où nous vivons? Auroit-on cru trouver les mêmes avantages dans la ponction à l'épigastre, au périnée, dans celle qu'on a tentée par le *rectum*? Non; ni la raison, ni l'expérience ne sauroient souffrir un tel aveuglement. Par la ponction, on peut bien se promettre de vider la vessie; mais, de quelque manière qu'on la pratique, l'infiltration de l'urine dans le tissu cellulaire qui environne ce réservoir, & quelquefois son épanchement dans la cavité de l'abdomen, restent toujours à craindre, & l'évènement ne justifie que trop souvent nos craintes à cet égard: on sait assez qu'on n'a rien de tel à redouter de la part de l'incision de l'urètre, pour que je sois dispensé d'en faire la remarque. Si je voulois soutenir le parallèle entre ces deux genres d'opérations, je ferois observer que la ponction n'ouvre aux urines qu'une issue momentanée; tandis que la boutonnière leur assure une voie aussi durable que les obstacles qui établissent la nécessité de l'opération.

Nous espérons que le peu qu'on vient de lire, suffira pour tenir en garde les jeunes Chirurgiens contre l'introduction à demeure de la sonde, dans

les cas inflammatoires, & pour les engager à préférer l'inciſion du périnée, toutes les fois qu'elle ſera praticable, & elle l'eſt preſque toujours, aux différentes eſpèces de ponction de la veſſie. Peut-être les Praticiens conſommés y trouveront-ils des raiſons capables de les faire douter de la réalité des avantages qu'ils ont cru voir dans les opérations ſubſtituées à celle que nous deſirerions pouvoir réhabiliter.

Lorſque j'ai dit que les anti-vénériens avoient très-peu d'action ſur les rétentions d'urine, je n'ai entendu parler que de celles qui ſont vénériennes; car on ſent que cette action doit être abſolument nulle lorſque la rétention a d'autres cauſes. Cette reſtriction paroîtra ſans doute ſuperflue à bien des Lecteurs. A quoi bon, diront-ils, rapprocher deux genres de maladies, entre leſquels la nature a mis un intervalle immenſe? c'eſt, répondrai-je, que cet intervalle, tout grand qu'il eſt, n'eſt pas ſenſible pour tous les yeux; c'eſt que des vues qu'on croit perçantes ne l'ont pas apperçu; c'eſt enfin que j'ai des exemples de la mépriſe la plus frappante & la plus fatale. Un malheureux, ſujet à une rétention d'urine ſpaſmodique, fut condamné par un fameux Praticien de la capitale, à ſubir un traitement anti-vénérien. Sa maladie ne cédant point, on employa la bougie. Le frottement & la preſſion de celle-ci produiſirent l'inflammation de l'urètre, & rendirent la ſonde néceſſaire; on l'introduiſit. Cependant, l'irritation

cauſée par la bougie, augmentée par la préſence de la ſonde, força le Chirurgien de laiſſer en place cette dernière. Alors l'inflammation devint extrême, la gangrène s'empara des voies urinaires, & le malade périt.

Les embarras de l'urètre expoſent plus que les autres cauſes, le Praticien à la mépriſe dont nous parlons; car ici on ne ſe croit pas même permis de douter que la maladie puiſſe n'être pas vénérienne, & je n'en ſuis point ſurpris : on ne veut point ſe ſouvenir que les mêmes embarras, ſur le caractère deſquels on ne croit pas pouvoir ſe méprendre aujourd'hui, étoient connus & bien décrits deux mille ans avant l'invaſion de la vérole; on ne veut pas en un mot ſe réſoudre à reconnoître des obſtacles, non vénériens, quoique leur exiſtence ſoit démontrée dans les écrits les plus anciens, à commencer par ceux d'Hippocrate. Le ſilence des Ecrivains modernes ſur cette eſpèce d'obſtacles non vénériens, favoriſe merveilleuſement cette erreur dans la théorie, & les maux qui en découlent dans la pratique.

Les cauſes qui s'oppoſent à la ſortie des urines, ſont très-nombreuſes & très-variées : M. Cuſſon (1) a recueilli quarante-quatre eſpèces d'iſchurie, bien diſtinctes; ſans compter les iſchuries fauſſes, dont le nombre n'eſt guère moindre. Les Livres de Pa-

(1) Noſol. de Sauvages.

thologie-Chirurgicale paſſent trop légèrement ſur une des maladies les plus fréquentes & les plus funeſtes que l'Art ait à combattre. Il ſeroit à ſouhaiter qu'un Chirurgien également verſé dans la théorie & la pratique, en fît l'objet d'un Traité particulier. L'énumération ſuccinte des vices qui arrêtent le cours des urines fera mieux ſentir la néceſſité d'un pareil travail, que tout ce que je pourrois dire en ſa faveur. Ce tableau d'ailleurs peut être utile aux jeunes Chirurgiens; s'il ne leur enſeigne pas à varier les ſecours, comme la nature varie les vices qui les exigent, il leur apprendra du moins, qu'ils ignorent une infinité d'Etiologies, dont le ſilence des Livres chirurgicaux, & celui des Maîtres chargés de leur inſtruction, les autoriſent à ſe croire inſtruits. Nous emprunterons ce tableau du célèbre Gaubius (1), le plus exact, le plus précis, & conſéquemment le plus ſuccinct de tous les Pathologiſtes.

Parmi les cauſes preſqu'innombrables de rétention d'urine, les principales ſont l'inflammation de la veſſie, celle de ſon col; la contraction néceſſaire des fibres muſculaires du corps de ce viſcère rendue inſuffiſante par la diſtenſion immodérée que leur a fait éprouver l'urine retenue; par ſes hernies ou déplacemens, par ſa rupture, ſes plaies, ſa gangrène, par la paralyſie de ſes nerfs, provenant de la léſion

(1) Pathol. pag. 242.

de la moëlle épinière ; par l'ulcère, les puſtules, les tubercules, les incruſtations calculeuſes ; le racorniſſement, les fungus & les autres tumeurs de ſes membranes ; l'inflammation du méat urinaire ; ſa conſtriction ſpaſmodique ; ſon obſtruction par un gravier, des glaires, un grumeau ou caillot, du pus, un ver, &c. ſon rétreciſſement par une calloſité, une cicatrice, une fungoſité, un tubercule, par l'engorgement des glandes dont il eſt parſemé, par la caroncule tuméfiée, des varices, des puſtules ; ſon affaiſſement, l'agglutination de ſes parois & la diſtorſion de l'urètre, produiſent le même effet. Souvent cependant la cauſe du mal vient ſeulement des parties voiſines ; comme lorſque l'inteſtin *rectum* eſt gonflé par des matières fécales durcies, des vents, des hémorrhoïdes, une inflammation, un abcès ; lorſque la matrice eſt diſtendue par un fœtus, par du ſang, de l'eau, de l'air, ou eſt attaquée de ſquirrhe, de cancer, lorſqu'elle eſt oſſifiée, ou déplacée ; ou lorſque quelque vice capable de comprimer le col de la veſſie ou l'urètre occupe la vulve, le périnée, les proſtates, les véſicules ſéminales, les muſcles voiſins, la verge ou le prépuce. Ce ſont là les cauſes de l'iſchurie, qu'on appelle aujourd'hui iſchurie vraie.

# CHAPITRE IX.

## *Des Fiſtules urinaires.*

Les fiſtules urinaires ne ſont pas de nature à céder aux agens internes. Cependant a-t-on à traiter une maladie pareille ? pour peu que les traitemens antérieurs s'éloignent de la méthode favorite du nouveau Praticien, il ne manque jamais de propoſer, pour rendre la fiſtule moins rebelle aux topiques, un traitement de ſa façon. A ſon avis, la fiſtule eſt un ſigne ſuffiſant de la néceſſité de s'occuper d'abord de la modification générale. Je ſuis d'un ſentiment bien oppoſé ; car, non-ſeulement je penſe que la fiſtule n'eſt pas un ſigne d'infection actuellement exiſtante, mais même que quand on auroit des preuves certaines de l'exiſtence du virus, il faudroit donner les premiers ſoins à la fiſtule, & ne s'occuper de la modification générale, qu'après avoir aſſuré aux urines, ordinairement gênées dans leur cours, une iſſue libre & durable. Deux malades, morts de rétention d'urine pendant qu'on combattoit le vice général, m'ont convaincu du danger de la pratique que je combats.

Les fiſtules urinaires anciennes préſentent deux indications ; détourner les urines, & détruire les

duretés ou concrétions lymphatiques, qui les accompagnent & qui paroiſſent tenir à leur eſſence. Les fiſtules récentes n'étant point compliquées de ces durerés, n'offrent que la première indication, qu'il ſuffit de bien remplir pour arriver à une guériſon auſſi prompte que ſûre. Je ne parlerai pas des moyens par leſquels on rétablit le cours des urines; j'obſerverai ſeulement deux choſes: l'une, qu'il eſt inutile d'inciſer tous les orifices des fiſtules, qu'une ſeule inciſion faite à celui des orifices, qui eſt en même-temps le plus déclive & le plus voiſin de la crevaſſe du col de l'urètre, par où l'urine s'échappe, eſt ſuffiſante, & rend inutiles toutes les autres dilatations: la ſeconde, que l'uſage de laiſſer la ſonde non-flexible dans la veſſie, comme quelques-uns le pratiquent, après avoir forcé par ſon moyen les obſtacles qui s'oppoſoient à la ſortie des urines, ſecondé par la poſition dans laquelle on la fixe, a moiſſonné plus de victimes que la maladie elle-même. La ſonde flexible, qu'il eſt à propos de placer, après avoir préparé la voie par les bougies, n'entraîne aucun inconvénient, dans les cas non inflammatoires, pourvu qu'on ne fatigue pas l'urètre par de fréquentes introductions; ce qui arriveroit, ſi l'on imitoit quelques Chirurgiens, qui craignent mal-à-propos, qu'à la faveur d'un trop long ſéjour, il ne s'attache à la ſonde des concrétions terreuſes, capables d'en gêner la ſortie, & de produire des déchiremens dangereux, à raiſon de l'in-

flammation qui ne manqueroit pas de s'emparer des parties lacérées.

Pour que la ſonde s'incruſte', il faut la préſence d'un *gluten* propre à fixer l'élément terreux ; ce gluten ſe trouve dans les urines des perſonnes ſaines, des pierreux, &c.... mais je le crois incompatible avec la craſe des urines, chez les *fiſtuleux vénériens* : j'ai traité, ou vu traiter, plus de dix fiſtules urinaires, & je n'ai jamais rencontré ſur la ſonde le moindre rudiment d'incruſtation, de quelque conſiſtance, même au bout de douze jours & plus de ſéjour dans la veſſie.

Les moyens deſtinés à remplir la ſeconde indication, ſont de trois genres, analogues au trois terminaiſons dont on croit les duretés fiſtuleuſes ſuſceptibles : *la réſolution*, *la ſuppuration*, *la deſtruction* par le cautère potentiel.

Le peu d'énergie des traitemens généraux ſur les duretés de ces fiſtules, fournit déja la plus forte préſomption qu'elles ne ſont pas ſuſceptibles de réſolution, & l'inefficacité des fondans topiques achève de nous convaincre de leur inutilité. L'effet diſſolvant des frictions locales contre les fiſtules anciennes, eſt non-ſeulement illuſoire, mais même, dans certaines circonſtances, pernicieux ; je prouverai bientôt ce dernier point.

La raiſon eſt ici d'accord avec l'expérience. Peut-on douter que ces duretés lymphatiques, ſituées dans

un

un lieu chaud, & par la ſuppoſition déja anciennes, ne ſoient déſorganiſées ? & ſi elles le ſont, ſi la circulation ne s'y fait plus, comment les réſoudre ?

La ſuppuration n'eſt pas moins difficile à procurer que la réſolution : comme celle-ci, la ſuppuration ſuppoſe dans la partie qui doit ſupputer, la perméabilité & le jeu des ſolides qui la compoſent, conditions incompatibles avec les duretés, ou calloſités chroniques.

La deſtruction par le cautère potentiel n'eſt pas impoſſible ; mais il eſt dangereux de la tenter, & très-difficile de l'exécuter avec ſuccès.

Le danger eſt ici manifeſte : on ne ſauroit régler le degré de douleur, que le cauſtique doit exciter : l'érétiſme, l'inflammation & la rétention d'urine ſuivent la douleur, lorſqu'elle eſt violente, & l'on ne peut ſe promettre que celle qu'on va produire ne le ſera point.

Quant à la difficulté de l'exécution, on peut bien porter un trochiſme à quatre, ſix lignes de profondeur ; mais la maſſe calleuſe, qui unit les tégumens au corps de l'urètre, en a quelquefois dix, quinze, ou davantage.

Par quel méchaniſme ſont donc détruites ces duretés ? par la fonte putride, par la colliquation ; auſſi ne fourniſſent-elles jamais de vrai pus, & ſi quelquefois on en rencontre ſur l'appareil, il vient des tégumens, ou du tiſſu cellulaire, qui entouroit la portion de calloſité détruite.

Si c'eſt la fonte putride qui diſſout les concrétions lymphatiques, c'eſt vers elle que l'art doit diriger tous ſes efforts. Pourquoi donc frictionner ? quel effet produira donc un traitement général dans un lieu où ſon agent ne parviendra point ? cependant les frictions mercurielles locales, quoiqu'incapables de réſoudre, peuvent agir ſur la maladie, & produire, ſelon les circonſtances, de bons ou de mauvais effets; voici comment je conçois leur action.

On voudra bien ſe rappeller que la chaleur qui dépaſſe le nonante-deuxième degré du thermomètre de Farenhéit, coagule la lymphe ; que cette même chaleur, renfermée entre le trente-deuxième & le nonante-deuxième, la fond d'autant plus puiſſamment, qu'elle approche davantage du dernier terme. Suppoſons maintenant que la chaleur des duretés ſoit quatre-vingt : les onctions, irritant & augmentant par-là même la chaleur locale, hâteront la fonte, ſi elles ne portent pas cette chaleur trop haut. Faiſons la ſuppoſition contraire : ſoit la chaleur locale nonante-deux, ou plus forte; que les onctions viennent alors l'augmenter ; il eſt évident qu'elles accroîtront les duretés, au lieu de les détruire.

La préciſion que je mets dans mes ſuppoſitions paroîtra ſans doute aux vieux routiniers une fiction ſcholaſtique. Cependant j'en appelle aux Obſervateurs éclairés. Qu'ils nous diſent, s'ils n'ont pas vu les onc-

tions mercurielles & les autres réſolutifs irritans, produire tantôt les bons & tantôt les mauvais effets, que je leur attribue? s'ils peuvent ſe retracer fidellement les faits dont ils ont été témoins, ils verront que les frictions ont produit leurs bons & leurs mauvais effets, préciſément dans les circonſtances que nous oſons déterminer. Nous eſpérons au moins que l'obſervation poſtérieure leur montrera clairement la nature attachée à la marche que nous l'avons vu ſuivre, dans tous les cas où nous l'avons étudiée.

Que doit donc faire l'Art pour déterminer ou hâter la fonte de ces duretés? humecter beaucoup la partie; y produire ou entretenir une juſte chaleur, dont je ſuis incapable de fixer le degré; en un mot, favoriſer la diſſolution ſpontanée, ou la putréfaction.

Les fiſtules urinaires paſſent pour être très-ſujettes à récidive, cela peut être; mais bien certainement les rechutes que j'ai obſervées, n'appuient pas cette opinion : on ne croit les rechutes réelles, que parce qu'on s'eſt fait une fauſſe idée de la guériſon.

L'urine, entraînée ſpontanément par l'urètre, ou détournée par la ſonde, ceſſe-t-elle de couler par la fiſtule pendant un, deux mois? les tégumens s'uniſſent par une cicatrice quelconque. En faut-il davantage pour qu'on juge la guériſon obtenue? je ne penſe pas de même; j'examine s'il reſte des duretés entre les tégumens & l'urètre. Tant qu'il en reſte quelque veſtige, je tiens l'ouverture extérieure ouverte; je la

rouvrirois ſi elle venoit à ſe fermer, perſuadé que ſon obſtruction écarte la guériſon vraie, la ſeule qui puiſſe ſatisfaire l'homme exercé dans cette branche de l'Art de guérir. On eſt dans l'habitude d'attribuer ces prétendues récidives à la renaiſſance des anciens obſtacles répandus dans le canal. N'eſt-il pas plus vraiſemblable que ces obſtacles doivent eux-mêmes leur renaiſſance à l'augmentation des duretés déterminée par la ſanie qu'elles fourniſſent, par l'urine retenue qui les baigne, ou bien enfin par ces diverſes cauſes réunies? Si on adopte mes idées, on conviendra que les récidives ſont moins communes qu'on ne penſe. Elles ſeront très-rares, je le dis avec confiance, quand on fera de la fonte abſolue des duretés une condition eſſentielle de la guériſon radicale des fiſtules urinaires.

Je crois devoir ajouter, en terminant cet article, qu'ayant appliqué, d'après l'analogie, aux fiſtules urinaires les injections lixivielles, leur ſuccès a ſurpaſſé mon attente. Je dois néanmoins avertir les jeunes Praticiens que la doſe d'alkali fixe, relativement à la conſtitution du ſujet, & ſur-tout à l'état actuel de la partie, exige un tâtonnement que l'habitude ſeule peut ſuppléer. J'ai produit le même effet ſenſible avec quinze grains de nitre fixé par les charbons, & avec trente grains, un gros, & plus, du même ſel, ſur une pinte d'eau. Ces injections doivent produire un chatouillement vif: toutes les fois

qu'elles cauſeront une douleur réelle, la doſe d'alkali ſera trop forte pour le cas préſent. On la diminue alors, & l'on remonte enſuite en tâtonnant, juſqu'au point deſiré.

Ce que je dis ici de l'efficacité des alkalis fixes, ne détruit pas ce que je diſois tout-à-l'heure de l'impuiſſance des réſolutifs : les alkalis fixes, portés par leur véhicule dans le centre même des duretés, les détruiſent en les diſſolvant par leur vertu phyſique propre & indépendante de l'action vitale de la partie : on pourroit même conjecturer, comme on l'a dit des alkalis volatils, que ces ſels décompoſent les duretés en s'emparant de la partie huileuſe, qui eſt un des élémens de la lymphe dont elles ſont formées ; car ils reſſortent quaſi ſavonneux.

# CHAPITRE X.

## *Des Fongoſités du Vagin.*

J'APPELLE *fongoſités du vagin*, des végétations qui, s'élevant de toute ſa ſurface interne, ſe réuniſſent pour former un *maſſif*, qui bouche, obſtrue, plus ou moins exactement & dans une plus ou moins grande étendue, la cavité de ce conduit. Ce ſymptôme élude toujours l'action du mercure pris intérieurement, & cède difficilement aux topiques.

J'ai vu trois fois le vagin rempli de ces végétations dans toute ſa longueur. Je traitai la première maladie d'après les Livres, en introduiſant dans ce conduit, avec beaucoup de peine & de patience, de minces peſſaires ou bourdonnets enduits de pommade mercurielle. Ce moyen ne réuſſit point; les végétations comprimées par le peſſaire, ſe relevoient preſqu'auſſi-tôt qu'il étoit ôté. Je n'oſai pas faire uſage du mélange de baſilicum & de précipité rouge, uſité contre les chancres, quoique quelques Chirurgiens ne craignent pas de s'en ſervir. Je me haſardai cependant à porter ſur le mal un bourdonnet légèrement ſaupoudré d'alun calciné. Je paſſai deux heures auprès de la malade, pour obſerver les effets de cette application. Voyant, après ce temps, que l'alun ne

cauſoit aucun accident, pas même la douleur ſur laquelle j'avois dû compter, je me retirai. Il étoit alors neuf heures du ſoir. Vers minuit il ſe développa dans la partie une chaleur conſidérable, accompagnée d'un ſentiment de tenſion très vif & très-importun. La malade voulut uriner, & ne le put point. Les envies & le beſoin de rendre les urines augmentèrent, & l'obſtacle reſta le même ; la fièvre parut, le viſage s'enflamma & le délire ſurvint. Je calmai tous ces accidens dans l'eſpace de quelques jours ; mais la maladie reſta la même, & je me promis bien de ne la plus attaquer avec les mêmes armes.

Sur une ſeconde malade, j'eſſayai de conſumer les végétations vaginales par la pierre infernale, & je n'eus point de ſuccès. Lorſque ce cauſtique a fait une eſcare, quelque mince qu'elle ſoit, il n'agit plus que foiblement à travers la couche cautériſée. L'eſcare eſt trente-ſix heures au moins à tomber, & ce temps ſuffit pour rendre aux végétations ce que le cauſtique leur a fait perdre. Voilà, je penſe, pourquoi je n'eus pas de ſuccès. Je ſongeai, pour dernière reſſource, à me ſervir du beurre d'antimoine, dont l'eſcare eſt moins ſolide ; mais il flue, & je pouvois intéreſſer des parties qu'il importe de ménager. Je parai cet inconvénient, en tenant ſous ma main une ſeringue remplie d'eau de chaux bourbeuſe, au moyen de laquelle je portois dans le vagin une ſubſtance propre à décompoſer le beurre d'antimoine, au moment précis où je le deſirois.

Je touchois les fongosités ; la malade m'avertissoit lorsque la douleur étoit très-forte ; aussi-tôt je la faisois cesser par mon injection, & je me disposois à la faire renaître par une nouvelle application de beurre d'antimoine. Mes séances étoient à peu-près de demi-heure. A la fin de chacune, je lavois le vagin, d'abord avec l'eau de chaux, ensuite avec l'eau tiède. A peine cette dernière lotion étoit-elle achevée, que la douleur cessoit entièrement. En finissant, je plaçois dans le vagin un bourdonnet de charpie sèche, & je laissois la malade tranquille jusqu'au lendemain.

Au lieu d'eau de chaux, j'aurois pu me servir d'une solution d'alkali fixe ; mais l'impression de ce sel auroit produit, en pure perte, une douleur qu'il importoit d'éviter, pour ne pas rendre insupportable à la malade la douleur inséparable du caustique.

Ce procédé me réussit à souhait, & je l'ai répété depuis avec le même succès. Il est minutieux, fatigant, ennuyeux ; mais je le crois sûr.

# CHAPITRE XI.

## *Des Duretés des Corps caverneux & des maladies analogues.*

LES duretés des corps caverneux ne diffèrent des nœuds lymphatiques de l'urètre, des reſtes de bubons répercutés, des engorgemens vénériens du col de la matrice, &c. que par leur ſiége (1). M. de la Peyronie, à qui nous devons des obſervations, des remarques & des détails intéreſſans ſur cette maladie, place ces duretés dans les corps caverneux (2). Que devons-nous entendre, & qu'entendoit-il lui-même par cet énoncé trop vague? croira-t-on qu'elles prennent naiſſance dans le tiſſu ſpongieux de la verge? comment ſe le perſuader? il eſt continuellement abreuvé de ſang, & ces concrétions ne ſont pas ſanguines mais lymphatiques. Des recherches exactes m'ont convaincu qu'elles ont leur ſiége dans l'épaiſſeur même des ſacs ligamenteux, qui renferment le tiſſu ſpongieux de la verge, ou les corps caverneux proprement dits.

Le diagnoſtic de cette ſorte de duretés n'eſt pas ſuſceptible de mépriſe, même pour le tact le moins

(1) Voy. le Chap. de la Gonorrhée, pag. 198.

(2) Mémoires de l'Acad. Royale de Chir. T. I. pag. 425.

exercé. Leur ſolidité ſera toujours aux yeux du Chirurgien un ſigne ſuffiſant pour empêcher qu'il ne les confonde avec les dilatations anévriſmales des corps caverneux, avec leſquelles ſeules elles pourroient avoir quelque groſſière reſſemblance. Cette dernière maladie eſt d'ailleurs fort rare. *Albinus* en fournit un exemple que l'évènement a rendu mémorable. L'anévriſme, dont il parle, ayant été ouvert contre ſon avis, l'hémorragie fut extrême, on ne parvint tout au plus qu'à la modérer, & le malade périt (1).

Tant à raiſon de leur ſiége qu'à raiſon de la matière qui les forme, les duretés des corps caverneux ſe rapprochent beaucoup du ganglion. Comme lui, elles ſont très-rebelles aux fondans, aux réſolutifs, tant internes qu'externes; en un mot, à toutes ſortes de médicamens. M. de la Peyronie nous apprend que, non-ſeulement elles ne cèdent pas aux grands remèdes, mais même qu'elles augmentent quelquefois après que le traitement eſt achevé.

L'impuiſſance du mercure contre cette maladie & contre pluſieurs autres, analogues à celle-ci, m'affermit dans l'opinion où je ſuis, que quelque diviſé que le mercure ſoit dans l'onguent mercuriel, il n'eſt pas aſſez ſubtil pour pénétrer dans le tiſſu compact & ſerré des ligamens, des aponévroſes, des membranes, des tendons, des os, &c. Auſſi l'expérience a-t elle prouvé,

(1) Acad. Annotation., Lib. III, pag. 27.

d'une manière inconteſtable la ſupériorité des préparations mercurielles ſalines ſur l'onguent napolitain, toutes les fois que l'engorgement a ſon ſiége dans quelqu'une des parties ci-deſſus mentionnées.

Quoique les duretés des corps caverneux ne ſoient pas exemptes de danger, quoique, ainſi que le ganglion, elles ſoient ſuſceptibles de ſe convertir en ſquirrhe & en cancer, en général elles ne ſont qu'une légère incommodité pour l'individu qui les porte. Mais elles nuiſent eſſentiellement à l'eſpèce, en empêchant la fécondation ; car elles rendent l'érection rare, pénible, douloureuſe, ou au moins accompagnée d'un mal-aiſe inquiétant, & la parfaite éjaculation impoſſible : de-là la ſtérilité.

Parmi le très-grand nombre de remèdes eſſayés par M. de la Peyronie, les ſeules *eaux de Barèges* montrèrent quelqu'efficacité contre cet accident. L'amour vif pour ſon Art & pour l'humanité, qui éleva ſi fort cet excellent homme au-deſſus de ceux qui l'avoient précédé dans la première place, & qui en fit l'éternel modèle de ſes ſucceſſeurs, lui inſpira, pour cette découverte, une ſorte d'enthouſiaſme ; & cet enthouſiaſme, fortifié de quelque ſuccès, fit preſque des eaux de Barèges le véritable ſpécifique des duretés des corps caverneux.

Il n'eſt pas poſſible de déterminer l'influence des principes médicamenteux de ces eaux ſur les guériſons qu'elles ont opérées; mais il eſt très-probable que ces guériſons ſont dues principalement à l'effet méchanique de

la douche. Nous ne pouvons nous empêcher de penſer que M. de la Peyronie eût rendu ſa découverte beaucoup plus utile, s'il n'eût propoſé ces eaux que comme remède. La ſpécificité entraîne une ſorte d'excluſion. Dans le cas préſent, elle reſtreint aux eaux de Barèges une propriété que la raiſon ne peut refuſer, au moins à différentes meſures, à toutes les eaux thermales.

Quoi qu'il en ſoit de la propriété de ces eaux & du principe où elle réſide, leur éloignement en reſſerre beaucoup l'utilité. Combien de perſonnes que des affaires, le manque de fortune, &c. privent à jamais d'une reſſource, qu'il faut aller chercher aux pieds des Pyrénées !

Un remède commode, peu diſpendieux, qu'on trouveroit par-tout, & dont on pourroit uſer dans toutes les poſitions de la vie, feroit ſans doute bien précieux à l'Art ! oſerions-nous nous flatter de l'avoir trouvé dans l'alkali volatil ?

Nous croirions trahir également la vérité, ſoit en ſupprimant le fait ſur lequel nous fondons cette conjecture, ſoit en nous bornant à une ſimple allégation de ce fait important. Nous allons le rapporter avec toutes ſes circonſtances.

Un malade, âgé de quarante ans, avoit dans le corps de la verge, à deux travers de doigt de la couronne du gland, une dureté d'environ un pouce & demi de diamètre, qui faiſant une ſaillie égale aux deux côtés de la verge, paroiſſoit intéreſſer également

les deux corps caverneux. Quoique la verge restât droite dans l'érection, l'éjaculation étoit baveuse, comme dans les observations de M. de la Peyronie; sans doute à cause du trop grand resserrement de l'urètre dans sa portion comprise au centre de la dureté. Les urines couloient librement. Cette tumeur étoit ancienne; il y avoit plus de six mois que le malade s'en étoit apperçu, & il ne paroissoit pas, d'après son rapport, qu'elle eût augmenté depuis cette époque. Elle étoit donc dès lors parvenue à son état. Quel tems avoit-elle mis à croître? je l'ignore. Je traitois cet homme pour la vérole générale, & je ne donnois aucuns soins particuliers à cet accident, que je m'attendois à voir persister. Cependant je m'apperçus, le sixième jour du traitement, que la tumeur étoit moins confondue avec les corps caverneux; qu'elle étoit plus détachée & plus saillante. La lueur d'espérance que ce changement m'inspira, me fit tenter extérieurement, un moyen dont on connoît l'efficacité contre les engorgemens lymphatiques : j'enveloppai la verge de compresses trempées dans une solution alkaline tiède, plus chargée que celle dont j'ai parlé à l'article de la gonorrhée (1). Le malade humectoit lui-même l'appareil, toutes les deux heures, avec la même solution. L'action réunie de ces deux agens fut telle qu'au bout

(1) Pag. 222.

de cinq ſemaines, il ne reſtoit plus aucun veſtige de la dureté (1).

A cette obſervation, joignons la ſuivante, dont la diverſité du ſiége ne fait pas diſparoître l'analogie.

Une femme de trente-deux ans atteinte d'une fièvre lente déja ancienne, & d'un crachement de pus verdâtre, éprouvoit en outre un écoulement fétide par le vagin, dont la ſource étoit dans la matrice. Le col de cet organe raboteux & double de ſon volume ordinaire ſon orifice bâillant, des douleurs du genre de celles qu'on appelle *lancinantes*, la peau tendue & sèche, &c. firent prononcer qu'il y avoit ſquirrhe ou cancer à la matrice. Ce diagnoſtic privoit notre malade de tout ſecours curatif; on ſe bornoit depuis long-temps à pallier les accidens. On pouvoit ſoupçonner à la rigueur chez cette femme un virus vénérien, anciennement contracté; mais il étoit aſſez peu caractériſé pour qu'on ne s'en fût pas occupé juſqu'à ce moment.

---

(1) Ce malade, qui guérit fort bien de la vérole générale, m'a détrompé ſur une circonſtance du traitement, que je croyois fort eſſentielle, j'entends l'ample boiſſon d'une infuſion aromatique quelconque, que j'avois tant recommandée dans le cours de cet Ouvrage. Il étoit grand buveur, &, ſelon la valeur rigoureuſe du mot, véritable *hydrophobe*. A mon inſu, & de ſon ordonnance, il remplaça l'infuſion de méliſſe par le vin blanc, qu'il appelloit ſa tiſane, dont il but régulièrement juſqu'à trois & quatre pintes par jour. De pareils faits ne doivent pas être perdus, mais il vaudroit mieux les perdre, que de donner lieu d'en abuſer.

La malade paroiſſant toucher à ſa dernière heure, un de mes amis crut pouvoir haſarder l'uſage de l'alkali volatil. Je ne détaillerai pas le traitement; on n'y verroit que ce qu'on connoît déja. Je me borne à dire que nous eûmes un double ſujet d'étonnement, mon ami & moi : la malade guérit parfaitement, & guérit en moins de deux mois.

Un Bachelier de la Faculté de Paris, à qui j'avois communiqué ce fait, a obtenu, dans un cas à-peu-près pareil, à l'exception du crachement, le même ſuccès, quant à l'engorgement de la matrice; mais il reſte à ſa malade des douleurs atroces dans les membres, qu'il attribue au vice des nerfs, & que je croirois l'effet immédiat du maraſme, dont on n'a pu la retirer, & auquel probablement elle ne tardera pas à ſuccomber (1).

Les alkalis volatils guériſſent donc le ſquirrhe & le cancer? Je n'en crois rien; l'un & l'autre ſont, à mon avis, inexpugnables par les agens intérieurs. Mais, dira-t-on, des Auteurs graves atteſtent des guériſons de ſquirrhe & de cancer, obtenues par des médicamens de cette eſpèce. Je l'avoue & ne me rends point: qui me garantira qu'ils ont bien vu? Le diagnoſtic du cancer, dans bien des circonſtances, eſt très-vague &

(1) L'Auteur de l'obſervation ayant quitté depuis long-temps la capitale, je n'ai pu me procurer aucuns renſeignemens ſur ſa malade.

très-incertain. Il n'y a de maladies bien caractérisées que celles qui ont un ou plusieurs signes tellement propres, qu'ils n'existent jamais sans la maladie, & qu'ils existent toujours avec elle; le cancer n'en a pas un seul qui ne convienne à d'autres maladies, pas un dont l'existence ne soit indépendante de la sienne.

La preuve entière de ce que j'avance, exigeroit la discussion de tous les signes du cancer (1). Je n'en examinerai qu'un; on pourra juger des autres par celui-là. Prenons pour exemple le plus décidé de tous, celui-là même que bien des gens croient *univoque*, les douleurs *lancinantes, poignantes & brûlantes.*

Je dis en premier lieu que ce signe, ne tombant pas sous nos sens, est difficile à constater. Comment s'assurer en effet que les douleurs que les malades ressentent, sont lancinantes, poignantes & brûlantes? un pareil signe ne peut être connu que de celui qui l'éprouve. Laissez donc aux malades le soin de le rendre; ne leur fournissez pas les expressions; alors vous n'en rencontrerez pas un sur mille, qui dise sentir des douleurs lancinantes, poignantes & brûlantes, ni rien d'équivalent. Si tous disent les ressentir telles, c'est que nous les aidons à sentir; ils peignent ensuite la douleur qu'ils éprouvent avec les couleurs que nous leur

(1) On peut voir ces signes dans ma *Dissertation Académique sur le Cancer*, couronnée par l'Académie de Lyon en 1771, imprimée à Paris en latin, en 1774, & en françois, en 1776, in-12.

avons

avons fournies, & ils font un tableau fantaſtique, moins conforme à leurs ſenſations, qu'à nos idées. Le malade peut bien dire qu'il éprouve des élancemens, & alors ce ſigne n'eſt d'aucun poids dans le diagnoſtic; mais pour les nuances qui caractériſent l'eſpèce de douleur, il eſt incapable de les rendre, & c'eſt cependant d'après ces nuances que nous prétendons juger avec certitude.

Je dis en ſecond lieu que ce ſigne n'eſt pas univoque : cela eſt évident, puiſque ce ſigne, loin d'être propre, particulier au cancer, convient, eſt même aſſez ordinaire à pluſieurs autres maladies. Il convient, par exemple, aux tumeurs ſcrophuleuſes des adultes, dans le temps où elles commencent à tomber en fonte putride, terminaiſon ſi peu ſuſpecte, que prudemment ménagée, elle amène pour l'ordinaire l'entière guériſon de la tumeur : il ſe rencontre dans preſque toutes les vieilles plaies ou ulcères des perſonnes qui ſont actuellement dans le maraſme : il n'eſt pas rare dans certaines exoſtoſes, il eſt encore plus fréquent dans les ulcères de la face, qui, quoique tous rongeans, ne ſont pas tous cancéreux; car la plupart cèdent aux topiques adouciſſans. C'eſt cette eſpèce d'ulcères anomales, où l'homme inſtruit ne voit pas même le maſque du vrai cancer, qui valut à la carotte, il y a quelques années, la haute réputation, la vogue inattendue dont on la vit jouir, preſque dans toute l'Europe. Ainſi que les choſes de luxe,

les remèdes eux-mêmes obéiſſent à la mode & paſſent comme elle. La carotte eſt retombée dans l'oubli.

J'ajouterai, & la remarque n'eſt pas neuve, que ce ſigne n'accompagne pas fidèlement le cancer, même ulcéré. Cette remarque eſt appuyée ſur deux exemples qui me ſont propres, & je crois inutile de la fortifier de ceux que je pourrois emprunter des Obſervateurs & des Praticiens.

Il me ſemble entendre la plupart de mes Lecteurs former ce double jugement, au ſujet des tumeurs écrouelleuſes lancinantes, dont j'ai parlé plus haut : les *ſcrophules lancinantes* étoient cancéreuſes ; les *cancers non-lancinans* n'étoient pas des cancers. Je n'ai qu'un mot à répondre ; tous les ſcrophuleux ſont guéris ; les deux cancéreux ſont morts dans les horreurs & les tourmens du cancer. On doit appliquer au ſquirrhe tout ce qui vient d'être dit du cancer, relativement à l'incertitude des ſignes qui le caractériſent.

On ne peut donc pas conſtater, dira-t-on, & mettre hors de tout doute l'exiſtence du cancer ? la choſe n'eſt pas aiſée ; mais je ne la crois pas impoſſible. Quand pluſieurs perſonnes de l'Art, également recommandables par leurs lumières & par leur probité, s'accorderont dans le diagnoſtic, je le tiendrai pour ſûr. Mais que l'inventeur d'un remède, que le prôneur d'un prétendu ſpécifique, que des certificateurs banaux veuillent me ſoumettre à leurs déciſions, ils n'y réuſſiront point : je me défie dans le premier de l'illuſion, de l'enthouſiaſ-

me; je redoute dans le ſecond, la cupidité, la fraude; l'improbité dont il eſt pétri; l'uſage que les derniers font de leurs connoiſſances, la légèreté coupable avec laquelle ils certifient des faits ſouvent démontrés faux par l'évènement & toujours douteux; la ſorte d'héroïſme avec lequel ils ſoutiennent les coups foudroyans des déſaveux, auxquels ils ſe trouvent par fois réduits, &c. me rendent leurs jugemens plus que ſuſpects, & m'ôtent toute confiance en leurs déciſions.

Après avoir montré combien peu l'on doit compter ſur les témoignages qu'on allègue en preuve de la poſſibilité de guérir le ſquirrhe & le cancer par les agens intérieurs, je pourrois démontrer par des milliers d'obſervations, & par l'inſpection anatomique, qu'il n'eſt que trop vrai que ces maladies ſont placées par l'entière déſorganiſation de leurs maſſes, abſolument hors de la ſphère d'activité des remèdes internes; mais je ne ferois que répéter ce que *Gendron* enſeignoit, il y a près d'un ſiècle; & ce qui n'a point échappé depuis aux grands hommes qui ont traité le même ſujet.

L'enthouſiaſme, preſque inſéparable des grandes découvertes, a pu faire croire pendant quelques momens au fameux M. Storck qu'il exiſtoit des remèdes internes, capables de guérir le cancer; mais je ne vois que l'effronterie, l'ignorance, la cupidité d'un Charlatan qui puiſſe défendre obſtinément une erreur dont l'évidence eſt démontrée, même par les

infortunes entaſſées de ſa propre pratique. Et comment abandonneroit-il une erreur chérie, baſe unique de ſa fortune? S'il ne promettoit que ce que les gens de l'Art tiennent à leurs malades, par où acquerroit-il la confiance excluſive à laquelle il viſe? Les Chirurgiens ne ſavent qu'extirper ou aſſoupir, comme dit M. le Cat (*aut blandire, aut ſeca,*), parce qu'ils ne conſultent que l'intérêt des malades & le vœu de l'Art. Ils ſuppoſent que les hommes ſont ce qu'ils devroient être, c'eſt-à-dire, ſoumis à l'empire de la raiſon. Le peu de cas qu'on fait de leurs déciſions, doit leur apprendre qu'ils ont tort.

Le Charlatan connoît les hommes; il ne cherche pas à leur ôter leurs foibleſſes, il en profite: il ſait qu'ils ſont puſillanimes; il condamne l'uſage ſalutaire du fer chirurgical, pour lequel il connoît leur répugnance. Il leur propoſe pourtant des remèdes, parce que ſa fortune & leur inconſéquence le veulent ainſi. Le même fond d'inſatiabilité qui fait que les hommes travaillent ſans ceſſe à augmenter leur fortune, fait auſſi que dans leurs maladies, ils ne ſavent pas ſe borner à une ſanté médiocre; ils la veulent parfaite. Tel malade qui, avec un cancer occulte indolent, pourroit, à l'aide de quelques ménagemens, jouir d'une vie longue & paiſible, veut être délivré même de ſes craintes, & trouve des douleurs longues, déchirantes, atroces, & une mort horrible dans les promeſſes ridicules

du Charlatan, qui le ſéduit, & l'immole à ſon avarice.

Ceux qui vont chercher la guériſon du cancer dans les prétendus ſpécifiques des Charlatans, devroient bien, ce me ſemble, en être détournés par les réflexions ſuivantes, que chacun eſt à portée de commenter. Chaque royaume, chaque province, chaque ville, je dirois preſque chaque village, a ſon guériſſeur ou ſa guériſſeuſe de cancers. Les témoignages avantageux, les ſuccès captieux, la réputation, la vogue qu'un Hippiatre a dans Paris (1), un Bucheron l'a dans ſon village. Puiſque les apparences ſont les mêmes pour l'Hippiatre & pour le Bucheron, ou ils guériſſent tous deux, ou aucun d'eux ne guérit. Suppoſons qu'ils guériſſent tous deux, le Jongleur de chaque ville & de chaque village guérit donc auſſi; car il a pour lui les mêmes preuves que les deux autres. Supputons maintenant tous ces guériſſeurs de cancer. En ne prenant que ceux dont la réputation eſt bien établie, nous en trouverons au moins cent en France, & plus de mille en Europe. Vivant pour l'ordinaire éloignés les uns des autres, ces gens ne ſe connoiſſent pas, ou ſe

(1) Comme cet Hippiatre ne guériſſoit point, ſa célébrité ne ſe ſoutint à Paris, qu'autant de temps qu'il en fallut à l'enthouſiaſme, qui de ſa bouche d'airain publie également le menſonge & la vérité, pour naître & mourir.

décrient. Ils ont donc chacun leur remède particulier; car comment concevoir que le hasard leur ait fait rencontrer le même spécifique. Voilà donc de bon compte plus de mille remèdes guérissant le cancer. Je demande présentement aux gens sensés, par quelle faveur spéciale de la Providence propice aux Charlatans & fatale au reste des hommes, il a pu se faire qu'au moins à la mort de tant de guérisseurs, aucun de leurs spécifiques ne soit tombé dans le domaine de la Chirurgie? & s'ils y entrent tous, comme il seroit aisé de le prouver, conçoit-on une noirceur comparable à celles des ministres de l'Art, qui les céleroient, pour le plaisir sans doute de soutenir que le cancer est incurable par les remèdes intérieurs? L'histoire de l'Art nous apprend que tous ces spécifiques retournent à la source d'où ils étoient originairement sortis, mais à la vérité dépouillés du merveilleux dont ils s'étoient revêtus dans les mains des Empiriques, & quelquefois tellement tronqués, mutilés, défigurés, qu'on a peine à les reconnoître, & qu'on pourroit dire d'eux, avec raison, ce que le Poète dit d'Hector : *Quantùm mutatus ab illo Hectore*! L'Art ne les avoit pas jugés curatifs ; il les revoit ou simplement impuissans, comme ils l'étoient à leur naissance, ou tout-à-la-fois impuissans & pernicieux, & c'est ce que dans ses mains, ils ne furent jamais.

On pourroit confirmer ceci par mille exemples ;

un ſeul ſuffira. Durant une longue vie, le Charlatan *Pluncket* jouit en Angleterre de la réputation la plus étendue, même en apparence la mieux méritée. Il meurt; ſon remède eſt connu. Qu'arrive-t-il? Les vrais Maîtres de l'Art le mépriſent d'un côté, comme inefficace, & le blâment, de l'autre, comme dangereux. Que de Plunckets dans le monde!

## CHAPITRE XII.

*Des Chancres, Poireaux, Verrues, Fraiſes, Condylômes, Fics, & autres excroiſſances.*

AUTANT les chancres primitifs ſont communs, autant les chancres ſecondaires ſont rares. Peut-être même ces derniers n'ont-ils jamais lieu. Je ſais bien qu'un chancre, bien ou mal cicatriſé, peut ſe rouvrir; mais je n'ai jamais vu, qu'une ou pluſieurs années après une guériſon manquée, il ſurvint des chancres ſpontanés, c'eſt-à-dire, indépendans de toute infection nouvelle, à celui qui n'en eut point auparavant. Je parle ici des chancres vrais, rongeans, profonds, rebelles, & non de ces légères excoriations, dont il eſt ſi facile au Praticien d'abuſer.

Quelques Ecrivains ſemblent croire que le virus qui donne naiſſance aux chancres, eſt plus ſubtil que celui qui produit la gonorrhée, le bubon, &c.; d'autres ſuppoſent, non moins gratuitement, que ce virus eſt très-différent de lui-même, à raiſon de la plus ou moins grande intenſité de ſon acrimonie : de-là les chancres malins ou bénins. Comme les faits manquent également pour faire admettre ou rejetter ces ſuppoſitions, le plus ſûr eſt, ſans doute, de s'en tenir aux cauſes immédiates & connues; avec d'au-

tant plus de raiſon, qu'elles ſuffiſent ici pour expliquer les différences qu'on remarque dans les chancres. On ſait que ces petits ulcères ſont d'autant plus rebelles, d'autant plus rongeans, qu'ils ſont plus douloureux; qu'ils ſont d'autant plus douloureux, qu'ils occupent des parties plus ſenſibles. Qu'un ſujet ſoit très-irritable, que le chancre ait ſon ſiége dans une partie fort ſenſible, vous aurez un ulcère très-rongeant, qui deviendra même gangréneux, ſi l'acrimonie, compagne ordinaire de l'exceſſive ſenſibilité, domine dans le ſujet. Ces obſervations pourroient juſtifier l'opinion où ſont quelques Praticiens, que le chancre placé ſur le filet donne plus ſouvent la vérole que ceux des autres régions du prépuce & du gland. En effet, perſonne n'ignore que le chancre du frein eſt plus douloureux, plus enflammé, plus tenace que ceux du prépuce; ne ſeroit-il pas auſſi plus ſujet à la réſorption? Les ſuppoſitions contraires rendront bénins des chancres, puiſés dans la même ſource d'infection.

Il n'eſt pas rare de voir le bubon ſuccéder au chancre. Ce nouvel accident eſt-il un bien? j'oſe en douter, & j'étends mon doute ſur le bubon qui ſurvient à la gonorrhée, & qu'on croit propre à diminuer le danger de l'infection générale, au moyen de la ſuppuration, par laquelle on ſuppoſe ici qu'il doit ſe terminer. Diſtinguons d'abord les bubons, afin de mieux apprécier leurs prétendus avantages, en bubons d'irritation & bubons d'abſorption. Aſſurément la ſup-

puration des premiers n'influe pas davantage ſur la gonorthée ou ſur le chancre, que la ſuppuration d'une glande de l'aiſſelle ſur le panaris. Pour le bubon d'abſorption, la décharge qu'il procure en ſuppurant, équivaut-elle aux juſtes craintes d'infection générale, que la réſorption inſpire? car enfin, connoît-on une voie directe, qui, portant le virus de l'urètre ou du gland à l'aine, s'oppoſe, dans le trajet, à toute diſſémination du fluide réſorbé? ſi tout le virus ne va pas ſe réunir à l'aine, je vois l'infection générale plus probable, que ſi le chancre étoit ſeul & ſans accidens. Il me ſemble qu'une opinion qui ſert de règle dans le choix du traitement, devroit repoſer ſur une baſe plus ſolide. Eſt-il donc indifférent au malade de recevoir quelques frictions, tandis qu'il continue à remplir ſes devoirs, ou de ſe ſouſtraire à ces mêmes devoirs, pour ſubir les dégoûts & courir les riſques de la ſalivation? Je n'exagère point en annonçant la néceſſité de ſaliver, pour extirper un chancre; telle eſt l'opinion de certains Praticiens. A les en croire, tout chancre donne néceſſairement la vérole. Point d'exception; & pour prouver que la maladie n'en ſouffre point, on cite, avec une perſévérance, qui tient de l'obſtination, Aſtruc qui admet des exceptions, parce qu'il étoit trop ſage & trop éclairé pour n'en point admettre (1). En effet, peut-on ſuppoſer que la probabilité d'infection générale ſera la même dans tous les cas? Le chancre ſuperficiel &

(1) Tom. 3, pag. 35 & 37.

le chancre profond ; celui qui ſuppure, & celui qui ne ſuppure point ; celui qui paroît deux ou trois jours après un coït impur ; & celui qui, creuſant ſourdement la partie pendant quinze jours ou trois ſemaines, ne rompt qu'à cette époque l'écorce qui le recouvre, feront donc courir le même riſque ? La réſorption ſe fera donc également dans le ſujet fort & dans le ſujet foible ; quoiqu'on ſache qu'en général la foibleſſe favoriſe l'imbibition des fluides appliqués à la ſurface des corps, &c. &c. &c.

Le chancre donne plus ſouvent la vérole que la gonorrhée, parce que le virus qui le produit a toujours pénétré plus ou moins profondément dans le tiſſu des parties où il s'établit. L'application des cauſtiques, ſur-tout de ceux qui produiſent une eſcare ſolide, favoriſe la réſorption, les lotions avec la diſſolution de ſel de ſaturne, jadis réprouvée par de Blegny, mais accueillie enfin de nos jours, eſt également propre à modérer la décharge, & à favoriſer le reflux. Enfin, le panſement avec un onguent quelconque, imprégné de précipité rouge, eſt d'autant plus contraire à l'unique indication qui ſe préſente ici, celle de favoriſer la décharge du virus embarraſſé dans les chairs, que ſes moindres effets ſont d'augmenter l'inflammation de ces petits ulcères, & d'en rendre les bords durs & calleux. Les boiſſons légèrement anti-phlogiſtiques, les bains partiels, les douches & les applications émollientes ſont les ſeuls moyens indiqués. Le chancre traité de cette manière

occupera peut-être plus d'eſpace, que s'il étoit cautériſé; mais la décharge du virus n'en ſera que plus certaine & plus entière. D'ailleurs, une abondante ſuppuration peut épuiſer le venin vérolique, & préſerver le malade de l'infection générale. Cet écoulement, en quelque quantité qu'on le ſuppoſe, eſt tellement dépuratoire (1), qu'il influe juſques ſur le virus répandu dans le canal de l'urètre. Nous avons obſervé que les gonorrhées compliquées de chancres, traités par les émolliens, ſont moins tenaces que celles que ces émonctoires n'accompagnent point. D'après la manière de voir que nous expoſons ici, nous avons eſſayé d'imiter la nature dans un cas que voici.

Pluſieurs années après une gonorrhée heureuſement terminée, un homme de conſtitution mélancolique, éprouvoit de petites douleurs, ou plutôt des inquiétudes dans le corps de la verge. Pluſieurs perſonnes conſultées, avoient tenté ſans ſuccès de ramener le calme dans la partie. L'inquiétude du malade augmentoit à chaque non-ſuccès. Pour ne pas rentrer dans le cercle pratique parcouru juſqu'alors ſans aucun fruit, je propoſai l'application d'un emplâtre de cantharides, de l'étendue d'un pois, avec les précautions convena-

(1) Ce que nous diſons du chancre, nous le diſons auſſi des puſtules : elles ſont dépuratoires, & je ne doute pas que tel malade dont la guériſon s'achèveroit au moyen de ces petites ouvertures, ne rechute, lorſqu'on s'aviſe de les fermer.

bles, ſur la face interne inférieure & latérale du prépuce. Celui-ci ſe tuméfia ſans inflammation, la veſſie excitée, ſe rompit d'elle-même, & fournit pendant pluſieurs jours un ſuintement jaunâtre très-abondant. Le petit ulcère fut entretenu par des lotions & des immerſions fréquentes dans une décoction émolliente. Il dura dix ou douze jours. Dès le premier jour, les petites douleurs avoient diſparu, & n'ont pas reparu depuis. Je me propoſois, il y a près de quatre ans, d'employer le même moyen pour tarir une gonorrhée rebelle & chronique, chez un malade très-connu de M. Colomb, célèbre Chirurgien de Lyon. Le malade, avec qui je m'étois entretenu du moyen & du lieu qui devoit le recevoir, vouloit bien en faire l'eſſai. Des motifs étrangers à l'Art en retardèrent l'application; mais par un haſard preſque incroyable, peu de jours après la réſolution priſe de part & d'autre, il ſurvint une ſorte d'excoriation dans le lieu déſigné, qui fournit abondamment, pendant pluſieurs jours, une liqueur ſemblable à l'écoulement gonorrhéique. Cependant celui-ci diminuoit de jour en jour, & ſe tarit enfin ſans retour. Deux ou trois jours après que la gonorrhée eut ceſſé, l'excoriation ne fournit plus rien, & n'a point reparu depuis. Comme le malade eſt ſous mes yeux, je puis aſſurer qu'il jouit de la plus parfaite ſanté.

On voit que je crois la ſuppuration des chancres dépurative, & par conſéquent la ſaignée auſſi ſuſpecte

ici que dans la gonorrhée. Le phimosis seul peut la rendre nécessaire, & dans ce cas même, on pourroit, à l'exemple de Botal, l'aider ou la remplacer par des sang-sues appliquées aux veines honteuses. Rarement a-t-on besoin de recourir à ces moyens : la résolution & la détente s'obtiennent en deux ou trois jours par les moyens ordinaires, administrés avec méthode & ponctualité. Le repos absolu pendant le jour, l'immersion continuelle de la verge dans une décoction émolliente, l'injection de la même liqueur entre le prépuce & le gland, répétée tous les quarts d'heures. Enfin, la nuit, l'application de compresses trempées dans la liqueur stupéfiante, prescrite pour la gonorrhée tombée dans les bourses, m'ont toujours suffi, chez les malades dociles, exacts & maîtres des circonstances.

A la forme près, le poireau diffère peu du chancre, c'est-à-dire, que tout poireau suppose un petit ulcère chancreux, à travers lequel passe & s'élève une papille nerveuse (1). La verrue, la fraise, le condylôme, le fic, &c. ne sont que des modifications ou des variétés du poireau. Outre les siéges ordinaires des poireaux, ils occupent quelquefois le méat urinaire. La douleur, toujours proportionnée à la sensibilité de la

(1) On lit dans *le Traité de la Maladie Vénérienne*, attribué à Boerhaave, une théorie très-lumineuse des excroissances vénériennes, à laquelle le Lecteur curieux peut recourir.

partie, eſt extreme ici. J'ai vu cette douleur, atroce pendant plus de trois mois, diſparoître au moment où le petit ulcère, qui précède le chancre, ayant enfin détruit la barrière qui s'oppoſoit au développement de la papille nerveuſe, celle-ci parut ſous la forme d'un poireau grêle, très-reſſemblant aux cornes naiſſantes qu'on voit quelquefois s'élever en différentes parties du corps.

Les poireaux n'étant qu'un développement rapide, une végétation vigoureuſe des papilles nerveuſes, doivent attaquer plus fréquemment les perſonnes fortes que les foibles, les jeunes gens que les vieillards.

La terminaiſon naturelle de ces excroiſſances eſt une ſorte de flétriſſure, de mortification, & quelquefois un ſimple affaiſſement des papilles tuméfiées. Mais la prudence ne permet pas de les abandonner à la nature dans tous ces cas. Ces excroiſſances ſont quelquefois ſi nombreuſes, ſi inflammatoires, ſi douloureuſes, qu'elles appelleroient la gangrène, ſi l'Art n'intervenoit pour arrêter leur progrès. La raiſon rejette les cauſtiques, les cathérétiques, les irritans, dans tous les périodes que les poireaux parcourent : elle réprouve auſſi l'extirpation, tant qu'ils reſtent enflammés & douloureux. La ſaignée eſt indiquée par les accidens, & contr'indiquée par l'aptitude qu'on lui connoît à favoriſer la réſorption. Les anti-phlogiſtiques généraux ont tous les avantages de la ſaignée, ſans en avoir les inconvéniens. Mais c'eſt

ſur-tout des émolliens & des ſtupéfians qu'on doit attendre la diſparition de la douleur, de l'inflammation, &c., & l'affaiſſement de ces végétations ulcéreuſes. A cette époque, on peut extirper les excroiſſances vénériennes, mais en aucun temps il n'eſt permis de les cautériſer. L'ulcère qui les précède & qui les ſuit, eſt une de ces reſſources que la nature ſeule ſait trouver au beſoin, & la ſuppuration qu'il fournit, un bienfait précieux, dont l'Art bien entendu ne ſe priva jamais.

CHAPITRE

# CHAPITRE XIII.

## *Des Bubons.*

IL eſt une ſorte de bubons qui ne cèdent qu'imparfaitement, ou point du tout, aux agens généraux: imparfaitement quand ils ſont récens; point du tout lorſqu'ils ſont anciens. Entrons dans quelques détails, pour faciliter le diagnoſtic & le prognoſtic des uns & des autres.

Dès la naiſſance de la vérole, le bubon fut ſoigneuſement obſervé par Fallope. Il en fait avec raiſon de deux eſpèces, l'une occupe la ſubſtance propre des glandes, l'autre a ſon ſiége dans le tiſſu cellulaire qui les revêt, & qui remplit l'excavation des aines. De ces deux premières eſpèces ſimples, il en réſulte une troiſième, compoſée ou mixte.

La première eſpèce, qu'on peut appeller bubon glanduleux, ſe reconnoît à ſa dureté, qui eſt très-grande dès ſa naiſſance; à ſon volume, qui eſt peu conſidérable; enfin à ſa forme, plus régulièrement arrondie & plus circonſcrite que celle du bubon de la ſeconde eſpèce. Le Praticien qui méconnoît, lors de ſon apparition, le bubon glanduleux, le reconnoîtra par l'évènement; celui-ci ne ſuppure point. Il a cela de commun avec tous les engorgemens des glandes,

ou follicules lymphatiques, qu'il ne donne jamais de vrai pus, & qu'il retient obſtinément une partie de ſon volume & toute ſa dureté.

Les topiques ſtimulans, irritans, chauds, dont quelques Praticiens ont ſoin de le couvrir, diminuent par fois ſon volume; mais ils le rendent en même-temps plus dur, plus compact, plus difficile à réſoudre, & le rapprochent de l'état ſquirrheux, auquel il a, comme on ſait, la plus grande propenſion.

Quand, après avoir acquis la ſolidité ſquirrheuſe, le bubon vieillit dans cet état, la réſolution devient impoſſible : il réſiſte également alors aux alkalis volatils, & aux mercuriaux.

L'homme prudent ne tourmente pas le bubon glanduleux durci par le temps. Si, quoique récent, il réſiſte aux traitemens généraux, le Chirurgien content d'avoir opéré la mondification générale des humeurs, laiſſe à la nature le ſoin de le diſſiper; ce qu'elle fait quelquefois, au moins en partie.

Les partiſans de la méthode active, appliquent ſur ce bubon divers réſolutifs & maturatifs, juſqu'à ce que les tégumens détruirs, mettent la glande à découvert. Alors, & quelquefois plutôt, ils attaquent la glande elle-même par les cauſtiques. Ce travail, long & pénible, a des ſuccès divers : tantôt après des douleurs atroces, & des accidens plus ou moins graves, ils amènent enfin la plaie à cicatrice; tantôt

ils en font une pépinière de ſinus & de clapiers, & donnent à la glande ce coup-d'œil cancéreux, qu'on a tant & ſi injuſtement ridiculiſé ; tantôt enfin, ils y développent les caractères du vrai cancer.

Le bubon de la ſeconde eſpèce, quoique très-douloureux, & quelquefois effrayant par ſon volume, eſt beaucoup moins redoutable que le précédent ; ſa terminaiſon naturelle eſt la ſuppuration. Il arrive toujours à cette fin deſirable, pourvu que l'uſage inconſidéré des remèdes ne vienne pas troubler l'opération de la nature. Mais malheureuſement on n'a pas une idée aſſez avantageuſe du principe intérieur, qui veille à la conſervation de l'individu ; on veut l'aider, au riſque de lui donner des entraves. Qu'on ſe rappelle ce que nous avons dit au ſujet de la gonorrhée ; on tombe ici dans les mêmes inconvéniens par le même abus des ſaignées, & des anti-phlogiſtiques en général : par eux, on rend médiocre l'inflammation, qui devoit être forte, & l'on diſſipe entièrement celle qui n'eût été que médiocre. Qu'en arrive-t-il ? dans le premier cas, la chaleur inflammatoire n'ayant pas ſuffiſamment élaboré la matière ſtagnante, la ſuppuration qui ſurvient ne la trouve pas aſſez tenue pour être évacuée ; elle ne dépure qu'imparfaitement la plaie, laiſſe ſubſiſter en partie l'engorgement & le virus qu'il renferme, & donne naiſſance à ces ulcères parſemés de duretés, que l'Art a tant de peine à déterger.

Dans le ſecond cas, la tumeur paroît ſe terminer

d'abord par induration, & s'ouvre enſuite pour mettre à découvert un ulcère aſſez reſſemblant aux premiers.

Le même évènement arrive par d'autres cauſes, telles que l'application des répercuſſifs, des réſolutifs, des maturatifs âcres, l'ouverture faite par l'inſtrument tranchant avant la parfaite maturité, &c.

On évitera tous ces accidens, & l'on ſe procurera des guériſons auſſi promptes que ſûres, par une méthode ſimple & commode. Après avoir réglé le régime bornez vos ſoins à l'application d'un maturatif doux, tel que l'onguent de la mère ſans litharge, l'emplâtre de mucilages, de mélilot, en hiver; de diachilon, en été. Les cataplaſmes émolliens, préférables aux autres topiques dans tous les cas, ſont abſolument néceſſaires, lorſque l'inflammation & la douleur ſont extrêmes. Par ce procédé, les tégumens ne ſe rompront qu'après la fonte entière des duretés. S'il ſe détache une grande eſcare ſpontanée, le dégorgement ſera copieux, & la guériſon complette & prompte.

Ce n'eſt pas en parlant à des Chirurgiens, qu'il faut inſiſter ſur les avantages de cette méthode; car d'un côté, la préférence que lui donnoit le célèbre M. de la Peyronie en garantit l'excellence, & de l'autre, c'eſt une de leurs maximes, que le pus fait le pus. Tant qu'il reſtera donc des duretés dans le bubon, laiſſez-les baigner dans la matière liquéfiée: le bubon s'ouvrira toujours trop tôt, s'il ſe fait jour avant la fonte entière de toute ſa maſſe.

La raiſon & l'expérience m'ont convaincu de cette vérité, & j'y tiens ſi fort que, lorſque les tégumens s'éminciſſent au point de me faire craindre leur rupture avant l'entière fonte des duretés, ou je ſupprime le topique, ou je défends de ſon contact la portion émincée, afin d'en retarder la rupture autant qu'il m'eſt poſſible. Il arrive quelquefois que le bubon s'ouvre par pluſieurs trous; mais il ſe referme promptement, & je ne fais rien pour le tenir ouvert.

Qu'on ne craigne rien de la part de l'inflammation; je ne l'ai jamais vue ſe porter au-delà du terme qui doit amener la bonne maturation du dépôt. Je dis plus, cette utile terminaiſon ſera d'autant plus complette & plus ſûre, que l'inflammation ſera plus vive, plus prompte, plus profonde : lorſqu'elle languit, des exercices modérés, même, dit Vercelloni, quelques petits verres de vin, mais exquis, la favoriſent admirablement. Les fuſées purulentes ne ſont pas non plus à craindre; elles ſont le produit des topiques actifs, & ne peuvent, par conſéquent, ſe rencontrer ici. Je puis proteſter qu'aucun accident ne m'a jamais inſpiré le moindre doute ſur l'excellence de cette méthode.

Les plaies réſultantes de l'ouverture artificielle des bubons, avant leur fonte abſolue, s'enflamment ordinairement, & fourniſſent des chairs rouges ou violettes, tandis que les duretés reſtent dans le même état. Que fait-on pour remplir la double indication de fondre, & de déterger la plaie ? on a recours aux

frictions locales, on applique le vigo, on réprime les chairs avec les caustiques; & rien n'est plus propre que ces moyens à entretenir, à détériorer la plaie, à la rendre sinueuse, à faire des fusées & des reflux. Je ne sais combien de fois il m'est arrivé de guérir des bubons abcédés, que trois, quatre, six mois de ce traitement n'avoient fait qu'aigrir, par la seule suppression des moyens dont on faisoit usage, ou par la vapeur d'eau chaude, les bains locaux & les topiques émolliens, & sur-tout le jaune d'œuf, dans lequel je dissous assez d'*opium* pour calmer la douleur; deux, trois grains & davantage, si une moindre dose ne suffit pas.

Il est pourtant un bubon d'une nature particulière, qui ne résiste pas moins à ce procédé qu'à tous ceux que l'Art a inventés jusqu'ici; on pourroit l'appeller bubon colliquatif.

On ne peut guères reconnoître ce bubon qu'à l'instant de son ouverture; mais alors, il n'est pas possible de le méconnoître, à la faveur des signes suivans : il ne donne, au lieu de pus, qu'un ichor tenu, chargé d'atômes graisseux & de lambeaux de tissu cellulaire. Quelquefois cet ichor est puant avant d'avoir éprouvé l'action de l'atmosphère; pour l'ordinaire c'est au second pansement que sa puanteur est manifeste. Ceux qui sont accoutumés à discerner l'odeur gangréneuse, la reconnoîtront ici sans peine.

A ce premier signe de putréfaction, s'en joint un second plus frappant encore, c'est l'affaissement, &

quelquefois, le renverſement, la perforation, le déchirement en languettes, & la flétriſſure gangréneuſe de ſes bords, leſquels tombent tantôt par petits fragmens, & tantôt ſe diſſolvent par une fonte inſenſible.

C'eſt en vain qu'on tente toute ſorte de moyens pour changer la nature, & borner le cours de cet ulcère; il ſemble qu'il ne ſoit pas au pouvoir de l'Art de rapprocher le terme que la nature a mis à ſon extenſion.

Lorſqu'on examine avec ſoin la marche que tient cet ulcère en s'étendant, on croit y reconnoître celle de la gangrène ſénile, ou plutôt, comme l'appelloient les Anciens, la gangrène ſans fluxion. J'aimerois mieux, qu'on me permette de le dire en paſſant, la dénomination ancienne, pleine de ſens & de raiſon, & plus caractériſtique, que celle de gangrène sèche, que les Modernes lui ont ſubſtituée. Cette dernière, en effet, peint moins la maladie que les veſtiges de ſes funeſtes ravages, & tend à donner le change au Chirurgien, en fixant ſes yeux ſur la partie dès long-temps abandonnée, non-ſeulement de la gangrène, mais du ſphacèle, tandis qu'elle les détourne de deſſus le lieu que la gangrène occupe véritablement, je veux dire, de deſſus les parties ſupérieures à la portion deſſéchée. Quand le tarſe, par exemple, commence à ſe deſſécher, la gangrène eſt à une hauteur plus ou moins grande dans la jambe, & s'étend même quelquefois

ſur la cuiſſe. Cependant combien de fois n'a-t-on pas vu l'homme ſans expérience, méconnoiſſant le vrai ſiége du mal, s'occuper niaiſement, dans ce cas-ci, à embaumer le pied? Si cette courte digreſſion eſt auſſi importante qu'elle paroît l'être, elle porte ſon excuſe avec elle.

Je reviens au parallèle que j'ai cru pouvoir établir entre la marche du bubon colliquatif & celle de la gangrène ſans fluxion. On ſait que celle-ci s'empare d'abord du tiſſu cellulaire, & que c'eſt par lui qu'elle travaille à priver de la vie la peau, les muſcles, les vaiſſeaux. Si ce que je dis du ſiége de la gangrène ſénile eſt pour quelqu'un de mes Lecteurs une nouveauté deſtituée de preuves, il ne tiendra qu'à lui de ſe procurer ces preuves en réfléchiſſant un peu ſur les phénomènes de cette maladie. 1°. Il verra que la peau conſervant encore ſa couleur, ſa conſiſtance, & en apparence toutes ſes qualités ſenſibles, le tiſſu cellulaire dévoré par un ſphacèle ſourd, l'a déja diſſéquée & ſéparée des parties qu'elle recouvre, à quatre, ſix pouces de la limite actuelle du ſphacèle apparent. 2°. Que la peau reſtant comme ſaine aux environs des parties deſſéchées, des eſcares gangréneuſes qui s'y forment & s'en détachent d'un moment à l'autre, la criblent de trous à différens degrés d'éloignement du ſphacèle. 3°. Il obſervera que lorſque cette funeſte maladie s'arrête, ce qui arrive ſpontanément, ou n'a point lieu, le cercle rouge, qui ſert de limite entre le mort & le

vif, ſe trouve toujours placé, au moment de ſa première appatition, à quatre, huit pouces, & quelquefois à plus d'un pied, de l'endroit où la peau commençoit à paroître ſaine. Or, qui ne voit pas que ces phénomènes n'auroient point lieu ſi la peau, les vaiſſeaux & les muſcles étoient primitivement affectés, & ſi c'étoit par eux que le ſphacèle ſe propage & s'étend.

De même que la gangtène ſénile, l'ulcère réſultant du bubon colliquatif, s'étend par la fonte putride du tiſſu cellulaire : de-là ces bords flottans ſur l'ulcère, ces trous qui ſe forment à une plus ou moins grande diſtance de ſa circonférence, &c. Allons plus loin.

La ſanie fournie par l'une & l'autre plaie a beaucoup d'analogie; de part & d'autre, elle eſt ſanguinolente, écumeuſe, fétide, chargée de groſſes bulles d'air qui ſortent avec bruit; avec cette reſtriction pourtant, que la ſanie ne reſte telle dans l'ulcère vénérien, que pendant ſon commencement & ſon état, & qu'elle ne change point dans la gangrène, qui communément ne va pas au delà de ces deux premiers périodes.

Enfin, le peu d'efficacité des moyens uſités contre la gangrène ſénile, ſemble nous autoriſer à croire que lorſqu'elle s'arrête, ſa ceſſation, & la guériſon qui la ſuit, eſt purement l'ouvrage de la nature. Nous en diſons autant de l'ulcère réſultant du bubon colliquatif; le meilleur emploi des ſix choſes non-naturelles, les topiques, les médicamens internes, les traitemens

généraux même, ſemblent le plus ſouvent l'aigrir & donner un nouvel aliment à ſa fureur. Il s'arrête pourtant; mais quand? lorſqu'il touche la borne, poſée dès le commencement à ſon extenſion. Que de faux prognoſtics la connoiſſance de cette borne nous épargneroit! nous ne preſcririons point d'autre terme à la maladie que celui fixé par la nature, & nous mettrions également à couvert notre amour-propre & notre réputation, l'un & l'autre fort compromis dans le traitement de cette eſpèce de bubon vénérien.

Quoique je n'oſe me flatter d'avoir reconnu d'avance les dernières limites où le bubon colliquatif doit s'arrêter, je ne crois pas devoir ſupprimer les conjectures qu'ont fait naître dans mon eſprit pluſieurs obſervations, froidement diſcutées & mûrement réfléchies. Il m'a paru que tout le tiſſu cellulaire, primitivement engorgé autour de la tumeur avant ſa rupture, eſt irrévocablement condamné à périr, & à faire périr, à peu de choſe près, toute la peau qui recouvre le foyer du dépôt, ce qui n'exclut pas les progrès ultérieurs. Je ne tracerai qu'une bien foible image de cet engorgement, en diſant que la peau qu'il ſupporte, ſans être ſenſiblement plus élevée que dans l'état naturel, offre au doigt qui la preſſe une réſiſtance contre nature, laquelle paroît moins dépendre de ſa tenſion, que de ſon épaiſſiſſement maladif; c'eſt au tact à tracer le tableau fidèle de l'état que je veux peindre.

D'après l'analogie établie entre l'ulcère dont il s'a-

git ici & la gangrène ſans fluxion, analogie que je n'étends pas au-delà des rapports énoncés plus haut, j'ai eſſayé l'uſage d'un topique aſſez bon pour mériter d'être indiqué, mais très-éloigné du degré de puiſſance, que la maladie exigeroit, c'eſt la racine de gentiane en poudre, mêlée avec un huitième de vitriol de zinc, pareillement pulvériſé. J'applique cette poudre sèche, à deux ou trois travers de doigt d'épaiſſeur, & j'arroſe d'un peu de vinaigre les couches extérieures, laiſſant à l'ichor le ſoin d'humecter les intérieures. Pour les perſonnes aiſées, on doit préférer à la poudre de gentiane, celle de quinquina. Lorſque l'on craint d'aſtreindre ou d'irriter, & plus encore, lorſque la douleur augmente, ou perſévère, on ſupprime le vitriol; & ſi la douleur ne cède point encore, on abandonne ce genre de panſemens, pour recourir au jaune d'œuf chargé d'*opium* (1). Lorſqu'on panſe avec la racine de gentiane, on ne lève l'appareil qu'une fois le jour, afin de donner le temps à cette poudre d'entrer en une ſorte de fermentation. Car je ſoupçonne que le mouvement inteſtin s'empare de cette maſſe; & que ce n'eſt qu'à l'air fixe qu'il en dégage, que ſont dus les bons effets qu'elle produit.

Il eſt un autre genre de bubons, qui mérite une attention particulière; je veux parler du bubon *ſeconduire*. Ce bubon eſt permanent ou mobile. Dans

(1) Voyez ci-devant pag. 100. 278.

l'un & l'autre cas, la ſuppuration eſt d'autant plus deſirable, qu'elle peut opérer l'entière dépuration des humeurs, toujours infectes lorſque la métaſtaſe a lieu. Il n'eſt pas également facile à l'Art d'amener à la ſuppuration ces deux eſpèces de bubon : le permanent affecte pour l'ordinaire cette terminaiſon, pourvu qu'on n'abuſe pas des applications émollientes : en diſſipant l'irritation locale, ces topiques privent le principe vital d'un aiguillon qui le déterminoit à chaſſer ou à retenir dans la partie irritée la matière qui le ſurcharge. J'ai vu une tumeur de ce genre chaſſée ſucceſſivement de l'angle de la mâchoire inférieure à l'aiſſelle oppoſée; & de celle-ci, au ſein du même côté. Je ne craignis pas de la fixer dans ce dernier ſiége, par l'uſage interne des médicamens excitans, toniques, cordiaux, & par l'attention la plus ſcrupuleuſe à ne rien appliquer qui pût modérer, & moins encore ſupprimer, l'irritation locale. La rupture ſpontanée eut lieu; le dégorgement fut abondant, & le ſein ne conſerva ni duretés ni traces de cicatrice.

Le bubon ſecondaire *mobile* a plus de diſpoſition à ſe porter d'un lieu dans un autre, que le permanent. Celui-ci ne ſe déplace que lorſqu'il eſt mal traité; celui-là ne peut que difficilement être fixé : il diſparoît & reparoît tour-à-tour, ſans qu'on puiſſe ſe rendre compte ni de l'apparition ni de la diſparition. C'eſt peut-être ici l'eſpèce de bubon que Blegny, ſuivi depuis par Vercelloni, couvroit deux fois le jour d'une large ventouſe, &

dans les intervalles, de quelque topique attractif. Animé des mêmes vues qui conduiſoient ce Praticien, dont on ne lit pas aſſez les Ecrits (1), j'ai fait appliquer, avec le plus grand ſuccès, ſur un bubon ſecondaire mobile, qui s'étoit montré pluſieurs fois à l'aine, dans l'eſpace de quelques mois, & qu'on n'avoit jamais pu fixer, un cataplaſme de deux tiers de farines réſolutives, & d'un tiers de farine de graines de moutarde, détrempées dans le vinaigre. Il ſe fixa; la ſuppuration fut abondante, & fit diſparoître divers accidens dont la réunion avoit jetté le malade dans un état de dépériſſement qui faiſoit craindre pour ſes jours.

---

(1) L'Art de guérir les Maladies vénériennes, expliqué par les principes de la nature & de la méchanique, 3 tom. in-12, Paris, 1698.

# CHAPITRE XIV.

## *Des Douleurs vénériennes.*

MALGRÉ l'assurance avec laquelle certains Auteurs & certains Praticiens, sur la foi des premiers, affirment que telles ou telles douleurs sont vénériennes, je doute beaucoup que leur diagnostic soit aussi sûr qu'ils le prétendent : les douleurs scorbutiques, scrophuleuses, goutteuses, rhumatismales, celles qui sont propres aux vaporeux, aux mélancoliques, à ceux qui tombent ou qui sont actuellement dans le marasme, &c. ont avec elles la plus grande affinité. La pression, dit-on, n'agit point sur les douleurs vénériennes, & rend plus vives celles qui ne le sont pas. L'observation est fausse & démentie par l'expérience. On veut que les douleurs vénériennes soient plus vives la nuit que le jour, qu'elles augmentent par la chaleur du lit ; de-là sans doute la dénomination de douleurs nocturnes. J'ai cherché, dans la seule vue de m'instruire, à vérifier ce fait, & j'ai lieu de le croire faux. D'ailleurs, fût-il vrai, cette singularité prétendue leur seroit commune avec presque toutes les espèces de douleurs désignées ci-dessus. Je veux pourtant supposer pour un instant avec eux, qu'il est de l'essence des douleurs vénériennes d'augmenter

par la chaleur du lit. Qu'ils expliquent, d'après ce fait, ſans tomber en contradiction avec eux-mêmes, pourquoi les vérolés ſouffrent plus l'hiver, que dans les autres ſaiſons de l'année? pourquoi l'Américain des Antilles, qui ne reſſentit jamais de douleurs vénériennes dans les climats brûlans d'Amérique, en éprouve d'atroces en approchant des climats froids, ou même tempérés?

Cette diſcuſſion n'eſt pas indifférente. Il importe beaucoup, & quelquefois la vie en dépend, de ne pas ſubir le grand remède ſans néceſſité. Il faut donc écarter tous les ſignes trompeurs, & tel eſt celui qu'on tire des douleurs nocturnes. Loin que celles-ci puiſſent ſervir à caractériſer la maladie vénérienne, ce n'eſt que par la maladie elle-même que leur propre nature peut être déterminée. L'incertitude de leur diagnoſtic eſt cauſe d'une mépriſe très-ordinaire, c'eſt de prendre des douleurs produites par des traitemens mercuriels, portés juſqu'à la ſalivation, pour des douleurs que le mercure doit guérir, & qu'il ne fera qu'accroître (1); des maux de nerfs, pour des maux

---

(1) *Qui poſt immodicam mercurii ingeſtam quantitatem, & devoratum ſæpiùs ſalivationis tædium, ſe doloribus venereis afflictos putant, falluntur ſæpè; dolores enim iſti non ſunt revera venerei, ſed à mercurio ſuccreſcunt. Balneis igitur ſubcalidis, profuſis elicitis ſudoribus, remediis diaphoreticis, & lacteâ diætâ*

vénériens &c., & de soumettre en conséquence les malades à des traitemens mercuriels, d'autant plus pernicieux, qu'ils sont moins indiqués. Quelque difficile que cette mépriſe paroiſſe, je puis dire avec un Médecin, fameux par le nombre & l'agrément de ſes Ecrits, M. Tiſſot, que j'ai vu trop de gens qui en avoient été les victimes de la façon la plus cruelle, pour pouvoir me faire illuſion ſur ſa fréquence & ſes pernicieux effets.

---

*rité inſtitutâ ſublevantur ; à mercurialibus è contrà medicamentis in pejus ruunt, & exacerbantur.*

O CONNELL, *Morbor. acutor.... Obſervationes*, pag. 414.

CHAPITRE

# CHAPITRE XV.

## *Des Exoſtoſes.*

L'*EXOSTOSE vraie* n'eſt pas curable par les médicamens internes, car j'entends par guérir *une exoſtoſe*, rendre à l'os ſon volume, ſa forme, ſa dureté naturelle (1). Suppoſez dans ces agens toutes les *facultés* ſpécifiques que vous voudrez, leur effet ſe bornera toujours à détruire la cauſe *occaſionnelle* des tumeurs oſſeuſes. La cauſe immédiate de ces tumeurs, pour le dire en

(1) Les exoſtoſes vraies ſont plus communes aujourd'hui qu'elles ne l'étoient autrefois; dans les pays froids, que dans les pays chauds; chez les hommes, que chez les femmes, &c. On peut en dire autant des puſtules, qui ſont devenues plus rares, à meſure que les exoſtoſes ſont devenues plus fréquentes, & de beaucoup d'autres accidens vénériens, dont la fréquence ou la rareté tiennent bien moins aux prétendues modifications que le virus vénérien ſubit dans nos climats, qu'à l'inconſtance & à la mobilité des principes qui conduiſent les perſonnes qui s'occupent à les combattre.

Voilà des phénomènes, dont, ce me ſemble, on néglige trop les inductions. J'en fais la remarque; d'autres en chercheront la cauſe dans le rapprochement des faits pathologiques, s'ils ne l'apperçoivent pas dans le principe général qui ſert de baſe à ce Traité : *Conſerver & augmenter les forces des ſolides, ſeuls inſtrumens de la ſonte, & de la guériſon des Maladies vénériennes.*

paſſant, n'eſt autre choſe, dans tous les cas où la ſolution de continuité ne ſe rencontre point dans l'os exoſtoſé, que la putréfaction du *gluten* oſſeux (1). La cauſe occaſionnelle détruite, la nature pourra rendre en partie à l'os tuméfié ſes dimenſions primitives, mais ſeulement dans quelques circonſtances favorables. Voilà ce que peuvent l'art & la nature réunis : évènement rare, & dont on ſeroit bien embarraſſé de fournir un ſeul exemple bien conſtaté ; quoiqu'on en trouve mille dans les Livres dogmatiques, & beaucoup plus encore dans la tête moutonnière des Praticiens routiniers.

La terminaiſon connue de l'exoſtoſe vraie eſt la *fonte putride*. Tantôt l'*ichor* s'échappe au-dehors, & la maladie prend le nom d'*exoſtoſe* ſuppurée, laquelle eſt avec ou ſans carie ; tantôt il ſe gliſſe dans la cavité des os longs, & produit le *ſpina ventoſa*, ou des maladies analogues à celle-ci ; d'autres fois enfin il ſe fait jour tout-à-la-fois au-dedans & au-dehors. Si l'on étoit moins perſuadé de la curabilité de l'exoſtoſe vraie par les agens internes, ces fâcheuſes terminaiſons deviendroient plus rares ; car elles ne ſeroient

(1) J'ai déduit de cette ſeule cauſe, j'entends la putréfaction du gluten qui unit entr'elles les molécules terreuſes, la théorie & la pratique du ramolliſſement des os, dans un Mémoire lu depuis pluſieurs années, à l'une des ſéances publiques de l'Académie Royale de Chirurgie. Je publierai cette Diſſertation, lorſque l'*Hiſtoire de la Chirurgie*, qui m'occupe tout entier, me permettra de la revoir.

ni déterminées, ni hâtées par l'uſage pernicieux des anti-vénériens. Alors l'exoſtoſe vieilliroit paiſiblement avec les malades, qui ſouvent n'en ſeroient pas plus incommodés que d'un *calus* ou d'une *loupe*. Mais on croit cette maladie ſuſceptible de céder aux agens intérieurs; on entaſſe traitement ſur traitement; on appauvrit les liquides; on deſsèche les ſolides, & par-là l'on rend enfin preſque inévitables le maraſme & la mort.

Quel ſervice ne rendroit-on pas aux malades, ſi l'on prenoit la peine de les convaincre, d'un côté, qu'en écartant les excès, la plupart du temps l'*exoſtoſe* qu'ils portent n'abrégera pas leurs jours, & de l'autre, qu'ils n'ont rien de bon à attendre que du fer & du feu!

Ce que je dis ici ſera ſans doute pour bien des gens un paradoxe inſoutenable. Tous les Recueils d'obſervations fourmillent, diront-ils, d'exemples d'*exoſtoſes vraies* guéries, & il n'eſt pas de Praticien qui ne ſe croie en état d'en fournir, qui lui ſont propres. D'accord, mais eſt-on bien ſûr que la tumeur qu'on a priſe pour une exoſtoſe vraie, l'étoit en effet? car le diagnoſtic n'eſt pas facile; tâchons de le prouver d'une manière inconteſtable.

Les tumeurs qui appartiennent ou ſemblent appartenir aux os, ont reçu différens noms. Celles qui tiennent à l'os ſont appellées *exoſtoſes*, toutes les fois que les dimenſions du corps de l'os ſe ſont ac-

crues dans le lieu malade. Si les dimenſions de l'os ne changent point, & que l'éminence paroiſſe moins tenir au corps de l'os, que lui être ſurajoutée, elle prend le nom d'*hyperoſtoſe*, *ſuros* des Hippiatres. M. Aſtruc n'a pas conſulté l'étymologie du mot *hyperoſtoſe*, en lui donnant une autre ſignification.

Les tumeurs qui, bien qu'en apparence continues à l'os, n'intéreſſent pas ſa ſubſtance, ſont appellées *exoſtoſes fauſſes* ou *bâtardes*. On a quelquefois ſubdiviſé celles-ci en *tumeurs gommeuſes*, *nodi*, *tophi*, &c.

La matière conſtitutive de l'exoſtoſe vraie eſt la propre ſubſtance de l'os; celle de l'exoſtoſe fauſſe eſt la lymphe arrêtée, épaiſſie, condenſée dans les feuillets du périoſte, ou plutôt, à mon avis, dans le tiſſu cellulaire lâche, qui revêt extérieurement les os. La macération ſépare cette dernière d'avec l'os, auquel elle n'étoit unie que par les adhérences du périoſte avec le rets celluleux, où elle a pris naiſſance.

Le ſigne diagnoſtic le plus frappant des exoſtoſes eſt leur dureté. Voyons donc ſi ce ſigne capital peut faire diſcerner l'exoſtoſe vraie d'avec la fauſſe ou bâtarde?

1°. L'exoſtoſe vraie eſt néceſſairement précédée de l'amolliſſement de la portion d'os qui doit s'exoſtoſer, & l'amolliſſement perſiſte au moins pendant tout le temps que l'exoſtoſe emploie à croître.

L'exoſtoſe fauſſe a dans ſa naiſſance & dans ſon augmentation la dureté propre aux engorgemens lymphatiques, & cette dureté paroît ici plus conſidé-

rable qu'elle ne l'eſt en effet, à raiſon du point d'appui que l'os lui prête.

2°. L'exoſtoſe vraie, une fois fixée, peut s'endurcir & en effet s'endurcit ſouvent. L'exoſtoſe fauſſe aura le même ſort, ſa conſiſtance pouvant croître, à travers toutes les nuances intermédiaires, juſqu'à la dureté *oſſeuſe*, *pierreuſe*, & ſe convertir même en une ou pluſieurs *ſtalactites* crétacées.

La dureté n'eſt donc pas particulière à l'exoſtoſe vraie; elle n'eſt donc pas plus grande dans l'exoſtoſe vraie que dans la fauſſe, puiſque ſi cette dureté peut devenir oſſeuſe dans la première, elle peut devenir pierreuſe dans la ſeconde. Le ſigne tiré de la molleſſe & de la dureté reſpectives de ces tumeurs, eſt donc inſuffiſant pour en caractériſer les genres. Ce ſigne eſt donc incertain, & le jugement qui n'a que ce ſigne pour baſe, chancelant & ſuſpect d'erreur.

3°. Suivons plus loin ce parallèle. L'exoſtoſe vraie, que nous avons vue molle à ſa naiſſance & dans ſon accroiſſement, dure dans le temps moyen, finit enfin par le ramolliſſement : l'exoſtoſe fauſſe éprouve les mêmes variations, & dans le même ordre.

4°. La terminaiſon de ces deux genres de tumeurs eſt ſouvent la même, mais l'évènement eſt très-divers. Elles finiſſent l'une & l'autre par la diſſolution putride des ſucs qui les abreuvent, ou qui les forment. Dans l'exoſtoſe vraie, la putréfaction gagne de toutes parts, ſe répand à raiſon de la communauté des vaiſſeaux,

infecte la moëlle, & par celle-ci, la maſſe des liquides. La fièvre lente & la mort ſont les ſuites de cette terminaiſon, à moins que la Chirurgie, appellée à temps, n'ouvre à l'*ichor* une iſſue libre. La putréfaction termine pareillement l'exoſtoſe fauſſe; mais celle-ci étant iſolée & en quelque ſorte étrangère à la partie, n'envoie que peu ou point du tout d'*ichor* aux parties ambiantes. Auſſi cette terminaiſon eſt-elle preſque toujours heureuſe, pourvu que l'Art ne trouble pas le travail de la nature : l'application d'un corps pourriſſant eſt tout ce qu'elle exige de lui. J'ai guéri, & comme on voit à peu de frais, une exoſtoſe de cette eſpèce, placée ſur le *ſternum*, d'un volume conſidérable & ſuppurée. Pluſieurs perſonnes de l'Art, qui dans le temps, admirèrent cette cure, auroient retenu leur admiration, ſi elles euſſent mieux connu la nature de ces ſortes de tumeurs, & la terminaiſon qui leur eſt propre. Avec un peu d'adreſſe, ou ſeulement de réſerve & de myſtère, j'aurois pu, très-aiſément, faire de l'ouvrage de la nature, un trophée à l'Art.

5°. Je ne connois qu'un ſigne qui puiſſe faire diſtinguer l'exoſtoſe vraie de l'exoſtoſe bâtarde, & je n'ai garde de le donner pour infaillible, c'eſt la douleur : la première eſt précédée de l'amolliſſement de l'os; cet amolliſſement ne ſe fait pas ſans douleur, ou au moins ſans une ſenſibilité douloureuſe: ainſi la douleur précède conſtamment cette eſpèce,

& fournit un ſigne commémoratif. Il n'en eſt pas de même de l'exoſtoſe fauſſe ; elle a le ſort de tous les engorgemens lymphatiques, dépendans de la cachexie : ils commencent tantôt avec & tantôt ſans douleur, mais je n'ai jamais rencontré de cas où la douleur les précédât. Au contraire, plus d'une fois j'ai remarqué que certains malades portent très-long-temps des exoſtoſes de cette eſpèce, ſans s'en douter. Lorſqu'elles ſont ſituées au *ſternum*, aux clavicules ou dans les autres régions du corps, où les yeux du malade ne peuvent atteindre, c'eſt aſſez ſouvent le Chirurgien qui s'en apperçoit le premier. Si la douleur les eût accompagnées, le malade n'auroit pas manqué d'y porter la main & de s'aſſurer de leur exiſtence.

L'exoſtoſe fauſſe récente eſt curable, comme le reſte des engorgemens lymphatiques ; mais comme eux, elle retient obſtinément ſon noyau. J'ai vu de ces exoſtoſes, après quelque temps d'*indolence*, devenir tout-à-coup très-douloureuſes, & prendre en peu de jours un volume conſidérable. Les topiques ordinaires ne rempliſſant pas mon attente, j'employai la diſſolution d'*opium*, à la doſe d'un gros ſur une chopine d'eau. En faiſant ceſſer la douleur, ce topique arrête la fluxion. *Ubi dolor, ibi fluxio*, eſt un des premiers & des plus anciens principes de la Médecine. Ne pourroit-on pas dire auſſi, que là où il n'y a pas de douleur, il n'y a pas de fluxion, & ſe conduire d'après ce principe dans un très-grand nombre de maladies Chi-

rurgicales (1)? L'*opium* réunit à la vertu narcotique, la faculté réſolutive : je l'ai vu diſſiper entièrement & preſqu'à-vue-d'œil, des exoſtoſes fauſſes, véritablement inflammatoires ou du moins très-douloureuſes

Pour les exoſtoſes fauſſes indolentes & chroniques, on doit employer des moyens actifs. Je n'en connois pas de plus puiſſant que le ſavon animal : il eſt compoſé d'une partie, à-peu-près, d'alkali volatil cauſtique & de deux parties d'huile d'olives. On frictionne légèrement la partie avec ce ſavon, & on la recouvre avec l'emplâtre de ſavon des Diſpenſaires, dans chaque once duquel on incorpore, par la malaxation, deux gros de camphre, pour augmenter ſon activité. Ce ſavon, que j'appelle *animal*, n'auroit pas dû tomber en déſuétude ; nos Pères en uſoient avec fruit dans la même circonſtance. Il eſt vrai qu'entraînés par les préjugés du temps, ils employoient l'huile de gaïac, au lieu de celle d'olives, que l'expérience permet de lui ſubſtituer.

On a quelquefois inciſé ces exoſtoſes ; mais, comme on n'a point ici de matière à évacuer, l'inciſion ne peut être utile qu'en tant qu'elle appellera l'inflammation, qu'on ſait très-propre à fondre & atténuer la

(1) On verra ce Problême réſolu affirmativement, autant par les faits que par les raiſonnemens, dans une Diſſertation déja faite, & que j'eſpère mettre au jour immédiatement après la publication du troiſième vol. de l'*Hiſtoire de la Chirurgie*.

lymphe qui forme ces tumeurs. Je crois plus utile & plus rationnel d'exciter cette inflammation, ou plutôt cette augmentation de chaleur, par l'application d'un emplâtre de cantharides, placé sur le centre de la tumeur. Je ne puis offrir au Lecteur qu'un seul essai de ce moyen. Dans cette tentative, il s'établit un suintement plus abondant qu'on ne devoit l'attendre, qui se soutint, sans être provoqué, jusqu'à l'entière disparition de la tumeur (1). Lorsqu'après avoir acquis une très-grande dureté, l'exostose fausse vieillit dans cet état, elle se désorganise, & cesse d'être curable par les agens internes : c'est l'état voisin du squirrhe. Enfin, lorsqu'elle tombe en colliquation, elle cède de nouveau aux remèdes internes, sur-tout aux purgatifs drastiques. C'est-là l'unique espèce d'exostoses que les anti-vénériens guérissent quelquefois. Si j'ai pu convaincre de cette vérité ceux qui me liront, j'aurai rendu service à beaucoup d'infortunés, qui, flattés de toutes parts de la douce espérance de voir dissiper par les agens intérieurs une exostose vraie, qui les inquiète, passent sans cesse d'un remède à un autre, & ne se lassent pas de chercher le merveilleux *spécifique* dont ils attendent la guérison, qu'ils ne se soient mis hors d'état de profiter des seuls secours efficaces, des moyens chirurgicaux.

---

(1) Rivière a eu la même idée ; au moins je lui rends la justice de le présumer, quoiqu'il ne le dise pas en termes formels.

# CHAPITRE XVI.

## *De la Carie.*

Les remèdes généraux ne guériſſent pas la carie; ils peuvent tout au plus, en rétabliſſant les fonctions, aider la nature à s'en débarraſſer. Les alkalis volatils & le mercure ſont également ſans effet contre ce ſymptôme. Fallope étoit ſi perſuadé de l'inefficacité de ce dernier contre la carie, & de ſes effets pernicieux ſur les os, qu'il n'a pas craint d'avancer » qu'on ne les voit » jamais cariés dans la vérole, ſi les onguents mer» curiels n'en ſont la cauſe «. Ce jugement, dicté par une forte antipathie contre le mercure, n'eſt pas dénué de tout fondement, mais il eſt exhorbitamment exagéré.

Indépendamment de l'action du mercure, il peut naître des engorgemens dans les os; les liquides, qui forment ces ſtagnations, ſe putréfieront & décompoſeront le *gluten* oſſeux. Si la partie terreuſe n'eſt pas repompée à meſure qu'elle eſt miſe en liberté par la deſtruction du *gluten*, en voilà aſſez pour faire la carie, & tout cela peut arriver ſans l'action du mercure. Mais d'un autre côté, il arrive ſouvent, malgré toute la prudence & toutes les lumières que vous voudrez ſuppoſer dans la perſonne

chargée du traitement, que le mercure, loin de détruire les engorgemens exiſtans, les rend plus compactes, plus inſolubles, & en fait de nouveaux : il a cela de commun avec tous les fondans méchaniques puiſſans, donnés à forte doſe. Ajoutez à cela, que le mercure développe toujours une certaine tendance à la putréfaction, & vous conviendrez qu'il y a plus de vérité que d'exagération dans l'aſſertion du célèbre Profeſſeur de Padoue.

Quoi qu'il en ſoit, la raiſon & l'expérience ont enſeigné depuis long-temps que le mercure n'eſt pas le remède des caries. D'où vient donc qu'on s'obſtine à ſoumettre à de nouveaux traitemens les malades qui conſervent, pour tout ſymptôme vénérien, une carie ? pourquoi ſuppoſer l'infection générale, tant que ce ſymptôme réſiſte ?

Quelquefois la carie s'arrête ; l'os ſe couvre de bonnes chairs, & l'on croit le malade guéri. Cependant, au bout de quelques mois la carie reparoît. Le traitement a été manqué, prononce hardiment le Praticien témoin de la reparition de l'accident. Il raiſonne mal, à mon avis, s'il n'a pas d'autre baſe que l'exiſtence de la carie, & ſa déciſion eſt fauſſe & dangereuſe dans ſes conſéquences ; car elle le porte à tenter un nouveau traitement, qui conduira le plus ſouvent le malade à la diathèſe putride, au maraſme, & à la mort.

Mais, dira-t-on, la catie cède quelquefois aux anti-

vénériens : j'en conviens, ils guériſſent la carie, comme les anti-ſcorbutiques internes guériſſent les ulcères ſcorbutiques, non pas en agiſſant ſur la maladie elle-même ; mais en opérant la mondification générale, & mettant ainſi la nature à portée de ſe ſuffire à elle-même & d'en triompher. Je vois naître ici, pour bien des gens, un nouveau ſujet d'étonnement. Quoi, diront-ils, la nature ſeule guérir des caries ! très-certainement, leur répondrai-je ; des milliers d'obſervations, & votre propre expérience, en font foi. Banniſſez la préoccupation, obſervez, & bientôt vous n'en douterez plus.

Pour l'ordinaire, il faut aider la nature à ſe débarraſſer du foyer putride qui baigne & perpétue la carie. La plupart des Praticiens ne traitent ce vice de l'os, qu'après la dépuration réelle ou ſuppoſée de la maſſe des humeurs. Cette conduite, d'ailleurs fort ſage, admet des exceptions. Si de la carie partoient des matières ichoreuſes, aſſez âcres pour exciter & entretenir la fièvre, produire le marasme & les autres effets des réſorptions ichoreuſes, alors la prudence ne permettroit pas de commencer la cure par le traitement général. Ce n'eſt pas que la matière réſorbée reproduiſe la vérole ; mais elle crée une diſpoſition abſolument contraire au ſuccès du traitement, à l'entière expulſion du virus. On doit aſſimiler les caries vénériennes aux caries ſcrophuleuſes. En général, on calme ou l'on diſſipe la fièvre avant d'amputer un membre

chez un ſujet ſcrophuleux ; mais ſi la fièvre eſt entretenue, ainſi qu'on l'obſerve quelquefois, par un reflux purulent, dont la ſource eſt dans l'os carié, l'on ampute malgré la fièvre, qu'on voit bientôt s'épuiſer, n'étant plus fomentée par le reflux. Telle a toujours été la conduite des bons Praticiens dans le traitement des caries vénériennes. Thierry de Hery reçut cette méthode de ſes Maîtres, dans l'Hopital St-Jacques de Rome, & la dépoſa dans ſes Ecrits (1). Ceux-ci la tenoient ſans doute du célèbre Vigo, qui fit un précepte abſolu de commencer par le traitement local de la carie (2). Hildan la puiſa peut-être dans ces ſources ; ou dans ſon propre génie (3) ; mais elle n'a pas été répandue auſſi généralement qu'elle auroit dû l'être, parce qu'elle n'a point paſſé dans les Ecrits dogmatiques, dont les Auteurs trop ſouvent oublient, que le titre même de leur Ouvrage leur fait un devoir de ne rien omettre.

---

(1) Pag. 91.

(2) *Eamdem etiam rationem habemus de oſſe corrupto ; quia niſi priùs ejus corruptio auferatnr cum raſpatoriis, in vanum utplurimùm eſſet facta curatio prædicta. Quamobrem expedientiſſimum eſt ante administrationem ceroti, ( unguenti mercurialis ) ut mundetur os.* De Morb. Gallic. Cap. 2

(3) Obſerv. chirurg. Cent. V, Obſ. 95.

# CHAPITRE XVII.

*De la dégénération de la Vérole.*

LE mot de dégénération peut être conſidéré ſous deux acceptions différentes : pris dans toute ſon étendue, il ſignifie le changement en mieux, ou l'affoibliſſement du virus vénérien, conſidéré dans la ſomme des Européens qu'il infecte : nous appellerons cette première dégénération, dégénération générale, ou proprement dite.

Ce mot, pris dans le ſens ſtrict, ſignifie les mêmes changemens en mieux, conſidérés ſeulement dans tel ou tel individu infecté : nous appellerons cette ſeconde dégénération, dégénération particulière, ou dégénération improprement dite. Il ſemble qu'on pourroit appeller la première, dégénération dans l'eſpèce, & la ſeconde, dégénération dans l'individu. Commençons par la dégénération générale.

Si l'on en croit les Ecrivains, dont M. Aſtruc a recueilli les opinions, la vérole ne tarda pas, après ſon invaſion en Europe, à perdre de ſon activité. De cette obſervation, vraie ou fauſſe, ces Ecrivains conclurent que la vérole abandonneroit un jour ce continent. M. Aſtruc, en adoptant cette conjecture, n'a pas négligé de préſenter dans le plus beau jour les

faits qui lui ſervent de baſe. Mais ces faits n'ont pas pour le Lecteur qui connoît les ſources, toute la force qu'il leur ſuppoſe ; il nous ſemble même qu'il a mal raiſonné, d'après ſes propres données, & que les inductions qu'il en tire manquent de juſteſſe & de vérité.

Aſtruc reprend la vérole à ſa naiſſance, l'accompagne dans ſon adoleſcence & nous la montre dans la décrépitude. Il diviſe le temps compris entre ſa naiſſance & ſon adoleſcence en cinq périodes, dont le dernier finit en 1610. » Pendant cet eſpace de temps, » on ne ceſſa, dit-il, de voir de nouveaux ſymptômes » ſe joindre aux anciens ; mais après le dernier des » périodes que nous avons rapportés, c'eſt-à-dire, » après 1610, l'état de la vérole a toujours été de » mieux en mieux juſqu'à préſent (1) «.

Il eſt clair que le célèbre Profeſſeur de Montpellier met ici la première époque de la diminution des accidens véroliques en 1610 ; il eſt donc bien conſtant d'après lui-même, que la vérole n'avoit rien perdu de ſon énergie juſqu'en 1610. Devoit-on s'attendre après cela à voir cet Ecrivain ſoutenir, quelques lignes plus bas (2), avec Fracaſtor, qu'elle étoit dans la décrépitude dès 1546 ; avec Vidus Vidius, en 1550 ; avec Braſſavole, en 1552 ; avec Fallope, en 1560. Etendre d'un côté le développement ſucceſſif

(1) Vol. I. Chap. 13.

(2) Ibid. Chap. 14.

des ſymptômes vénériens, ou l'adoleſcence de la vérole, juſqu'en 1610, & prétendre de l'autre, que cette maladie étoit dans la décrépitude dès 1546, c'eſt à mon avis donner dans une inconſéquence étrange, & laiſſer à la queſtion toute ſon obſcurité.

Me permettra-t-on une conjecture qui n'eſt pas ſans vraiſemblance : j'oſerois rapporter l'origine & le fondement du préjugé qui fait décroître & s'affoiblir le virus vénérien, à la prédiction de Fracaſtor. Il avoit prédit en 1530, que la vérole s'éteindroit. Eſt-il donc étonnant qu'un grain de vanité s'emparant de ſa tête prophétique, la lui fit voir déjà décrépite en 1546? Cette opinion une fois avancée comme un fait conſtant, dut ſe gliſſer ſans peine dans la tête de la plupart des Écrivains qui ſuivirent Fracaſtor ; car outre qu'on croit aiſément les choſes qu'on deſire, il en coûte trop pour ſe frayer des routes nouvelles ; notre pareſſe nous porte tout naturellement, & preſqu'à notre inſu, dans les ſentiers battus par la multitude.

Laiſſons-là, & les témoignages raſſemblés par Aſtruc, & ſes propres raiſonnemens, dont le réſultat n'a que trop influé ſur la ſociété ; nous avons des guides plus ſûrs pour arriver au vrai.

Tous les Auteurs s'accordent à reconnoître des lieux où cette maladie eſt endémique. Les mêmes foyers dont une étincelle embrâſa l'Europe en 1493 ou 1494, exiſtent encore aujourd'hui. Peut-être dira-t-on que celui d'Amérique a beaucoup perdu de ſon

activité ?

activité? Je le veux bien. Mais celui ou ceux qu'on place avec tant de raiſon ſur les côtes d'Afrique, ont-ils auſſi perdu de leur énergie (1)? Quelques Eſpagnols auront pu apporter la vérole à toute l'Europe, & une multitude d'hommes, de retour des comptoirs d'Afrique, & des eſſaims d'Américains, récemment infectés du virus énergique de leurs eſclaves, ne pourront fomenter, alimenter, ſi j'oſe parler ainſi, le virus qui dévaſte nos contrées? Je ne puis me le perſuader.

Peut-être dira-t on que le virus vénérien, ſemblable à une plante, à un animal exotique, doit dégénérer dans nos climats. Cette comparaiſon, d'ailleurs très-défectueuſe, ne me paroît pas auſſi favorable à la dégénération du virus, que l'ont cru ceux qui l'ont employée. A quelles marques connoît-on qu'une plante ou un animal dégénère? n'eſt ce pas ſur-tout à la diminution de ſa fécondité, ou même à ſa ſtérilité abſolue? trouvera-t-on dans la communication du virus ce caractère principal de la dégénération?

Un homme gagne une gonorrhée. Il voit cinq femmes dans la même ſemaine, & la plupart avant de s'être apperçu de l'écoulement. Il les infecte toutes les cinq, & une d'entr'elles, (je n'ai pas été à portée d'obſerver les autres,) infecte peu de jours après un

(1) Cette queſtion ſera diſcutée dans le Tome III de l'*Hiſtoire de la Chirurgie*, qu'on ne tardera pas à mettre ſous preſſe.

homme, qui dès le troiſième ou quatrième jour eſt en danger de périr de la ſtrangurie vénérienne. Toute cette ſcène ſe paſſe à Paris en moins de quinze jours.

Un Portugais & un François gagnent, l'un à Liſbonne & l'autre à Paris, une gonorrhée. L'extrémité de la verge & le prépuce s'enflamment chez tous les deux. On ſe hâte d'employer les ſecours généraux & particuliers ; on ſaigne, & l'on applique ſur la partie un cataplaſme émollient. Qu'arrive-t-il ? A la levée du ſecond ou du troiſième appareil, l'un des Chirurgiens trouve le prépuce dans la pâte qui l'enveloppoit, & l'autre, le gland. Si telle eſt aujourd'hui la fécondité & l'activité du virus vénérien, qu'étoient-elles donc à ſon invaſion, ſi ce virus a dégénéré ?

Au moins, dira-t-on, la maſſe du virus a perdu de ſa force, ſes ravages ſont moins grands, ſes coups moins terribles. Je veux bien croire qu'en général les choſes ſont ainſi ; je le dois à l'honneur de l'Art & de ſes Miniſtres : mais je ne puis me diſſimuler qu'il exiſte aujourd'hui, ſur-tout dans les Hopitaux, des maladies vénériennes, dont le tableau ne ſeroit pas moins hideux que le plus effrayant de tous ceux que nos Pères nous ont tranſmis (1).

---

(1) Dans un Ouvrage poſthume de M. Sanchez, qui vient de paroître, ce ſavant & ſage Ecrivain abjure l'erreur que nous combattons ici. » Depuis que j'ai vu & obſervé ce que je viens

Les inductions tirées de la peſte & de la lèpre, & tranſportées au virus vénérien, ne ſont que ſpécieuſes; car ſi la lèpre a diſparu, la petite vérole dure encore, & paroît naturaliſée dans nos climats. D'ailleurs, a-t-on pris contre la vérole les mêmes meſures qui firent ceſſer la lèpre? voulez-vous que la vérole ait le ſort de la peſte & de la lèpre? poſez des cordons; élevez des barrières; renfermez dans des Lazarets les individus infectés. Ou prenez les mêmes précautions; mettez en jeu les mêmes cauſes, ou n'attendez pas les mêmes effets.

J'ai dans la tête un projet de preuve de la non-dégénération de la vérole, que je pourrai bien exécuter un jour; il conſiſteroit à comparer de luſtre en luſtre les faits recueillis par les Obſervateurs, depuis la naiſſance du mal juſqu'à nos jours. Il réſulteroit certainement des obſervations ainſi rapprochées, que le virus vénérien eſt abſolument ce qu'il fut autrefois, & qu'il reſtera tel, tant que les voyages de long cours feront en quelque ſorte de tous les Peuples de la terre, une ſeule & même famille.

L'exécution de ce projet ſeroit aſſurément très-fa-

---

» de dire, j'ai abandonné, dit-il, le ſentiment des Auteurs qui » ont écrit depuis l'année 1530, ſavoir, que la maladie véné- » rienne avoit diminué de férocité, & qu'elle ceſſera à la fin » comme la lèpre «. Obſervations ſur les Maladies vénériennes, pag. 25, Paris, 1785.

tile, mais je m'apperçois en revoyant mon Ouvrage pour le livrer une seconde fois à l'impression, que ce travail seroit superflu : l'ignorant, borné par état aux Livres classiques, n'abandonneroit pas l'erreur dont ils l'ont imbu, & l'homme, qui connoît les Ecrits originaux, ne pense pas autrement que nous.

Si je ne craignois de révolter la prévention, j'irois plus loin encore ; j'établirois que la vérole est aujourd'hui plus meurtrière qu'à sa naissance, c'est-à-dire, tant que dura la sage défiance des guérisseurs inexpérimentés, défiance qui concentroit les traitemens anti-vénériens dans les mains d'un petit nombre de Praticiens habiles. Ces derniers, il est vrai, ne guérissoient pas toujours la vérole, mais ils conservoient les forces des malades, & celles-ci suffisoient souvent pour opérer à la longue une entière & parfaite guérison. Car enfin, par elle-même, la vérole n'est pas mortelle ; pour l'ordinaire ce sont les traitemens infructueux qui la rendent telle, en produisant une multitude de maladies aussi réelles que la vérole, avec cette différence, que les maladies dépendantes du traitement disparoissent le plus souvent dès qu'on cesse de les produire ou de les entretenir par l'abus perfide des médicamens anti-vénériens. Les Praticiens, qui virent naître en Europe le fléau dont nous parlons, faisoient, par leurs traitemens conservatifs des forces, quelquefois le bien & jamais le mal de leurs malades. Mais aujourd'hui que les mé-

thodes anti-vénériennes tendent toutes à ruiner les forces, les Praticiens nuiſent, & nuiſent beaucoup, s'ils ne guériſſent point. En énervant le principe conſervateur qui donne à nos corps la vigueur & l'énergie, ils font prévaloir le virus ſur le principe qui le réfrénoit, ils augmentent ſes forces, hâtent ſes progrès, & le rendent plus difficile à vaincre; ſoit parce qu'il eſt plus développé, ſoit parce que les malades affoiblis ſont moins en état de ſoutenir les traitemens qui pourroient les en débarraſſer. Aujourd'hui enfin, que les maux vénériens ſont livrés au premier affronteur, vieilles femmes, moines, laquais; &c. qui pourroit apprécier les ravages de la vérole, qui pourroit compter ſes victimes? Les guériſſeurs modernes ne publient pas ordinairement le nécrologe de leurs malades, & cependant ils fourniſſent, ſans qu'ils s'en doutent, la déſolante preuve de la triſte vérité que je préſente à mes Lecteurs (1).

Si je m'arrête ſi long-temps ſur cette affligeante vérité, que la vérole eſt aujourd'hui tout auſſi funeſte qu'elle le fut autrefois, c'eſt que l'exercice de mon Art m'a fait voir combien il importe de détruire le

(1) Voyez en particulier Charles Thuillier, *Obſervations ſur les Malaïes vénériennes*, pag. 98 & ſuiv., & en général tous les Ecrits des Praticiens, dans les endroits où ils racontent, non les infortunes de leur pratique, mais les malheurs de la pratique de leurs émules ou de leurs rivaux.

préjugé contraire qui règne à ſa place : après s'être perſuadé que la vérole eſt peu redoutable, on en eſt venu juſqu'à l'oſer braver dans ſes forts ; juſqu'à daigner à peine s'en préſerver, ou s'en guérir.

Il n'en eſt pas de même de la ſeconde eſpèce de dégénération, de la dégénération improprement dite, que de la première; celle-ci nous paroît démontrée. Nous avons dit ailleurs que l'état d'épaiſſiſſement eſt inſéparable des véroles commençantes. A cet état doivent néceſſairement ſuccéder ou la fonte méchanique, ou la diathèſe putride. Cette dernière craſe des humeurs ne peut naître, que la propriété coagulante du virus ne ſoit domptée, ni celle-ci être domptée, que le virus lui-même ne perde de ſon activité, de ſon énergie propre & abſolue.

C'eſt par ces altérations ſucceſſives & naturelles que le virus s'éteint enfin quelquefois de lui-même dans l'individu infecté ; c'eſt par elles que s'opèrent ces guériſons ſpontanées, admirables autant que déſeſpérées, qui honoreroient l'Art & l'Artiſte, s'ils les avoient opérées.

Peut-être révoquera-t-on en doute les guériſons ſpontanées. Des faits ſans nombre les atteſtent à ceux qui ſavent les voir ; & nous avons tâché de les montrer aux autres. Quant à nous, nous ne ſaurions douter que le virus vénérien ne s'affoibliſſe dans l'individu qu'il infecte, ne s'énerve & ne perde enfin en vieilliſſant ſon caractère principal, ſa propriété communicative.

Mais on concluroit mal-à propos des guériſons & des dégénérations ſpontanées, qu'on peut ſans danger abandonner dans tous les cas la vérole à elle-même. Car, quand bien même les accidens de ce mal ne donneroient pas quelquefois la mort, à raiſon de l'importance de l'organe ſouffrant, ou de la fonction léſée, la dégénération elle-même eſt une maladie capable de faire périr, dans certaines circonſtances, l'individu qui l'éprouve : ſoit qu'elle corrode les ſolides en même-temps qu'elle fond les liquides, ou qu'elle chaſſe, par une fauſſe dépuration, les matières délétères ſur des organes internes dont les moindres dérangemens amènent des déſordres graves, que ſuivent enfin le dépériſſement, le maraſme & la mort.

FIN.

## *APPROBATION.*

J'AI examiné, par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Remède nouveau contre les Maladies vénériennes, tiré du règne animal, &c.* par M. PEYRILHE, ſeconde édition : les additions conſidérables faites par l'Auteur, dans cette ſeconde édition, ajoutent au mérite & à l'utilité de l'Ouvrage. A Verſailles 12 Mai 1785. LASSONE.

# TABLE

*Des Matières contenues dans ce Volume.*


A

Alkali volatil eſt un fondant vrai, 47 : l'emploi que l'Auteur en fait dans le ſcorbut, n'eſt qu'une application nouvelle d'un précepte ancien, 48.

= détails ſur ce nouveau remède anti-vénérien, 174 *& ſuiv.*

Alkalis volatils conſidérés comme anti-vénériens, 12 : comment l'Auteur a été conduit à cette découverte, *ibid. & ſuiv.* : formule du nouveau remède, 17 : boiſſon ordinaire pendant ſon uſage, ou pendant le traitement, 19 : manière ſimple d'adminiſtrer le remède, *ib. & ſuiv.* : effets ſenſibles de l'alkali volatil, 22 *& ſuiv.* : quels maux ou quels ſymptômes vénériens ont cédé à ſon uſage, 27 : précautions pratiques à obſerver dans ſon adminiſtration, 28 *& ſuiv.*

Anti-vénériennes (Méthodes) *voyez* Méthodes.

Anti-vénériens (Remèdes) ; quelle eſt à leur égard la vraie richeſſe de l'Art, 2 *& ſuiv.*

= C'eſt moins leur action immédiate qui guérit, que celle qu'ils déterminent dans les ſolides ; 110.

Anti-vénériens nouveaux ; épreuves inſuffiſantes auxquelles on les ſoumet, 158 *& ſuiv.* nouvelle forme d'épreuves, *ibid.*

B

Boutonnière ; moyen utile dans la rétention totale d'urine, aujourd'hui trop négligé, 232.

Bubons vénériens ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 27.

Bubons ; détails pour en faciliter le diagnoſtic & le prognoſtic, 273 : trois eſpèces de bubons, *ibid.* : méthode de les traiter, 276 : bubon ſecondaire ; curation & pratique de l'Auteur, 285 *& ſuiv.*

## C

Cachexie vénérienne ; tous ſes ſymptômes ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 28.

Carie : elle n'eſt guérie ni par les alkalis volatils, ni par le mercure, 298 : obſervations ſur cette maladie, *ibid. & ſuiv.*

= des os ſubſiſte après les frictions, 156.

Cancer ; le diagnoſtic de cette maladie eſt ſouvent très-vague & très-incertain, 255, 256 : preuve de cette aſſertion, *ib. & ſuiv.* : réflexions ſur les prétendus ſpécifiques des Charlatans contre le cancer, 261.

Cancers de cauſe vénérienne ſubſiſtent quelquefois après les frictions, & ſont preſque incurables, 157.

Chancres vénériens ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 27.

Chancres, 264 *& ſuiv.* : le bubon ſuccède aſſez fréquemment au chancre, 265 : le chancre donne plus ſouvent la vérole que la gonorrhée, 267 : comment il doit être traité, *ibid.*

Climat ; ſon influence ſur les maladies vénériennes, 83 : remarques importantes à ce ſujet, *ibid. & ſuiv.*

Clôture ; il eſt utile & ſouvent même néceſſaire de tenir les vérolés qu'on traite dans une chambre cloſe & modérément échauffée, 186 : raiſons & avantages, *ibid. & ſuiv.* : température qu'il convient de donner à la chambre, 188.

Condilômes ſubſiſtent après les frictions, 156 : obſervations ſur les condilômes, 264.

Corps caverneux ; duretés dont ils ſont attaqués ; leur diagnoſtic, 249 : impuiſſance du mercure pour les détruire, 250 : efficacité de l'alkali volatil contre ces duretés, démontrée, 252.

## D

Dartres ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 28.

= ſubſiſtent après les frictions, 156.

Dégénération de la vérole ; ce qu'on doit entendre par ce mot,

302 : discussion étendue sur cet objet, *ibid. & suiv.* : il en résulte que la vérole est aujourd'hui tout aussi funeste qu'elle le fut autrefois, & qu'elle n'a pas dégénéré, 309.

Douleurs de goutte & de rhumatisme subsistent après les frictions, 156.

Douleurs nocturnes ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Douleurs vagues des membres ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28.

Douleurs vénériennes; discussion & réflexions, 286.

Duretés lymphatiques des corps caverneux de la verge; ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 27. *Voyez* Corps caverneux.

E

Ecrouelles subsistent ordinairement après les frictions, 156: remède simple contre cette maladie, 37.

Engorgemens de la matrice, durs, douloureux, suppurés & quelques-uns réputés squirrheux, ont cédé à l'usage de l'alkali, 28.

Exercices forcés conseillés pour la guérison de la vérole, 78 : remarques à ce sujet, *ibid. & suiv.*

Exostose *vraie* n'est pas curable par les médicamens internes, 289: sa terminaison est la fonte putride, 290 : parallèle de la *vraie* & de la *fausse*, 292 : l'exostose *fausse* récente est curable, 295: comment il faut la traiter, 296.

Exostoses fausses ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 27.

F

Fistules urinaires ne sont pas de nature à céder aux agens internes, 238 : conduite qu'il faut tenir à l'égard des fistules anciennes, 239 *& suiv.* sont sujettes à récidive; examen de cette question, 243.

Flueurs blanches suspectes ont cédé à l'usage de l'alkali volatil, 28. = Leur diagnostic difficile, 30: précautions avec lesquelles il faut les traiter, 32.

Foibleſſe d'eſtomac a cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 28.

Fongoſités du vagin; leur deſcription, 246: traitement propre à l'Auteur, *ibid. & ſuiv.*

G

Gonorrhée; ſeul ſigne certain chez les femmes, 31.

= Soit récente, ſoit habituelle, ſubſiſte ordinairement après les frictions, 156.

= Obſervations ſur le ſiége de ce mal, 198: = ſur ſa curation, 199: peut ſe guérir par un régime convenable; quel eſt ce régime, 202: examen des méthodes uſitées, 204: principes de l'Auteur, 203, 204 *& ſuiv.*

= Conſéquences des préceptes & des faits énoncés, 216: traitement ſuivi par l'Auteur, 218.

= Sa ténacité eſt quelquefois due à de petites duretés diſſéminées dans l'épaiſſeur des parois de l'urètre, 220: moyens employés pour les détruire, 222.

= Cordée; ce que c'eſt, 222.

=Sa chute dans les bourſes peu connue; ſentimens de l'Auteur ſur cet accident, 223.

Gonorrhées virulentes ſimples des deux ſexes ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 27.

Groſſeſſe; traitement heureux de femmes groſſes avec l'alkali volatil, 54.

Guériſons ſpontanées de vérole ne ſauroient être révoquées en doute, 106. pluſieurs exemples qui les prouvent, 80, 93.

I

Impuissance; elle ſubſiſte quelquefois après les frictions, & eſt preſque incurable, 156.

L

Lait répandu; maladie anomale dont l'art a bien de la peine à déterminer la nature, 33: admet l'alkali volatil; curation, *ibid. & ſuiv.*

M

MALADIES vénériennes traitées par l'alkali volatil ; formule du remède, 17 : boiſſon ordinaire pendant ſon uſage, ou pendant le traitement, 19 : manière ſimple d'adminiſtrer le remède, *ibid.* & *ſuiv.* : précautions pratiques à obſerver, 28 & *ſuiv.*

= Les fondans irritans ou chauds nuiſent beaucoup dans la première période de l'inflammation, 29.

Maladies vénériennes qui reſtent après l'uſage des frictions mercurielles, mais qui ſont guériſſables, 156 : celles qui ſont preſque incurables, *ibid.*

Matrice ; les engorgemens de ce viſcère ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 28. 254-5.

Maux de tête gravatifs ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 28.

Mercure ; préjugé qui règne au ſujet de cet agent antivénérien, 4 : deux préparations mercurielles primitives, *ibid.* : conſtituent-elles deux remèdes divers ? examen de cette queſtion, 5 & *ſuiv.*

= N'eſt qu'un fondant méchanique, 47 : développement de cette aſſertion, 62 : la vogue où il eſt, eſt une ſuite du préjugé, 63 : n'eſt pas le ſeul remède capable de guérir la vérole, 64.

= Examen de ſa ſpécificité, 111 & *ſuiv.* : erreur ancienne, 116 : il étoit réputé le ſpécifique de la galle, lorſqu'on s'aviſa de le tranſporter aux maladies vénériennes, 118 : il n'eſt pas le ſpécifique de la galle, 119 : ni celui de la vérole ; preuves, 120 & *ſuiv.*

= Il eſt une claſſe de vérolés pour leſquels il ſemble n'avoir conſervé que ſes qualités nuiſibles, 51.

Méthodes anti-vénériennes ; toutes les méthodes ont guéri, 66 & *ſuiv.* : on n'en doit rejetter aucune, *ibid.* : mercure adminiſtré par ſalivation & par extinction ; examen de ces méthodes, 147 & *ſuiv.*

N

NATURE ; ſes forces ſeules peuvent guérir la vérole, 86 : diſcuſſion & preuves, *ibid.* & *ſuiv.* : dans quel cas on peut com-

pter ſur les forces de la nature, 89 : faits qui ſont probatoires, 93 & *ſuiv.*

O

OPHTHALMIE vénérienne; la théorie qu'on en donne eſt contraire aux connoiſſances anatomiques, 227 : diſcuſſion à ce ſujet, *ibid.*

P

PARTIES naturelles; les excroiſſances qui les attaquent, ſubſiſtent après les frictions, 156.

Pauſes qu'il faut faire dans le traitement des malades, tantôt néceſſaires, tantôt ſeulement utiles, 190 & *ſuiv.* conſidérations qui ſervent de baſe au précepte qui les a fait établir, 192.

Poireaux vénériens ſubſiſtent ordinairement après les frictions mercurielles, 156 : obſervations ſur leur caractère & leur traitement, 264, 270.

Préparations au traitement de la vérole; énormes fautes que l'on commet à cet égard, 182 & *ſuiv.*

Purgatifs; comme ſimples évacuans ne ſuffiſent pas pour guérir une vérole un peu renforcée, 74 : ils ſuffiſent dans certains cas, *ibid.* : ils ſont le remède univerſel des empiriques, 77.

Puſtules ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 28.

R

RHUMATISME; les douleurs qu'il cauſe ſubſiſtent après les frictions, 156.

Remèdes nouveaux attribués au haſard & à l'empiriſme; diſcuſſion de cette prétention injuſte, 10.

Rétention d'urine; certaines eſpèces ont cédé à l'uſage de l'alkali volatil, 28.

Rétention totale d'urine; on ſecourt le malade en faiſant la boutonnière, 232.

S

Savon animal ; ſes propriétés, 178 : ſa manière d'agir, 179 : en onctions guériroit peut-être la vérole, 178.-196.
Scorbut compliqué avec le virus vénérien eſt plus difficile à traiter, 38 : eſt une des terminaiſons de la vérole, *ibid.*
Scrophules compliquées avec le virus vénérien ; on ne leur doit aucun égard dans le traitement de la vérole, 36.
Spécifique en général ; idée qu'on doit en avoir, 120 & *ſuiv.*
Spécificité du mercure examinée, 111.
Strangurie vénérienne ; inconvéniens du traitement qu'on lui oppoſe, 229 : danger de la ſonde, 230 : lorſque la rétention d'urine eſt totale, il faut avoir recours à la boutonnière, 232.
Sublimé corroſif ; opinion qu'on doit en avoir, 7 & *ſuiv.*
= Protégé ſur parole par Van-Swieten, 163 : reproches faits à ce Médecin par Brambilla & Sanchez, 165 & *ſuiv.* : véritable cauſe pour laquelle on préfère le ſublimé corroſif, 170, 171 : opinion de l'Auteur ſur ce remède, 173 : il ſe décompoſe dans les vaſes, dans l'eſtomac, &c. *ibid.*
Sudorifiques ; idée qu'il faut avoir des ſubſtances ſudorifiques comme anti-vénériennes, 66, énumération de ces ſubſtances, 67.

T

Température qu'il convient de donner à la chambre des malades. 188 : manière de placer le thermomètre pour éviter toute erreur, *ibid.*
Teſticules ; les tumeurs de ces parties ſubſiſtent quelquefois après les frictions, & ſont preſque incurables, 156.
Tiſanes ſudorifiques ; obſervations ſur leur uſage, 59.

V

Vagin ; *Voyez* Fongoſités.
Vaporeux guéris par l'alkali volatil auſſi promptement que les phlegmatiques, 53.

Verge ; les courbures de cette partie, dans l'érection, subsistent quelquefois après les frictions, & sont presque incurables, 156.

Vérole ; trois questions dont on donne la solution : 1°. la vérole récente est-elle plus difficile à guérir que l'ancienne ? 41 : 2°. y a-t il un temps de maturité dans la vérole, durant lequel elle est dans son *minimum* de force & de tenacité ? 42 : 3°. le virus vénérien a t-il quelqu'influence sur les plaies & les fractures, &c. ? 43.

= Pour la guérir, il faut fondre, atténuer, & l'Auteur incline à croire qu'il ne faut que cela, 109 : il ne faut que fondre, 123.

= Il n'est pas aisé de déterminer ce qu'on doit entendre par le mot vérole, 133 : tout est vérole aux yeux du Praticien rigide, 134 : reflexions à ce sujet, *ibid.*

= Pourquoi les accidens vénériens reparoissent après avoir cédé au traitement mercuriel, 193.

Vérole. *Voyez* Dégénération.

Vérole difficile à guérir ; quelle en est la cause, 56 & *suiv.*

Virus vénérien ; différentes questions dont l'Auteur invite à chercher la solution, 141 & *suiv.* : elles sont insolubles pour le vrai Praticien ; l'ignorant systématique les expliqueroit sans doute, 144 : on a dit qu'il étoit acide ; examen de cette assertion, 145.

= N'est pas toujours accompagné de signes sensibles qui le décèlent, 138 : observation de Vercelloni, *ibid.* : pour juger si un homme a véritablement la vérole, il faut un grand fonds de connoissances, d'expérience & de probité, 140.

*Fin de la Table.*

# ESSAI
# ZOOLOGIQUE.